

# Le Secret de Mlle Chagnier, par Louis Ulbach

Ulbach, Louis (1822-1889). Le Secret de Mlle Chagnier, par Louis Ulbach. 1875.

**1/** Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'oeuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF. Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n°78-753 du 17 juillet 1978 :

- La réutilisation non commerciale de ces contenus est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source.
- La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service.

[CLIQUER ICI POUR ACCÉDER AUX TARIFS ET À LA LICENCE](#)

**2/** Les contenus de Gallica sont la propriété de la BnF au sens de l'article L.2112-1 du code général de la propriété des personnes publiques.

**3/** Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

- des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.
- des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.BnF.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

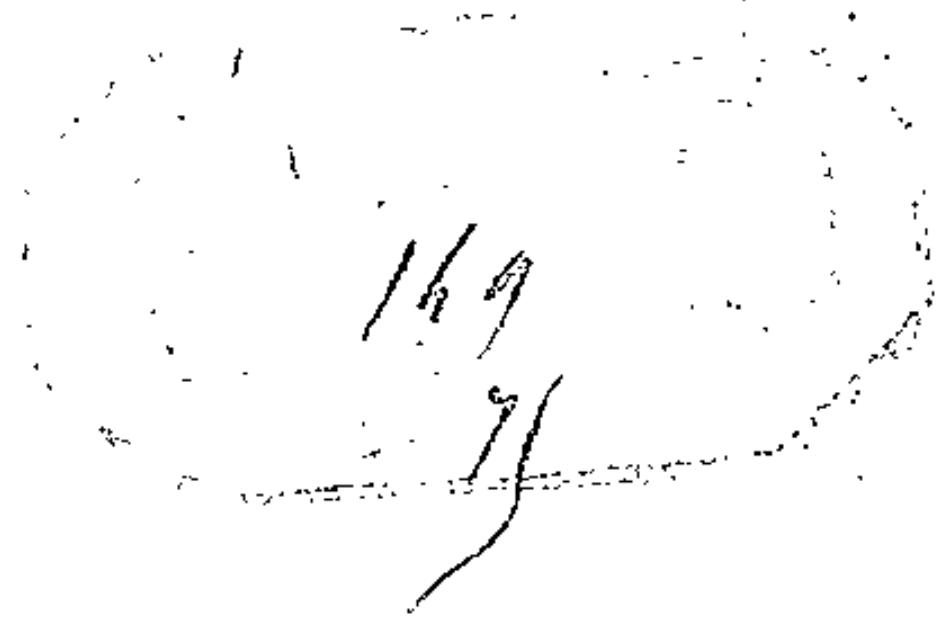
**4/** Gallica constitue une base de données, dont la BnF est le producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

**5/** Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

**6/** L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur, notamment en matière de propriété intellectuelle. En cas de non respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

**7/** Pour obtenir un document de Gallica en haute définition, contacter [utilisationcommerciale@bnf.fr](mailto:utilisationcommerciale@bnf.fr).





LE SECRET  
DE  
MADEMOISELLE CHAGNIER

MICHEL LÉVY FRÈRES, ÉDITEURS

OUVRAGES

DE

LOUIS ULBACH

Format grand in-18

ROMANS

LE MARI D'ANTOINETTE. . . . .	1	vol.
FRANÇOISE. . . . .	1	—
PAULINE FOUCAULT. . . . .	1	—
MÉMOIRES D'UN INCONNU. . . . .	1	—
MONSIEUR ET MADAME FERNEL. . . . .	1	—
SUZANNE DUCHEMIN. . . . .	1	—
L'HOMME AUX CINQ LOUIS D'OR. . . . .	1	—
HISTOIRE D'UNE MÈRE ET DE SES ENFANTS. . . . .	1	—
LES ROUÉS SANS LE SAVOIR. . . . .	1	—
LE PRINCE BONIFACIO. . . . .	1	—
VOYAGE AUTOUR DE MON CLOCHER. . . . .	1	—
LOUISE TARDY. . . . .	1	—
LES PARENTS COUPABLES, Mémoires d'un lycéen. . . . .	1	—
LE PARRAIN DE CENDRILLON. . . . .	1	—
LA CHAUVÉ-SOURIS. . . . .	1	—
LE JARDIN DU CHANOINE. . . . .	1	—
LA COCARDE BLANCHE. . . . .	1	—
LE SACRIFICE D'AURÉLIE. . . . .	1	—
LES CINQ DOIGTS DE BIROUK. . . . .	1	—
LE SECRET DE MADEMOISELLE CHAGNIER. . . . .	1	—
LES SECRETS DU DIABLE. . . . .	1	—
LA MAISON DE LA RUE DE L'ÉCHAUDÉ. . . . .	1	—
LA RONDE DE NUIT. . . . .	1	—

CRITIQUE

ÉCRIVAINS ET HOMMES DE LETTRES. . . . .	1	—
CAUSERIES DU DIMANCHE. . . . .	1	—
LETTRES DE FERRAGUS. . . . .	1	—

# LE SECRET

DE

M<sup>LE</sup> CHAGNIER

PAR



LOUIS ULBACH



PARIS

MICHEL LÉVY FRÈRES, ÉDITEURS  
RUE AUBER, 3, PLACE DE L'OPÉRA

LIBRAIRIE NOUVELLE  
BOULEVARD DES ITALIENS, 45, AU COIN DE LA RUE DE GRAMMONT

1875

Droits de reproduction et de traduction réservés

100



# LE SECRET

DE

# MADemoiselle CHAGNIER

---

## I

### LES ÉRINNYES,

Les anciens expliquaient les fureurs de Phèdre par la vengeance de Vénus, les hallucinations d'Oreste par les Érinyes. La psychologie n'avait rien à voir dans ces fatalités divines, et les auteurs étaient dispensés d'analyse.

Shakespeare fut plus embarrassé quand il eut à peindre Hamlet.

Ne voulant évoquer ni les furies, ni les spectres,

1. L'épisode qui précède *Le Secret de mademoiselle Chagnier* a pour titre : *Les Cinq doigts de Birouk*.



je suis obligé, pour ma part, de raconter sans explication précise, les vertiges de Gaston, les terreurs de M. Darras.

De même qu'il y a des épidémies de colère ou de découragement, de révolte ou de suicide, il y a dans ces régions obscures où naissent les pressentiments, des orages de terreur, des nuées d'angoisse.

Gaston et M. Darras vivaient dans une atmosphère tragique, en face de Médée. Ce qui pouvait les étonner, c'était, non pas l'excès d'une douleur, mais l'absence au contraire d'une inquiétude.

Le meurtre de M. Pierre Darras et celui d'Anne Jacquinet les frappèrent de plus d'effroi que de surprise. Ils n'osaient avoir aucun soupçon, et ils étaient prêts à tout soupçonner. Enveloppés d'une ombre sinistre, ils croyaient qu'en étendant la main, ils pourraient saisir la main qui avait indiqué le crime, et ils redoutaient le moindre mouvement. Ils avaient frémi de tant de menaces. ils avaient vu briller tant d'éclairs de haine, ils étaient depuis si longtemps sous le coup attendu de quelque catastrophe mystérieuse, que toute supposition leur semblait vraisemblable, et que l'idée même de se soupçonner réciproquement n'eût pas étonné leur tendresse.

Gaston, que le bon sens de Patris attirait hors de cette pente fatale; et que son amour élevait au-

dessus de la haine, emporté d'ailleurs par sa jeunesse, pouvait se dégager plus vite. Mais M. Darras, résigné depuis tant d'années, ne trouvait ni en lui, ni autour de lui, le secours dont il avait besoin.

La science ne guérit pas toujours de l'ignorance; elle la déplace. Le besoin d'apprendre entretient une naïveté d'impression qui facilite des préjugés, plus ingénieux, mais aussi profonds, que ceux du vulgaire.

M. Darras était dans l'ébriété d'un désespoir qui lui faisait passer des fantômes devant les yeux. Il chancelait en marchant. De temps en temps, il s'arrêtait pour considérer le ciel, les maisons, les passants; pour se demander s'il vivait, et s'il marchait parmi les vivants.

Sous les arbres de la promenade, devant sa porte, dans un groupe, on parlait de l'événement; il entendit son nom et s'arrêta encore pour écouter.

— Les pauvres gens! disait-on en enveloppant Gaston et sa mère dans l'exclamation.

Il ressentit une vague douceur de ce témoignage de sympathie, qui était pour lui et les siens un témoignage d'innocence. On le vit; on s'écarta sur son passage. Les femmes eurent un geste de pitié; les hommes le saluèrent avec un respect attendri. Il se redressa un peu, fier d'être plaint et de n'être pas maudit.

La porte de la maison était entrebâillée. Nanette, qui avait peur, depuis qu'elle avait appris la nouvelle, se tenait toute prête à prendre la fuite, si le terrible Birouk, qu'elle supposait caché quelque part, et acharné contre les maîtres et les servantes, s'avisait de reparaitre.

— Madame sait-elle ?... demanda le savant, en achevant la phrase par un geste de tête.

— Oui, monsieur, elle m'avait entendue pleurer. Quand je suis montée, elle m'a questionnée, alors, j'ai tout dit.

M. Darras regarda par deux fois la servante ; remua les lèvres pour l'interroger de nouveau, ne prononça pas une parole, et traversa la cour.

Nanette, croyant avoir deviné le sens de cette interrogation muette, lui dit :

— Madame a demandé M. Gaston.

— Et moi ? repartit naïvement le savant.

— Madame pensait bien que vous seriez allé au Prieuré... C'est donc bien vrai, monsieur, que cette pauvre Jacquinot ?..

— Oui, Nanette.

— C'est horrible, monsieur.

— Oui, bien horrible, répéta le savant.

Sans s'arrêter davantage, sans vouloir réfléchir, il monta à la chambre de Savine.

Madame Darras était levée. Enveloppée dans un

châle, elle paraissait grelotter la fièvre, au coin d'un grand feu qu'elle avait fait allumer. Assise, le dos à la fenêtre, le regard tourné vers la porte, elle fit presque reculer M. Darras, quand il se heurta à ces yeux farouches qui l'interrogeaient.

— Tu sais?... lui dit-il en entrant.

— Oui, je sais... — interrompit Savine, — moins les détails, dont je vous dispense.

La voix était dure, l'accent brutal. M. Darras reprit avec une douceur pleine de reproches :

— Toi, qui voulais te venger de mon père... tu n'as plus de vœux à former.

— Je ne souhaitais pas sa mort... de cette façon-là.

— Tu souhaitais sa fortune. Nous l'avons maintenant.

M. Darras tomba sur une chaise, les bras pendants, la tête penchée sur sa poitrine.

Savine le considérait en silence. Ce fut elle qui reprit l'entretien :

— A-t-on découvert quelque chose ?

— On sait que le crime a été commis par des Cosaques. Anne Chagnier a reconnu Birouk.

— Comment a-t-elle pu le reconnaître, la nuit ?

— Je n'en sais rien ; elle l'a reconnu.

Savine eut un frisson. Elle resserra son châle

autour de sa taille, se rapprocha du feu, en tournant un peu son fauteuil, et dit :

— Nanette avait bien raison de se défier de Birouk.

— Comment ? Nanette t'avait prévenue ?

— Elle m'avait mise au moins en défiance. Aussi, je n'ai jamais voulu que Birouk allât en commission chez votre père. C'est le comte Platow qui l'envoyait chercher des ordres.

Il se fit un nouveau silence. Savine l'interrompit encore.

— La justice est-elle arrivée ?

— Le juge de paix a fait une première enquête. On attend le procureur impérial.

— Il peut venir et m'interroger.

— Toi ? s'écria M. Darras.

— Sans doute, moi, vous, Gaston, Nanette, tout le monde. Quand la justice ne peut mettre la main sur ceux qu'elle cherche, elle se dédommage au moins par des détails minutieux.

Ces paroles, débitées à la hâte, avec une ironie brutale, frappèrent M. Darras et l'arrachèrent à cette sorte de somnambulisme douloureux dans lequel il vivait depuis quelques heures.

— C'est donc pour répondre aux magistrats que tu t'es levée ? demanda-t-il avec gravité.

Savine eut un nouvel accès de frisson. Elle

n'attendit pas que ce frisson fût passé pour répondre, d'une voix qu'elle affermissait :

— Oui, j'ai pensé que vous seriez embarrassés, vous et Gaston. Je vais mieux ; je ne veux pas qu'on dise, d'ailleurs, que je fais la malade. Quand, demain, j'aurais un peu plus de fièvre qu'aujourd'hui, où serait le mal ?

— Ainsi, tu répondrais à la justice, si elle venait ici ? demanda M. Darras avec un étonnement naïf.

— Oui ; si elle ne vient pas, j'irai la trouver au Prieuré.

— Quoi ! tu oserais ?...

— Pourquoi pas ? vous l'avez bien osé, vous ; c'était votre père ; ce n'était pas le mien.

— Savine, prends garde !

— A quoi donc ?

— A ne pas laisser voir ta haine pour mon père devant ceux qui cherchent ses assassins !

Madame Darras, oubliant sa fièvre, s'était redressée dans son fauteuil et regardait son mari d'un air de menace.

— N'allez-vous pas me dénoncer ? lui dit-elle avec un sifflement terrible.

Le savant releva la tête à son tour, soutint sans colère et sans faiblesse le regard de sa femme, et répondit simplement :

— Non.

— C'est fort heureux, repartit Savine, toute frémissante, en reprenant son attitude dans son fauteuil.

Puis elle ajouta tout aussitôt d'un ton railleur :

— La justice perdra son temps ; Birouk et ses complices doivent être bien loin.

— On peut les rejoindre.

— Qui donc ? Vous ?

— Non, pas moi, mais Gaston et ceux qui sont partis avec lui.

Savine s'élança de son fauteuil qu'elle fit rouler en arrière :

— Que parlez-vous de Gaston ? Où est-il ? que fait-il ?

— Il est parti avec des jeunes gens du pays et Patris, à la poursuite de Birouk.

Savine frappa ses mains l'une contre l'autre, et lançant un éclat de rire, menaçant comme une imprécation :

— Quelle folie ! de quoi se mêle-t-il ?

— De remplir son devoir.

— Son devoir, c'est de rester ici, quand je souffre, et quand vous pleurez.

— Son devoir est de venger son aïeul !

— Il en était si tendrement aimé !

— Ce n'était pas la faute de mon père.



— Oh ! je sais bien que c'était la mienne ; vous me l'avez dit assez souvent. Me le direz-vous encore, maintenant que c'est fini ?

— Je n'ai pas l'habitude de faire des reproches inutiles.

— Ainsi, Gaston s'est fait gendarme ! c'est la seconde expédition ridicule et vaine que vous lui aurez permise.

— Peut-être !

Savine fit quelques pas dans la chambre, en proie à une agitation qu'elle voulait dompter, mais qui l'entraînait.

— Quand sont-ils partis ? demanda-t-elle.

— Ils partent à l'instant.

— Et vous vous imaginez qu'ils rejoindront, à pied, les Cosaques partis à cheval, depuis cinq ou six heures.

— Ils ne sont pas à pied.

— Ah !

— Ils iront jusqu'à ce qu'ils aient rejoint l'armée ennemie. Birouk et ses complices n'auront pas déserté.

— Et vous croyez qu'on leur livrera Birouk ?

— Je l'espère !

— Ne l'espérez pas ! ne l'espérez pas ! — répondit Savine avec violence et d'une voix qui s'étranglait. — Je vous défends de l'espérer. Gaston



serait le premier puni... Le malheureux ! il se fera tuer. Birouk ne se laissera pas prendre... Ce Patris est notre ennemi. Je le hais !... Je le hais autant...

— Il n'a pas mérité autant que moi que tu le haïsses.

— Mais vous ne voyez donc pas qu'il est cause de tout ! C'est lui qui attire Gaston, qui m'a pris le cœur de mon fils pour le donner à sa fille ; c'est lui qui a voulu une dot...

Savine s'arrêta.

— Ce n'est pas lui qui nous fait hériter, dit gravement M. Darras.

— C'est lui, en tout cas, qui profitera de l'héritage. Il l'aura cette dot !

— Il n'est pas certain qu'il en veuille, maintenant.

— Pourquoi ?

— Parce qu'elle a une tache de sang.

— En vérité ! Eh bien, qu'il garde sa fille ; Gaston gardera son million, et choisira une autre femme. Je lui en trouverai une, moi, plus belle, plus riche, de meilleure naissance. Ce paysan, ce parvenu, cet usurier, vous en avez fait votre ami. Il se mêle de nos affaires, et il nous refuserait l'honneur de son alliance ! C'est moi qui le refuserai, qui le chasserai, entendez-vous ? Je ne veux plus d'humiliations. Allons, monsieur, ayez la fierté de votre fortune !

— Je n'ai que la fierté de mon deuil, dit M. Darras avec résignation. Je ne veux songer qu'à lui, et une pensée de bonheur, même pour mon fils, me semblerait un sacrilège aujourd'hui.

Savine ne trouva rien à répliquer. Sa colère s'était épuisée en se répandant. Elle revint à son fauteuil.

Au même instant, on frappa à la porte.

— Qui est là ? s'écria madame Darras, en pâlisant.

C'était le médecin. Il arrivait plein d'inquiétude ; en serrant la main de M. Darras, il lui demanda à demi-voix :

— Connaît-elle l'événement ?

— Oui.

Un peu rassuré, le praticien s'approcha de sa cliente. Savine avait appuyé sa tête contre le chambranle de la cheminée :

— Ah ! docteur, c'est moi qui devrais mourir, dit-elle d'un accent presque sincère.

Le docteur lui tâta le pouls, la gronda de s'être levée, et lui fit promettre de reprendre le lit jusqu'au lendemain. Savine écouta docilement les conseils, ne fit aucune objection, et quand le médecin eut fini :

— Je voudrais pourtant bien, dit-elle, être debout, demain ou après-demain... pour la céré-

monie. Que ne dirait-on pas si je manquais à l'enterrement de mon beau-père ?

Le médecin fut attendri de ces paroles. M. Darras, en les entendant, avait quitté brusquement la chambre.

Madame Darras, demeurée seule, parut avoir oublié la fièvre et l'obéissance promise au docteur. Loin de songer au repos, elle se mit à marcher autour de la pièce, comme une bête fauve enfermée, secouant la tête, poussant de sourds murmures, croisant et décroisant ses bras, serrant ses mains, puis les desserrant pour les lever en l'air.

Par instants, elle s'arrêtait, écoutait du côté de la cour et du côté de l'escalier, s'imaginant entendre des bruits, des clameurs qui l'effrayaient.

Au bout d'une heure, Savine se sentit lasse, revint s'asseoir dans son fauteuil, prit sa tête qui brûlait, et voulut la refroidir avec ses doigts glacés.

— Il faudrait peu de chose pour que je devinsse folle tout à fait ! dit-elle à voix haute, aimant mieux s'écouter parler que de penser en silence.

Mais elle eut peur de ce qu'elle venait de dire, regarda autour d'elle : prit la chambre, son portrait à témoin qu'elle avait toute sa raison, et qu'elle voulait la garder.

Par une évocation bien singulière dans le désordre, dans le délire de ses idées, cette femme qui

avait en toute occasion raillé le patriotisme, qui ne connaissait d'autre politique que celle de ses passions, se compara tout à coup à Napoléon, luttant pied à pied contre l'ennemi, et du tronçon de son épée défendant son empire envahi.

— Je ferai comme lui, dit-elle, je ne me rendrai pas... La lutte sera terrible ! J'ai aussi mes Cosaques à exterminer !

Elle trouva elle-même la comparaison forcée, extravagante, et se mit à rire ; mais un sanglot l'interrompit :

— Gaston ! c'est donc lui qui est destiné à me frapper ? Voilà le seul de qui j'accepterais la mort... de lui seul je ne me vengerai pas... Quant à M. Darras...

Elle s'arrêta ; son regard devint sombre, ses lèvres minces palpitèrent.

— On dirait qu'il me soupçonne ; il n'est plus distrait comme autrefois. Il a des mots d'ironie et des airs d'autorité ! Lui ! si l'on me perd, il est perdu !

Fatiguée d'être seule, elle sonna, et fit monter Nanette, l'interrogea, lui demanda des nouvelles. La pauvre servante ne savait rien. Madame Darras l'envoya aux informations, et, quand Nanette fut sortie, elle regretta de n'être pas sortie avec elle.

Pendant cette absence, qui dura une demi-heure, Savine resta le visage collé aux carreaux, guettant

le retour de la servante, tressaillant au moindre bruit.

Le cri d'un coq, dans une cour du voisinage, la fit trembler, comme le cri d'une femme qu'on égorge.

Enfin, Nanette rentra. Elle paraissait rapporter de grandes nouvelles, car, dans la cour, elle agita les bras et fit un signe à sa maîtresse.

Savine courut à la porte de sa chambre, l'ouvrit et attendit, en battant la rampe, sur les premières marches de l'escalier. Quand Nanette, essoufflée, arriva jusqu'à elle, le flamboiement des yeux de madame Darras épouvanta la servante.

— Madame, madame! n'ayez pas peur, lui dit-elle en la suppliant; j'ai de bonnes nouvelles.

— Ah!

— M. Gaston est revenu avec M. Patris, et les gens du pays. Ils ramènent Birouk!

Savine chancela; un nuage lui passa sur les yeux; elle se retint à la main de Nanette autour de laquelle ses doigts se crispèrent. Une torture atroce, celle du supplicié, pendant la seconde qui précède la chute du couteau, lui tordit la bouche. Elle ne put proférer un cri; son regard tournoya; elle se recula, comme devant un spectre, rentra dans sa chambre, et lâchant la main de la servante, tomba à la renverse, sur le tapis, foudroyée.

Nanette la crut morte, et, courant à la rampe de l'escalier, poussa des cris, appela au secours, sans se demander si quelqu'un pouvait l'entendre.

M. Darras s'était enfermé dans son laboratoire, après son entrevue avec Savine. C'était son seul asile; il y cherchait d'ordinaire l'oubli. Ce jour-là, il était venu s'y recueillir. Ces cris le firent bondir sur son fauteuil. Il refoula ses larmes et s'élança.

— Oh! monsieur, quel malheur! madame... sanglotait Nanette, plus effrayée que réellement affligée.

— Quoi? — dit M. Darras en blémissant, — elle s'est tuée?

Il tomba à genoux devant sa femme, lui prit les mains, lui tâta le front, souleva sa tête, mit la bouche sur sa bouche pour percevoir un souffle, s'assura que le poulx battait encore, et l'enlevant dans ses bras, la réchauffant contre sa poitrine, la porta sur le lit, pendant que Nanette préparait un verre d'eau, cherchait des sels, et s'empressait à l'aider.

Peu à peu Savine revint à elle.

Ses yeux, en s'ouvrant, rencontrèrent ceux de son mari qui l'interrogeaient avec sollicitude.

La malheureuse eut la vision rapide d'un sentiment humain qui dépassait toutes ses fureurs et toutes ses passions. Elle fut touchée et vaincue pendant une minute, par cette bonté infinie. Elle



eut le remords de toute sa vie, devant cette tendresse impérissable qui pouvait encore lui pardonner ou la secourir.

Dès qu'elle put desserrer les lèvres :

— Merci ! dit-elle avec un éclair de reconnaissance et de tendresse.

— Pourquoi n'as-tu pas suivi le conseil du médecin ? répliqua doucement M. Darras.

— Pourquoi ? parce que je ne suis aucun conseil. J'ai cru que je serais assez forte...

— Que s'est-il donc passé ? demanda M. Darras.

Savine se souvenait. Elle fit un effort pour regarder, pour avertir, pour menacer Nanette, pour se soulever du moins ; mais elle était trop faible encore.

— Madame m'avait envoyée aux nouvelles, — dit la servante, — et quand je suis venue lui annoncer que M. Gaston était de retour...

M. Darras tenait encore la main de sa femme ; il la sentit tressaillir dans la sienne.

— Gaston est de retour ? demanda-t-il.

— Avec M. Patris ; oui, monsieur ; ils ramènent Birouk...

Cette fois Savine essaya de dégager sa main. M. Darras la retint doucement. Il n'osa pas, d'ailleurs, regarder sa femme ; et, se tournant tout à fait vers Nanette :

— Où l'a-t-on conduit? On l'interroge sans doute?

— Justement, monsieur, les gendarmes et le procureur impérial venaient d'arriver au Prieuré... Seulement, quant à l'interroger, il n'y a pas moyen... Il est mort!

— Mort!

Ce cri fut jeté par deux bouches à la fois, avec un accent différent.

— Mort! répéta M. Darras stupéfait.

Savine, qui s'était redressée, laissa retomber sa tête sur l'oreiller, avec une sorte de stupeur. Elle abaissa ses paupières sur ses yeux, pour empêcher ceux-ci d'être indiscrets; un vague sourire passa sur ses lèvres qui remuèrent, en répétant tout bas l'exclamation : Mort! mort!

M. Darras abandonna la main de sa femme et s'écarta du lit :

— Qui donc l'a tué? demanda-t-il?

— Je n'en sais rien, dit Nanette; il paraît qu'on l'a trouvé dans le bois des Trumets, avec un coup de fusil qui lui avait traversé la tête... On n'a eu besoin que de le ramasser... de le jeter sur de la paille, dans la carriole de M. Patris, et de le ramener.

M. Darras allait adresser une nouvelle question. Il se retint et se dirigea vers la porte. Au moment de sortir, il fit un mouvement vers l'alcôve.



— Te sens-tu mieux ? demanda-t il à sa femme, sans que sa voix trahît la moindre ironie ou le plus faible reproche.

— Oui, répondit Savine.

— Il est inutile alors que le docteur revienne ?

— Inutile.

M. Darras, sur le seuil de la chambre, appela Nanette :

— Une autre fois, lui dit-il à voix basse, prends plus de précautions pour annoncer, même une bonne nouvelle, à madame Darras ; elle est nerveuse... malade... tu pouvais la tuer.

— Dame ! monsieur, je croyais la guérir au contraire.

Savine se coucha tout à fait, et resta dans une immobilité absolue, dans une torpeur qui trompa plusieurs fois sa servante.

Quand Nanette s'approchait avec précaution, elle trouvait toujours madame Darras, les yeux brillants et fixes, la bouche dilatée par un mystérieux sourire. La pauvre servante croyait à un apaisement, à une béatitude temporaire ; pouvait-elle soupçonner que cette coquette formidable souriait à la destinée, pour la séduire, la désarmer, la pervertir ?

La carriole de M. Patris était arrêtée devant la mairie ; c'était là qu'on avait déposé le cadavre de

Birouk ; ce fut là que M. Darras, renseigné par les premières personnes qu'il rencontra, put retrouver Patris et Gaston.

Le Cosaque, étendu à terre, dans une salle basse, paraissait avoir été tué dans une embuscade. Ses pistolets chargés étaient encore à sa ceinture. La balle lui avait fracassé le crâne ; sa barbe hideuse était raidie par le sang ; on eût dit la face d'un vampire qui vient de se gorger sur un cadavre.

Des paysans l'avaient trouvé, le matin, à l'angle d'un bois, et avaient fait part de cette découverte à la petite troupe partie pour l'arrêter, comme elle passait sur la route, à quelque distance de là.

Qui l'avait tué ? Un complice ; mais pourquoi s'était-on borné au meurtre, et ne l'avait-on pas dépouillé ? Ses poches étaient encore gonflées de l'or et de l'argent de M. Pierre Darras.

Patris avait jugé inutile de pousser plus loin l'expédition ; Birouk étant le seul des trois malfaiteurs qu'Anne Chagnier eût positivement reconnu, comment espérer un renseignement ? Si les Cosaques attardés par la maraude avaient rejoint le gros de l'armée ennemie, comment, sans indice grave, obtenir des chefs alliés, en les supposant bienveillants, une enquête pouvant aboutir ?

Il avait donc été décidé que cette proie suffisait provisoirement à la justice. Gaston n'avait pas in-

sisté. Le cadavre de Birouk substituait une réalité tangible à des fantômes. On avait bien là l'assassin principal; son aspect sinistre éloignait toute idée d'une complicité possible avec des êtres moins farouches, moins laids, moins formidables que lui...

Gaston était revenu plus calme.

M. Darras, à son tour, quand il ne fut plus en présence de ce monstre, fut moins tenté d'en chercher d'autres. Il voyait bien les doigts sanglants et démesurés qui avaient laissé leur empreinte sur la victime. Ils semblaient ouverts encore pour le meurtre. La férocité bestiale de Birouk emplissait tout le cadre de ce crime épouvantable.

M. Darras et Gaston, quand ils sortirent ensemble de la salle où gisait le Cosaque, avaient le cœur un peu allégé. Ils se serrèrent la main, comme s'ils avaient pu s'en vouloir. Une ombre qui les séparait à leur insu s'était évaporée. Leur deuil avait moins d'angoisses, et leurs larmes dévorées n'étaient plus un poison.

## LE MEURTRIER DE BIROUK

Les chirurgiens, sans faire tort d'une minute de sollicitude à l'humanité souffrante, se félicitent souvent de certains cas extraordinaires qui affriandent plus particulièrement le bistouri.

La justice a de ces raffinements. Les magistrats ont le dilettantisme de leur profession ; et ceux qui ont beaucoup jugé, quand ils passent en revue leurs souvenirs, gardent une place attendrie à certains criminels fameux, dont les forfaits ont servi leur propre gloire et leur fortune.

L'envie quelquefois s'en mêle. On a vu des juridictions se disputer des affaires effroyables, pour la seule satisfaction de les juger.

Dans les annales judiciaires, un criminel comme Lacenaire est une trouvaille, une mine d'honneurs.

On l'étudie avec profit et on le frappe sans remords.

De toutes façons, l'assassinat de M. Pierre Daras et de sa servante était une affaire peu avantageuse pour un juge d'instruction et désagréable à un procureur impérial.

Le principal auteur du meurtre était tué. Nulle révélation à attendre de ce côté. Comment conduire l'information ?

Fallait-il accuser toujours les Cosaques ? Mais, outre qu'il était difficile d'aller instrumenter au milieu de l'armée étrangère, il était fort douteux que le scandale de cette affaire ne blessât pas l'orgueil des alliés. Les Autrichiens, les Bava-rois, les Prussiens, les Cosaques, étaient encore les ennemis du peuple envahi ; mais, pour les Français en place, ils n'étaient plus guère que les ennemis de Napoléon seul.

La démarche faite par quelques royalistes auprès de l'empereur de Russie, pendant son dernier séjour à Troyes, était un indice grave <sup>1</sup>. Il était possible que l'interrogatoire fût interrompu par le retour des Cosaques. On parlait d'une bataille pour le lendemain ou le surlendemain, dans les environs de Bar-sur-Aube, à six lieues de Briel. A qui resterait la victoire ?

1. Voir la *Cocarde blanche* ; 1 vol., Michel Lévy.

Le crime, à coup sûr, avait des proportions qui ne permettaient pas de le confondre avec les malheurs ordinaires de l'invasion. L'humanité était révoltée, indignée. Le procureur impérial s'était senti les yeux humides, devant l'alcôve de M. Pierre Darras, et le juge d'instruction avait failli s'évanouir devant le cadavre d'Anne Jacquinot. Mais la sensibilité ne devait pas étourdir la circonspection des magistrats. Ce meurtre, par la fatalité des circonstances, avait une valeur politique. Décidément, c'était une *mauvaise affaire*, qui, mal conduite, pouvait attirer des vengeances sur la ville et compromettre le parquet.

C'est pour des difficultés pareilles que la justice divine est spécialement invoquée. Elle peut tout; elle ose tout. Elle entend les témoignages et sonde le cœur des témoins; quand elle frappe, nulle considération ne peut arrêter ses coups. Sa responsabilité ne peut la faire destituer.

Il lui arrive sans doute, ainsi qu'à la justice humaine, d'atteindre ou d'effleurer l'innocent; mais, comme elle est infallible, ses blessures sont traitées d'épreuves, et profitent, dans le ciel, à celui qu'elles font souffrir sur la terre.

Anne Chagnier fut correctement interrogée. Elle répéta ses déclarations du matin. Elle avait reconnu Birouk, sans reconnaître ses complices.

Elle croyait que ceux-ci n'étaient pas des Cosaques; mais, quand on lui demanda de s'expliquer à cet égard, elle ne put rien dire. Elle paraissait, d'ailleurs, aussi tourmentée que les magistrats et regrettait de ne pouvoir les aider à conclure.

— Messieurs, — leur demanda-t-elle à plusieurs reprises, — sera-t-il toujours temps plus tard de dénoncer les complices, si je les découvre ?

— Sans doute; pendant dix ans la justice sera toujours disposée à vous écouter.

— Dix ans ! oh ! je n'ai pas besoin de dix ans !

— Dieu vous entende ! répliqua le procureur impérial, avec un soupir de parfait chrétien.

Anne jura de se recueillir encore ; elle était sincère. Elle remit une partie des crins ramassés dans la chambre et dans le cabinet ; elle garda le petit morceau de bombasin trouvé dans la trappe de la cave ; en revanche, elle donna la liste complète des objets volés, priant les magistrats de la tenir secrète. Cette recommandation superflue fit sourire le procureur impérial et le juge d'instruction.

Patris fut interrogé ; le médecin déposa son rapport ; le serrurier lui-même fut entendu.

M. Darras se présenta ; mais par respect pour sa douleur, on ne lui adressa aucune question.

A la nuit tombante, l'œuvre régulière de la justice humaine était terminée. Il n'y avait plus qu'à



ouvrir la terre pour les victimes, pour le meurtrier, et qu'à laver le pavé de la cuisine du Prieuré.

La justice, qui n'a des ailes que dans les allégories de Prud'hon, commanda des chevaux pour retourner au chef-lieu.

On eût dit que les magistrats redoutaient, en prolongeant leur séjour, d'être forcés d'en apprendre davantage, de continuer l'instruction, et d'être surpris par les Cosaques. Ils parlèrent du danger de pareilles affaires pour l'esprit des habitants qu'elles pouvaient surexciter imprudemment. Les Cosaques étaient coupables, mais s'ils revenaient, ne fallait-il pas craindre de voir se multiplier des scènes aussi horribles, plutôt qu'espérer une réparation ?

Quand, après avoir dîné dans la première auberge du pays, le procureur impérial et le juge d'instruction se disposaient à monter en voiture, ils furent arrêtés au passage par un paysan qui les pria de l'entendre. Il avait, disait-il, des renseignements curieux à fournir.

Les magistrats entrèrent dans l'auberge, s'enfermèrent avec l'importun, et l'invitèrent à dire au plus tôt ce qu'il avait à révéler.

Celui-ci avoua, non sans rougir et sans se gratter l'oreille, qu'il était un ancien militaire, un ami de Patris, et qu'il venait d'après le conseil de ce dernier.



Depuis le commencement de l'invasion, la vue des étrangers lui faisait bondir le cœur. Habitant la commune de Volisy, où les Cosaques avaient pillé, brûlé le château, il s'était juré de tuer autant d'ennemis qu'il pourrait en rencontrer. Il allait tous les jours à l'affût.

Il était en route, la nuit précédente, pour braconner jusque devant les avant-postes ennemis; quand il avait entendu passer un homme à cheval, galopant dans la direction du *bois des Trumets*. Il s'était caché; il avait reconnu un Cosaque; son fusil avait, une fois de plus, servi la patrie et vengé la Champagne!

Ce n'était pas pour se vanter qu'il venait raconter cela. Il n'en aurait pas plus parlé que d'une quarantaine *d'autres*, enterrés par lui dans les champs et dans les fossés de la route. Mais le bruit de l'assassinat de M. Pierre Darras l'avait rendu un-peu plus fier de ce coup de fusil en particulier. Il avait cru qu'il devait éclairer la justice, l'empêcher de croire au meurtre de Birouk par ses complices.

Il termina sa déposition, en affirmant qu'il était prêt à recommencer le lendemain.

Les magistrats accueillirent ce récit avec un embarras visible. Au point de vue patriotique, ce Champenois était irréprochable. Était-il prudent

de le féliciter ? Au point de vue absolu de l'humanité, c'était un meurtrier, avec la circonstance aggravante de guet-apens. Était-il juste de le blâmer ? Au point de vue de l'affaire que l'on instruisait, il n'apportait de lumière que sur un fait accessoire. Birouk n'avait pas été tué par ses complices : voilà tout ce qui restait acquis. Mais la recherche de ces coupables n'était pas facilitée par cette découverte.

Il ne vint pas une minute à l'esprit des magistrats, que ce paysan pouvait lui-même être un des complices. La spontanéité de sa déclaration, sa franchise, la facilité avec laquelle il donnait son nom, connu dans le pays, les preuves d'un alibi que faisait prévoir son récit, tout le défendait contre un soupçon.

N'était-il pas, d'ailleurs, une connaissance, un ami de M. Patris ?

Les magistrats le remercièrent de sa démarche, et lui recommandèrent la prudence, sans expliquer si, par ce mot, ils entendaient les précautions à prendre pour tuer davantage de Cosaques, ou la réserve à observer pour n'être pas tué par eux, si, par malheur, les armées ennemies revenaient.

Le paysan interpréta le conseil dans le sens qui lui plaisait le mieux, et déclara, en regagnant sa demeure, que les magistrats étaient de bons patriotes.

C'étaient au moins des magistrats insensibles à la flatterie ; car cette louange, si elle leur fut transmise, ne les enivra pas.

Le paysan qui s'était fait, sans le savoir, l'exécuteur impatient des hautes œuvres de la Providence, dut se retirer bien vite pour se dérober à une ovation. Toute la ville voulait le porter en triomphe.

Patris, moins enthousiaste, se contenta de lui dire :

— Ton fusil, Jacques, a tué un grand coquin, mais en délivre deux autres.

Ce fut aussi l'avis d'Anne Chagnier, qui ne put apprendre, sans un trémissement de douleur et de désappointement, cet exploit malencontreux.

— Je reste seule alors, — s'écria-t-elle en frappant du pied ; soit ! — malgré l'injustice du ciel , je découvrirai la vérité et je vengerai mon cher maître !

Le lendemain on enterra M. Pierre Darras et sa servante Anne Jacquinot.

Ce fut une cérémonie touchante. On l'eût rêvée plus somptueuse ; on ne pouvait la rêver plus solennelle. Toute la ville fut du cortège. Il ne resta dans les maisons, pour le voir passer, que ceux qui étaient d'âge à l'envier.

Bien que la mode ne fût pas encore venue, pour les femmes, d'aller aux enterrements, toutes y allèrent, pour s'unir à la manifestation des hommes.

M. Darras marchait, en s'appuyant sur le bras de son fils. Ils avaient la même pâleur sur le visage, la même sérénité triste dans le regard. L'union de leurs âmes était visible. On eût dit que le savant présentait Gaston comme l'héritier de ses douleurs, et que Gaston disait à la foule :

— Vous qui avez aimé et vénéré mon père, pour son courage, adoptez-moi ! car je veux maintenant souffrir, c'est-à-dire vivre comme lui.

Anne Chagnier, les yeux rougis par les larmes, mais la prunelle ardente, marchait seule.

Elle n'avait pas voulu se mêler aux femmes en deuil qui se lamentaient selon la formule. Elle n'avait pas voulu davantage se joindre à la famille Darras. Elle tenait à rester isolée dans sa douleur, comme elle allait rester isolée dans son œuvre.

On la plaignait, en pensant à sa cousine ; on l'admirait en se rappelant son dévouement. Elle passait, indifférente à cette sympathie, concentrée dans son unique pensée, méprisant au fond du cœur ces funérailles sans vengeance, dominant cette foule qui cachait sans doute les assassins.

Ses mains étaient jointes, serrant un chapelet qu'elle ne songeait pas à égrener, mais qu'elle portait comme une entrave toute prête pour garrotter les complices de Birouk. De temps en temps, elle jetait un regard derrière elle ; on eût dit

qu'elle conduisait des coupables au supplice, et qu'elle avait peur de les laisser échapper.

Madame Darra's, isolée aussi, mais non par sa propre volonté, la suivait.

Savine était irréprochable d'aspect, d'attitude. On ne voyait en elle, ni douleur hypocrite, ni indifférence hautaine. On savait bien qu'elle ne pouvait pleurer l'homme qui l'avait toujours maudite. On avait eu peur de la voir assister avec un air de triomphe à cet enterrement qui enterrait sa misère.

Le bruit de sa maladie s'était répandu, et l'on avait conjecturé qu'elle pourrait profiter de ce prétexte pour se dispenser d'un devoir difficile.

Savine devait étonner tout le monde et déjouer toutes les suppositions.

Le matin, elle s'était levée, guérie ou convalescente, par un effort de sa volonté. Son mari l'avait surprise, préparant sa robe noire et son voile de deuil. Avec une douceur qui ne lui était pas habituelle, et qu'elle ménageait comme sa plus grande séduction, elle s'était informée de tous les détails, en s'excusant de n'avoir pu y présider elle-même.

Elle laissa partir Gaston avec son père, et mit comme une coquetterie décente à se rendre de chez elle au Prieuré, en traversant la ville, avec Nanette habillée de noir, à son côté.

Le deuil était la parure naturelle de sa beauté



mourante. Ses yeux, qui n'avaient ce jour-là que la lueur discrète de deux cierges, répandaient une douce lumière, sans menace d'incendie. Sa bouche ne gardait de tous ses mystères que l'empreinte chaste et grave posée par l'énigme de la mort.

A quelques pas du Prieuré, elle rejoignit Patris et sa fille qui se rendaient également à la maison mortuaire. Le vigneron s'arrêta pour la laisser passer, et la salua avec respect. Célinie baissa les yeux, refusant d'instinct le sourire indulgent, la promesse maternelle que Savine voulait laisser tomber sur elle. Madame Darras sentit bien la résistance de cette attitude modeste ; mais elle avait fait un pacte avec elle-même ; elle sourit, répondit par une inclination de tête au salut de Patris et passa.

— Quelle femme ! se dit le vigneron ébloui de cette vision rapide.

— Oui, elle est encore bien belle ! murmura Célinie.

— Comprends-tu maintenant qu'elle soit la maîtresse au logis ?

Quand elle arriva devant la maison tendue de noir ; quand elle aperçut les deux cercueils rangés dans le vestibule, au milieu d'une chapelle ardente, madame Darras s'arrêta.

La foule épaisse qui stationnait devant le Prieuré s'était ouverte avec un murmure d'étonnement, et avait fait un chemin devant elle. Savine parut mesurer la distance, du point où elle était, à la porte de la maison; puis, la tête plus droite, imposante, sûre d'elle-même, elle s'avança.

Qui pouvait savoir que son cœur battait à se briser, et que chaque pas fait ainsi, avec une majesté aisée, lui coûtait un prodigieux effort de volonté; comme si le pavé de la rue se fût collé à ses pieds pour la retenir?

Elle gravit les trois marches d'entrée, en abaissant un peu ses paupières. Quand elle les souleva, Anne Chagnier était debout, comme une sentinelle, à la porte du vestibule et la regardait.

Savine avait prévu ce regard; elle s'y était préparée; c'était lui qu'elle redoutait, qu'elle voulait vaincre. Elle fut incomparable de fierté contenue. Sa dissimulation parfaite ne laissa aucune trace d'hypocrisie, si bien qu'Anne Chagnier, déconcertée, menacée dans ses défiances, craignit tout à coup d'avoir à lutter contre une trop forte ennemie, et sentit sourdre en elle l'ambition de l'égaliser.

Ce fut un spectacle terrible, mais perdu pour les spectateurs, que le geste de soumission par lequel Anne Chagnier, trempant ses doigts dans l'eau

bénite placée entre les deux cercueils, les tendit à madame Darras. Celle-ci effleura la main tendue, et osa se signer, pendant qu'Anne Chagnier répétait gravement ce signe de la croix, l'étalant sur sa poitrine, comme une armure, comme une provocation qui faisait intervenir Dieu.

Savine entra ; Anne s'écarta pour lui laisser de la place, mais ne put s'empêcher de palper machinalement, furtivement, la robe de madame Darras, bien qu'il fût visible que cette robe n'était pas en bombasin.

Puis, tombant à genoux, la pauvre fille se mit à prier avec ferveur ; et sa prière se bornait à ces mots :

— Mon Dieu ! donnez-moi la force ! Mon Dieu ! aidez-moi ! Mon Dieu ! punissez le crime !

Quand le clergé fut venu ; quand le cortège se mit en marche ; madame Darras prit place derrière son mari et derrière les serviteurs. Personne n'osa s'offrir pour l'accompagner.

Elle resta ainsi, forçant les hommages ; et pas une voix, dans cette foule qui lui était foncièrement hostile, n'eût osé s'élever pour effleurer d'un soupçon sacrilège cette bru si simple dans son deuil, si sûre d'elle-même, si irréprochable d'aspect.

N'était-ce pas comme un jugement de Dieu indi-



rect? Anne Chagnier le subissait avec stupeur. Elle avait entendu dire que les morts se soulevaient, en présence des parricides, et que le sang jaillissait des plaies fermées, quand les meurtriers suivaient le convoi de leurs victimes. Mais elle avait beau regarder, les bières restaient closes, le drap noir demeurait immobile.

On atteignit l'église ; l'office fut célébré ; on descendit les cercueils, mis à nu, dans la terre. Savine était là, remuant les lèvres de la même façon que toutes celles qui priaient. Savine se pencha, comme tout le monde, pour donner un dernier adieu aux morts, pour leur jeter une dernière fois l'eau bénite ; et les morts ne se réveillèrent pas !

Ce fut pour Anne Chagnier une heure d'agonie, de désespoir, mais aussi d'épreuve.

Elle fit le serment d'opposer à cette volonté impie de Madame Darras, une volonté pareille, mais sacrée ; elle se jura de ne laisser rien voir de ce qu'elle savait, de tenir son secret enfermé, d'attendre, puisque le ciel attendait.

— J'ai dix ans pour la dénoncer à la justice des hommes — se disait-elle en la saluant — elle ne peut m'échapper.

M. Darras, à la sortie du cimetière, lui demanda :

— Où allez-vous demeurer, ma fille ?

Anne parut surprise de la question.

— Je retourne là-bas....

Puis, elle réfléchit :

— C'est vrai, la maison est à vous maintenant,  
— ajouta-t-elle ; — je vais y chercher ce qui est à moi.

— Anne, je ne sais si mon père a laissé quelque part la trace de ses volontés ; je l'espère... mais je suis sûr de lui obéir d'avance, en vous disant de venir chez moi.

— Chez vous ?

— Oui, chez moi. Vous reconnaissez vous-même qu'en retournant au Prieuré vous seriez aussi chez moi. Je ne veux pas que vous habitiez seule cette maison sanglante. Vous y retournerez avec moi, prier et pleurer ! Ce n'est plus le toit de ma jeunesse. Ce ne sera pas le toit de mes derniers jours. Ce lieu est consacré ; nul être, moi vivant, ne l'habitera.

Anne pleurait. Cette bonté d'âme de M. Darras était une nouvelle menace. Garderait-elle l'énergie nécessaire à sa tâche, s'il lui fallait vivre à côté de cette autre victime ? Conserverait-elle sa haine ? Oserait-elle frapper, quand l'heure sonnerait ?

La tête baissée, elle regardait couler ses larmes sur sa poitrine, et jusque sur ses mains jointes, et ne savait que décider.

Gaston était auprès de son père. Il ajouta quelques paroles pour insister. Anne eut un réveil de son premier désespoir.

— Ah ! je voudrais être morte ! — s'écria-t-elle en se tordant les mains. — Pourquoi ne m'a-t-on pas tuée aussi ?

— Pauvre fille ! dit une voix derrière elle.

Anne se retourna toute droite et le front levé. C'était Savine, qui, s'étant approchée d'elle, la bravait de sa pitié.

Tout ce que la colère et la douleur peuvent allumer de flammes dans une poitrine humaine, Anne le sentit brûler en elle. L'explosion possible de sa fureur l'épouvanta elle-même. Elle se cacha le visage dans ses deux mains, se mordant la lèvre pour s'empêcher de crier, enfonçant ses deux pieds avec force dans cette terre des morts, pour lui demander une sève glacée qui éteignît la sienne.

Pendant ce temps, M. Darras disait à Savine :

— Je voudrais qu'elle vînt habiter avec nous.

— Je le voudrais aussi, répliqua froidement madame Darras.

Anne entendit. Quand elle se crut tout à fait sûre d'elle-même :

— J'accepte, dit-elle.

Et jetant un dernier regard autour d'elle, pour

adjurer les morts de la soutenir dans le sacrifice qu'elle allait leur faire, elle suivit la famille Daras dans la maison où s'était tenu le conseil du meurtre.



### III

#### OÙ L'ON ENTEND POUSSER L'HERBE

L'herbe pousse souvent moins vite que l'oubli sur les tombes, et l'on dirait que la grandeur même des catastrophes sert de provocation à ce besoin inexorable d'oublier, qui alimente la vie humaine.

Tous les jours, des indifférents s'étonnent que les fils d'un père assassiné ne portent pas un deuil perpétuel; qu'une mère qui a perdu ses enfants puisse encore sourire. Chacun voudrait voir se prolonger le spectacle offert à sa sensibilité par la douleur des autres, mais se dérobe instinctivement soi-même à son rôle d'affligé.

Il ne faut ni calomnier cette faculté de recommencement, ni en médire, ni même s'en attrister. Toutes les philosophies nous arment contre la mort;

toutes les religions nous en conseillent le dédain, ou nous en consolent. La nature humaine, comme la terre, fait de la philosophie d'instinct, et de la religion naïve, en refleurissant toujours, tant qu'elle garde de la sève.

J'ignore si dans la nuit qui suivit les funérailles de M. Pierre Darras et d'Anne Jacquinot, un brin d'herbe commença son travail sur la terre fraîchement remuée; mais je sais que, dès le lendemain, commençait dans le cœur de chacun des intéressés cette germination insensible de l'oubli que l'on arrose d'abord des larmes douces de la résignation.

Anne Chagnier, seule, ayant un but à poursuivre, une haine à satisfaire, ne pouvait accepter les funérailles des victimes et l'enfouissement du meurtrier, comme une solution.

Pour elle, rien n'était fini; les morts même n'étaient pas morts; ils souffraient! Chaque jour de retard qu'allait subir sa vengeance était un jour de plus de douleur pour ceux qu'elle s'était juré de consoler.

Elle s'était aussi promis de se conformer extérieurement au deuil des autres; de n'être ni un reproche inutile, ni une menace impuissante; de se contenter de la place qu'on lui ferait, de s'y enfermer, de s'y retrancher; de sortir de la maison,



si l'on voulait se débarrasser de sa présence; d'y demeurer soumise et courbée, si l'on ne se méfiait pas; fidèle au vieux père Darras, ne se croyant obligée à rien envers ses héritiers, souhaitant de devenir ingrate à leur égard, et trouvant comme une pieuse jouissance à les tromper, pour mieux les punir.

M. Darras et Gaston n'étaient pour ainsi dire qu'en quarantaine dans son esprit. Elle les méprisait peut-être de ce qu'ils subissaient l'influence de Savine; mais elle se réservait de les aimer ou de les haïr plus tard; en attendant, elle les observait.

Tous les jours, et plusieurs fois par jour, un drame muet où chacun était acteur et qui se donnait pour un spectateur invisible, recommençait dans cette maison, calmée en apparence par un deuil unanime.

M. Darras ne quittait son laboratoire qu'avec des appréhensions: comme s'il eût passé des études sur les substances explosibles ou sur les poisons, à une expérience décisive.

Gaston, avec cette douceur *voulue*, qui ne sort pas du cœur et qui ne peut pénétrer le cœur des autres, s'appliquait à parler à sa mère avec respect; mais ne l'embrassait jamais.

Savine n'osait se plaindre, ne faisait aucun

effort pour ramener sous le joug l'enfant émancipé, se contentait de le regarder avec un sourire, parfois irrité, bien souvent attendri et résigné, comme si elle eût pu se faire un mérite de cette apparente ingratitude et l'offrir à celui qui voit le cœur des mères.

Mais, quand Anne Chagnier et madame Darras étaient en présence, le drame avait toute son intensité. Les deux femmes ne s'abordaient jamais sans se heurter du regard. Les deux rayons se rejoignaient, comme deux pointes d'épée dans un duel, avec précaution, en tâtonnant, sans dégager d'étincelles.

Chacune prenait la mesure de son ennemie, et chacune, sentant l'autre sur ses gardes, l'avertissant, pour ainsi dire, d'y rester, afin de s'y mieux tenir elle-même, finissait par cacher son regard, ou par essayer un sourire, faux, silencieux, menaçant, qui servait d'étui à ces pointes d'épée.

Sous cette tranquillité générale fomentait donc une haine ou plutôt une douleur ardente, envenimée. Sans explication, sans débat, tous comprenaient la légitimité d'un malaise qui était une menace, mais aussi pour chacun une précaution.

Cependant la fortune embellissait ce nid de serpents. Il fallut bien que M. Darras entrât en possession de son héritage.

Savine eut l'habileté de ne mettre aucune hâte à jouir de cette richesse, attendue par le gouffre de ses dettes.

Elle laissa son mari s'occuper avec Anne Chagnier de tous les détails. Elle ne remit plus les pieds au Prieuré, qui devait rester fermé et qui devait conserver, comme dans un sanctuaire, une partie du mobilier.

Elle se borna à recevoir ce que l'on transportait dans sa maison. Elle voulut ignorer l'inventaire minutieux qu'Anne Chagnier eut soin de faire dresser et déposer chez un notaire. Elle respecta la douleur de son mari et ne parut songer à ses créanciers que quand M. Darras, rapportant les clefs de la maison sépulcrale, lui eut dit :

— C'est fini.

On trouva un testament dans les papiers de M. Pierre Darras. L'acte était bref. Se souciant peu d'obéir au code civil, dédaignant de s'y soustraire, l'ancien conseiller au bailliage se bornait à remercier les deux servantes, à fixer le chiffre de la pension qu'il leur léguait, à souhaiter qu'elles habitassent jusqu'à leur mort, soit au Prieuré, soit ailleurs, pourvu que ce fût dans une de ses propriétés.

De son fils, de sa bru, de son petit-fils, pas un mot.

— Anne, vous le voyez, — avait dit le savant, — vous ne pouvez plus nous quitter.

— J'obéirai.

Savine ne laissa rien paraître de l'effet produit en elle par cette clause du testament. Elle s'attendait à une malédiction posthume. Elle fut soulagée par ce silence implacable. Le regard de son vieil ennemi était bien éteint et ne la poursuivrait plus. Le Prieuré était fermé sur ses secrets sanglants ; le passé demeurerait scellé dans la tombe.

Quant à l'avenir, Savine le regardait avec passion ; c'était son refuge. Elle espérait bien user la surveillance d'Anne Chagnier, finir par se débarrasser de ce contact incessant et odieux, se rendre libre enfin, puisqu'elle avait l'instrument de la liberté, la richesse.

D'ailleurs, madame Darras avait le génie de toutes les voluptés. Cet âpre condiment d'une inimitié féroce mêlé à chacune de ses joies nouvelles était fait pour les augmenter, pour leur donner le charme de l'angoisse qui est le secret des joueurs. Elle allait se venger de tous et se venger surtout de celle-là, qu'elle attellerait à son triomphe ; seulement, il fallait craindre (et c'était le raffinement rêvé) que la tigresse attelée ne brisât son harnais, et ne se retournât pour la dévorer.

Savine y veillerait. En attendant, elle laisserait

Anne Chagnier continuer, chez elle, quelques-unes des fonctions de femme de charge qu'elle remplissait chez le vieux M. Pierre Darras. De cette façon, elle la tiendrait subalternisée dans son intérieur, et asservie aux yeux du public.

L'explosion de la haine, si on devait la prévoir, ne paraîtrait plus devant l'opinion que la rancune vulgaire d'une servante.

Savine se disait cela, le pensait ou feignait de le penser, pour se résigner mieux aux conditions que la destinée lui imposait.

La grande émotion causée par l'assassinat de M. Pierre Darras et d'Anne Jacquinet, n'avait pas franchi une zone étroite.

Les armées ennemies, en barrant l'horizon, empêchèrent les ondulations de cette rumeur de s'étendre dans les pays environnants; et quand le drame de l'Empire fut achevé; quand le sang de la France eut cessé de couler en laissant tant de plaies ouvertes, on ne pensait plus guère à cet épisode terrible qui rentrait dans le martyrologe de la patrie.

Le changement de décor sembla mettre plusieurs années dans l'intervalle de quelques semaines. Les magistrats de l'empire qui avaient constaté le crime, furent remplacés par des magistrats royaux. Ceux-ci trouvant des Cosaques dans l'affaire, cru-



rent prudent de discontinuer une instruction qui pouvait humilier et blesser les alliés, restaurateurs du trône légitime. L'obscurité qui entourait les complices de Birouk était un embarras favorable à la diplomatie de la justice.

Les choses en restèrent donc là, et chacun reprit sa vie.

Gaston subit la loi de ce printemps de l'oubli, qui se leva avec le printemps de la Restauration et celui de la nature. Sans vouloir se rendre compte des visions terribles qui l'avaient agité jusqu'à la folie, les sentant envolées, il jouissait de cette délivrance. Son père et lui se regardaient parfois, silencieux, étonnés, comme des gens qui attendent la foudre, qui sont toujours surpris de n'être pas foudroyés, et qui se demandent, sans vouloir de réponse, s'ils n'ont pas imaginé l'orage et le tonnerre.

Ainsi que je l'ai dit, ils vivaient à côté l'un de l'autre, réciproquement bienveillants, mais n'avaient pas les effusions qu'ils s'étaient promises. Une réserve, une sorte de prudence les empêchait de se confesser l'un à l'autre; comme si, du milieu de leur tendresse, un spectre, heureusement refoulé, devait se lever et les séparer.

La maison était donc tranquille, et ceux qui ne voient que les surfaces, se trompant à cette sérè-

nit , pouvaient croire que le bonheur de la famille Darras commençait à fleurir sur l'engrais du sang.

Trois mois après l' v nement, madame Darras dit un jour à son mari :

— Quand irez-vous demander mademoiselle Célinie pour Gaston ?

— Quand je saurai que je suis attendu.

— Que faut-il encore à M. Patris ? Gaston n'est-il pas assez riche ?

— Il l'est trop, au contraire. C'est ce qui fait réfléchir Patris.

— Et mademoiselle Célinie ?

— Elle n'a pas fini de donner à Gaston les vertus qu'elle lui souhaite.

— Le père et la fille sont bien difficiles. Notre fils perdra patience.

— Non, car son amour n'a pas fini de grandir !

C'était vrai. Gaston, pour achever d'oublier le passé, s'appliquait avec ferveur à aimer. Il n'osait presser la volonté du vigneron ; il n'osait en appeler à sa fortune pour abréger les lenteurs du noviciat. Il sentait qu'elle devenait, sinon un obstacle, du moins un motif de scrupules ; et il voulait maintenant, à force de soumission, faire oublier qu'il était riche.

Il était heureux d'espérer toujours. Il avait, tout au fond de lui, un reste de pressentiment ; comme



si l'occasion de son mariage dût être l'occasion d'un malheur nouveau. Il voulait prendre toutes ses précautions, avant de tenter cette épreuve de la réalité; et Célinie, qui se savait aimée, qui se voyait de mieux en mieux comprise, prenait plaisir à prolonger cette chaste intimité, cet apprentissage du devoir et de l'amour.

Quand elle avait causé longuement avec Gaston; quand elle était bien certaine d'avoir déraciné en lui un de ses petits vices d'enfant gâté, et d'avoir substitué la notion saine, pratique, d'une vérité à des illusions, elle lui tendait la main avec bonheur, et dès qu'il était parti, elle allait embrasser son père avec force, en disant :

— Père avare, je me suis encore enrichie aujourd'hui !

Patris riait et ne répliquait rien.

Lui aussi, avait sa part d'influence. La succession avait trouvé les caves du Prieuré absolument pleines. Le vigneron proposa à M. Darras de se charger de la vente de ces vins superflus.

Gaston dut l'aider dans cette opération qui fut un autre apprentissage. Sa vocation pour un état qui plaisait à son futur beau-père, devint bientôt complète. Célinie ne rêvait pour lui d'autre ambition que celle du travail. Dès qu'elle le vit travailler, elle le remercia, comme d'un présent.

M. Darras ne manquait pas un seul jour de venir chez Patris.

Il invoquait des prétextes naïfs; il se croyait obligé d'expliquer ses visites; il n'osait dire que la vie de son cœur recommençait: qu'il contemplait dans cet amour décent le rêve perdu de sa jeunesse; que cette force salubre communiquée à son fils par les doux regards et les fermes paroles de Célinie, lui suggérait des mouvements d'envie.

— Quel homme j'aurais été, se disait-il avec bonhomie, si j'avais eu une pareille compagne!

Mais son soupir n'allait pas jusqu'à accuser Savine. Il la ménageait, par une peur secrète et instinctive de trop l'accabler.

Madame Darras était dans ce paradis naissant comme l'arbre de la science du bien et du mal; on n'osait y toucher, de peur de mordre à la vérité; on la regardait, sinon avec effroi, du moins avec timidité. Célinie ne lui avait pas encore parlé: et sans qu'ils se fussent concertés sur ce point, ni son mari, ni son fils ne lui parlaient de Célinie.

Savine triomphait. Ses dettes étaient payées ou les créanciers étaient domptés. Quand elle put faire réparer ses vieux meubles, ranimer les splendeurs éteintes de son salon, elle se livra, avec une

activité qui semblait l'absorber, à cette résurrection qui ressuscita sa beauté ; elle respirait plus à l'aise, devant des tentures neuves.

Elle fit abattre le hangar où Birouk avait dormi ; on repava la cour ; on restaura la maison.

Savine n'avait pas besoin de prétexte pour s'abandonner à ces dépenses toutes naturelles ; mais elle en trouva. Son âme, même quand elle remplissait une fonction logique, avait toujours le désir de se justifier et de faire constater un alibi. Madame Darras parlait de la nécessité de faire travailler les ouvriers après les misères de l'invasion, de donner un bon exemple.

Quand Louis XVIII eut fait son entrée dans Paris, le 3 mai, elle se souvint que son père avait été le compagnon de chasse du comte d'Artois ; c'était un titre pour Gaston. Elle n'osa pas rappeler à son mari qu'il était le fils d'un magistrat de l'ancien-régime ; mais elle devint patriote, à son tour et à sa manière, c'est-à-dire en montrant un royalisme enthousiaste qui fut une diversion donnée à sa fièvre, et une raison pour se venger de ces longues années de l'Empire, pendant lesquelles on l'avait connue pauvre et humiliée.

On eût dit que c'était la Restauration qui lui avait ouvert l'héritage de M. Pierre Darras. Elle fréquenta l'église, qu'elle ne connaissait guère ;

mais elle la rendit d'abord digne d'elle, en envoyant des vases contenant des tiges de fleurs de lys, en papier argenté.

Le curé lui fit visite, et l'entretint des bonnes œuvres qu'elle pouvait patronner. Elle répondit, en parlant politique, et en insinuant que la royauté légitime devait une réparation à son mari, un grand savant méconnu par l'Empire, et une place à son fils, jeune homme d'un si bel avenir.

Le curé promit d'en parler à Monseigneur l'évêque.

Savine, en affichant de l'ambition, prenait le droit d'agir, d'avoir des passions, de rentrer, quand elle le jugerait à propos, dans ses habitudes de colère et de domination, d'être farouche, quinqueteuse à son gré, sans qu'on la soupçonnât d'avoir des remords.

M. Darras espéra tout bas que ce nouveau jouet lui assurerait un peu de repos à lui-même.

Gaston, qui se souciait fort peu des empereurs déchus et des rois restaurés, ne prit garde à cette fantaisie que parce qu'elle variait les marques de la sollicitude maternelle, et qu'il aimait mieux voir sa mère rêver pour lui un bel emploi qu'un beau mariage.

Ce fut ainsi que madame Darras, en quatre mois, fit de sa maison la plus belle, la plus élégante de

l'arrondissement, et qu'elle put reprendre ses airs d'insolence, sans violer la modestie nécessaire de son deuil, le royalisme expliquant, excusant, légitimant tout.

## IV

### LE DEVOIR

Anne Chagnier, vivant de sa vie intérieure, toujours présente et presque toujours invisible, ne s'étonnait de rien. Elle regardait, impassible en apparence, les essais naïfs de bonheur de Gaston et de son père, les essais d'ivresse ambitieuse de madame Darras, et s'interdisait un sourire d'encouragement ou d'ironie.

Confinée dans sa chambre, d'où elle ne sortait que quand Savine était sortie de la maison ; complaisante pour Nanette, à qui elle voulait transmettre les grandes qualités d'Anne Jacquinot, et qui la payait de ses complaisances par une confiance absolue, elle savait tout, sans rien demander, elle connaissait tous les coins de la maison, sans rien fouiller.

Au bout de trois mois, elle eût pu dresser aussi facilement et aussi complètement l'inventaire des héritiers, qu'elle avait fait après le meurtre l'inventaire de l'héritage.

Le laboratoire de M. Darras, dédaigné ou respecté, lui était inconnu. C'était sans doute parce que, de toutes les pièces de la maison, c'était la plus facile à visiter. Mais à quoi bon déranger les tristesses ensevelies sous la poussière des bouquins, et offenser, par sa curiosité, la mélancolie du savant, dont le *grand œuvre* n'était peut-être que son grand et incurable chagrin ?

Anne Chagnier et Patris ne se parlaient guère, et ne se rencontraient que fort rarement. Quand ils s'apercevaient, ils devenaient tout à coup sérieux jusqu'à la tristesse, et le vigneron saluait l'ancienne gouvernante d'un air de pitié attendrie qui voulait dire :

— Vous ne trouverez rien.

Anne hochait la tête en répondant au salut, et semblait répliquer :

— Je trouverai !

Avait-elle *trouvé* quand, un soir du mois de juin, elle alla frapper à la porte de Patris en demandant à lui parler ?

Le vigneron était précisément, ce soir-là, en humeur clément. Il avait visité, par un temps



magnifique, ses vignes et celles de M. Darras ; elles promettaient toutes une belle récolte. Célinie venait de l'embrasser avec des yeux ravis. Gaston gagnait de plus en plus à l'épreuve, et, à travers les pampres, le vigneron voyait, sous un soleil d'automne, passer une bande de jeunes vendangeurs, parés pour une noce.

Ce tableau l'attendrissait et lui suggérait des scrupules. Il avait fait assez longtemps la petite bouche devant les grappes d'or de l'héritage Darras ; le bonheur de sa fille était mûr, il fallait le cueillir.

Le drame du Prieuré n'apparaissait plus que dans le lointain, à travers une brume. Le cœur n'attend pas dix ans pour prononcer la prescription du deuil. Patris voyait bien que M. Darras avait envie de reprendre l'entretien interrompu par l'invasion.

La première fois qu'il se hasarderait sur ce terrain-là, gazonné et fleuri, Patris l'y retiendrait pour s'y promener à l'aise avec lui ; et tout en se promenant en réalité, ce soir-là, dans sa cour, tout en renvoyant au ciel des spirales de fumée, à l'aide d'une pipe faite d'un ancien calumet d'Indien, le soldat de Rochambeau marquait le pas avec un contentement qu'il n'avait pas ressenti depuis longtemps.

— Voilà mon gendre ! se dit-il presque à haute voix, en entendant frapper à la porte.

Mon gendre ! Ce mot l'emplit d'orgueil. Il reprit : Mon fils ! pour savourer toutes les joies paternelles ; puis il attendit l'entrée de Gaston avec une majesté de convention qui n'empêchait pas son cœur de battre.

L'apparition d'Anne Chagnier le surprit et le rendit plus grave encore que d'habitude. Il n'interrogea pas la vieille fille, mais il retira sa pipe de ses lèvres pour l'écouter.

Anne, dans ses habits de deuil, les bras serrés autour de sa taille, vint lentement à lui. Son pâle et maigre visage semblait, dans le crépuscule, avoir concentré toute la lumière éparse encore autour d'elle.

— Monsieur Patris, vous m'avez dit un jour, vous vous en souvenez ? que quand l'heure de la justice serait arrivée, je pourrais compter sur vous.

— C'est vrai ; je m'en souviens.

— L'heure a sonné, monsieur Patris ; j'ai besoin de vous.

— Êtes-vous bien sûre que ce soit l'heure de la justice ?

— J'en suis sûre.

— Ne confondez-vous pas la justice avec la vengeance ?

— Je les confonds dans mon désir; mais je les sers l'une et l'autre.

— Ainsi, vous avez vos preuves?

— Je les ai.

— Toutes?

— Celles que j'ai suffisent.

Patris secoua sur son ongle, en silence, sa pipe refroidie. Quelque chose s'éteignait en lui; des cendres lui tombaient dans le cœur.

Anne Chagnier attendit. Il reprit après une minute:

— Quel service venez-vous me demander?

— Voulez-vous me conduire dans votre voiture?..  
Je veux parler au procureur du roi.

— Vous me demandez à moi?...

— Sans doute!

— Mais vous n'y songez pas?

— Je songe au contraire que vous vous êtes vanté un jour d'être un honnête homme, sans pitié pour les coquins, un soldat incapable de reculer devant le danger, un père aimant trop son enfant, pour pardonner aux parricides.

— C'est vrai; je ne me suis pas vanté. Je suis tout cela.

— Eh bien! père, soldat, honnête homme, faites votre devoir.

Patris secoua la tête avec tristesse :

— Anne, vous me demandez une chose terrible!

— Ce que nous avons vu ensemble, ce que je veux venger n'était-il pas terrible ?

— Vous me menacez d'un malheur ; je le supporterai ; c'est assez. Je ne veux pas me reprocher d'y avoir contribué.

— Comment dites-vous cela, monsieur Patris ? Vous vous reprocheriez d'avoir servi la justice ? d'avoir obéi à votre conscience ? vous !...

Patris se détourna brusquement, fit quelques pas dans la cour, la tête penchée ; puis il revint vers Anne Chagnier, et lui dit d'une voix troublée :

— A quelle heure voulez-vous partir ?

— Demain, dès l'aube, à cinq heures.

— Demain, à cinq heures, la voiture sera prête. Où faut-il vous attendre ?

— Ici.

— C'est bien.

Anne Chagnier s'attendait à plus de résistance. Ce courage la toucha. Elle voulut effacer jusqu'aux derniers scrupules dans l'esprit de Patris, et reprit avec douceur :

— Ce que je vais dire au magistrat, je puis vous le confier.

— Non, je ne veux pas de confidences ; laissez-moi encore une nuit d'incertitude. A demain.

— A demain, monsieur Patris.

Le vigneron la reconduisit en silence jusqu'à la

porte. Sur le seuil, il s'arrêta, et la retenant par un geste :

— Anne, réfléchissez !

— J'ai réfléchi.

— Vous avez prévu toutes les conséquences de cette démarche ?

— Oui, toutes.

— Eh bien ! je les subirai toutes. Si les morts ont besoin de nous, servons-les d'abord ; les vivants se tireront ensuite d'affaire comme ils pourront.

Il serra une dernière fois avec énergie les deux mains glacées d'Anne Chagnier dans les siennes, et la quitta pour chercher sa fille.

Accoudée à la fenêtre de la *salle* qui donnait sur le petit jardin ménagé dans un angle de la cour, Célinie faisait monter au loin son regard le long des coteaux couverts de vignes, jusqu'à la ligne dorée que laissait le jour en s'enfuyant.

Pensait-elle que Gaston, ce jour-là, avait dû faire une visite au clos du Prieuré, et qu'il était peut-être encore là-haut, s'attardant à respirer dans les derniers parfums du printemps les premières promesses de l'été ?

Se promenait-elle en imagination avec lui, comme une femme qui s'appuie au bras de son mari, en visitant leurs domaines ? ou bien, détachée de la terre par les ailes d'un amour si complet et si pur

qu'il dépassait les horizons humains, cette ménagère avait-elle son rêve idéal ?

La fille du vigneron était-elle à cette heure inévitable de la poésie qui s'évapore des jeunes âmes les plus rebelles à l'illusion ; à ce moment d'extase si bien décrit dans *Werther*, où l'amour est la prière vague, sans formule ; où Charlotte joint ses mains, encore enfarinées par les tartines des enfants, et soupire, l'œil perdu dans le ciel : « O Klopstock ! Klopstock ! »

Patris interrompit cette songerie délicieuse, et la fit redescendre à terre.

— Fillette, dit-il à Célinie en venant se placer devant elle, j'ai encore une mauvaise nouvelle à t'apprendre.

Célinie se leva, et le regardant avec attention, dans l'obscurité qui grandissait :

— Parlez, mon père ; cette nouvelle ne peut pas être plus mortelle pour moi que pour vous. Puisque vous avez la force de me l'apporter, j'aurai la force de la recevoir.

— Ah ! ma brave fille ! qui donc sera jamais digne de toi ?

— Qui ? Mais vous savez bien qui, mon père.

Elle s'arrêta, non par crainte, mais par cette coquetterie héroïque qui harcèle la douleur. Quand elle eut toute la grâce d'une martyre :



— Est-ce de Gaston que vous venez me parler?  
dit-elle en souriant.

— De lui, indirectement; mais de sa famille d'abord.

— Ah!

— J'ai reçu la visite d'Anne Chagnier. Elle venait me demander de la conduire demain chez le procureur du roi; il paraît qu'elle a maintenant des renseignements certains à fournir sur les complices du Cosaque.

Célinie eut beau faire; elle ne put empêcher le tremblement de ses mains et de sa voix.

— Et vous la conduirez, n'est-ce pas, mon père?

— J'ai promis.

— Vous avez bien fait.

— Célinie, j'ai peur de ce qui va arriver.

— Vous n'y avez donc jamais songé, mon père?

— Si, bien souvent, mais... je croyais, j'espérais...

— Moi aussi, j'espérais que c'était assez d'un deuil, et que le ciel épargnerait à M. Darras et à Gaston de plus cruelles épreuves. Nous étions trop modestes; le ciel nous réservait plus de gloire, la gloire des criminels.

— Crois-tu que, si l'on remue de la boue et du sang autour de ce nom-là, je consentirais à te le voir porter?



— Est-ce que la boue peut atteindre le cœur de M. Darras ? est-ce que Gaston peut être éclaboussé par du sang ?

Célinie avait dit cela avec une conviction si profonde, avec une fermeté si absolue, que Patris en fut frappé et ébloui.

— Il ne s'agit, reprit-il, ni de M. Darras, ni de Gaston.

— Je n'ai placé ma main que dans le main de Gaston, mon père, et je n'ai reçu le nom de fille, entendez-vous bien, que de M. Darras. Rien ne peut me détacher de ceux que j'aime et que je vénère.

— Mais la honte ?

— Il n'y a pas de honte pour les innocents ; il y a de la douleur. Je la partagerai. Faites votre devoir, mon père, je ferai le mien. Conduisez Anne Chagnier ; servez la justice. La vérité glorifie toujours ceux qu'elle frappe involontairement. Attendez le front haut que la vérité éclate, et fiez-vous à moi, mon père. Je serai forte ; je donnerai de la force à ceux qui en auront besoin... C'est une mauvaise nouvelle... mais qu'il fallait prévoir... je l'avais pressentie !

— Après tout, dit Patris, je ne sais quels indices Anne Chagnier prétend offrir aux magistrats. Elle est de bonne foi, mais la passion peut l'égarer.

— Je ne compte pas sur cette chance, — répondit Célinie avec douceur. — A quelle heure partez-vous, mon père?

— A cinq heures.

— Je serai levée et je pourrai vous embrasser.

Célinie tendit le front à son père. C'était l'avertir indirectement qu'elle voulait clore l'entretien. Patris ne songea pas à pousser plus loin l'héroïsme de sa fille. Il se doutait bien que ces sourires superbes, quand elle serait rentrée dans sa chambre, fondraient dans les larmes et dans les prières.

Il la laissa se retirer, sans lui dire une parole de plus, et bourrant sa pipe de nouveau, avec une sorte de colère, il retourna dans la cour, pour y fumer jusqu'à une heure assez avancée de la nuit.



## V

### LE DUEL

Le désordre matériel est presque toujours une des premières dépravations de la misère, surtout quand la misère est due, en grande partie, à un désordre moral.

Il sembla qu'en redevenant riche, madame Daras avait repris des qualités d'intérieur, bien oubliées ou bien inconnues ; et le rangement, l'ordre de sa maison, était comme un augure de rangement moral.

Il est vrai aussi que l'automne des coquettes est souvent le printemps de leur avarice. Elles font reluire le cadre, quand le portrait n'a plus d'éclairs. Savine voulait que sa fortune fût coquette et eût des amants.

Quand elle eut pris toutes les précautions pour faire entrer et pour installer chez elle, sans empressement irrévérencieux, ce qui ne devait pas rester, comme un souvenir funéraire, dans le Prieuré; quand elle crut que la réserve, en se prolongeant, trahirait l'hypocrisie, elle voulut jouir simplement, fièrement, *matronement*, de ce luxe qui s'était fait si cruellement attendre.

C'était bien assez de garder du noir sur ses habits. Ses meubles, ses dorures, ses cristaux, ne rompaient aucun deuil, en exerçant leur droit de briller au soleil de juin.

Si madame Darras ne pouvait encore donner les dîners dont elle avait faim, pour étaler la magnifique argenterie cachée depuis 1787, elle prenait patience, en se mirant dans ses belles casseroles de cuivre qui réchauffaient déjà les murs de sa cuisine, en comptant, jusqu'à se perdre dans ses calculs, sa vaisselle magistrale. Si elle ne pouvait donner le signal des fêtes qui tourmentaient son orgueil, elle s'essayait à attendre des invités dans ce salon rajeuni, où le Saturne de la pendule avait retrouvé les heures, où les fauteuils en bon état ne bâillaient plus leur ennui.

Quand madame Darras, redevenue la reine du pays, pourrait-elle montrer aux petites gens de Briel, aux grandes gens du dehors, aux fonction-

naires de la Restauration, ces preuves manifestes de son droit à être restaurée ?

Le lendemain de la visite d'Anne Chagnier à Patris, Savine faisait avec Nanette de grands rangements dans les buffets de la salle à manger.

Les buffets étaient de profondes armoires à portes arrondies par le haut, avec des moulures en rocailles et un trumeau en camaïeu, représentant des fleurs et des fruits.

Sur de larges planches disposées en demi-cercle, il y avait plaisir à ranger les cristaux, les vaisselles et les pièces d'argenterie.

La mode n'était pas encore, ou n'était plus, de montrer ses richesses à travers des portes vitrées. On aimait mieux les laisser voir, après les avoir laissé deviner ; et quand, pour le service, on ouvrait ces grandes portes, ressemblant à celles d'un trésor de sacristie, les convives n'avaient besoin que d'un coup d'œil pour découvrir les objets dignes d'admiration.

La salle à manger de la maison Darras avait deux de ces grands buffets, sans compter, de chaque côté du chambranle de la cheminée, deux petits placards fermés d'ordinaire à clé.

C'était là qu'on resserrait les fines liqueurs, peut-être aussi les raretés les plus précieuses en orfèvrerie et en vaisselle.

Savine venait de tirer d'un des placards un grand gobelet en argent repoussé qu'elle se disposait à faire placer dans un endroit apparent d'un des buffets, quand une réflexion subite arrêta sa main déjà levée.

— Je n'ai pas vu mademoiselle Chagnier, dit-elle à Nanette qui, montée sur un grand escabeau, rangeait les objets qu'elle lui tendait.

— Elle est sortie ce matin, de très-bonne heure.

— Elle n'est pas rentrée ?

— Non, madame.

— T'a-t-elle dit où elle allait ?

— Mademoiselle Chagnier ne dit jamais rien, madame. Elle est sans doute à l'église ou au cimetière.

Savine secoua la tête pour repousser une idée indigne d'elle, sourit, et remuant le gobelet, l'examinant, le penchant, afin d'y faire entrer un rayon de soleil qui se jouait dans la pièce, l'approchant de ses lèvres avec un sourire de défi, comme si ce gobelet était la coupe des enchantements et comme si quelqu'un lui défendait d'y boire, elle resta quelques minutes en contemplation, parut hésiter à confondre cet objet précieux avec les pièces vulgaires éparses dans le buffet, voulut le remettre dans le petit placard, puis, se ravisa une dernière fois, et le donnant à Nanette :



— Place-le où tu voudras, dit-elle avec un air de commandement.

Pendant que Nanette exécutait son ordre, madame Darras prit dans le même placard une de ces petites tasses à essai, en argent, dont les vigneronns se servent pour goûter le vin à la cuvée ou au pressoir.

Du même travail que le gobelet, la tasse n'était pas seulement un objet d'argenterie solide, c'était aussi un objet d'art.

Savine eut le même ravissement et la même hésitation en la regardant.

— Madame, dit Nanette, il faudra donner cela à M. Gaston pour la vendange.

Madame Darras, qui tendait la tasse, la retint avec un sourire.

Au même instant, on entendit grincer la grande porte de la rue.

— Voilà mademoiselle Chagnier qui rentre, dit Nanette.

Par un geste rapide, instinctif, madame Darras remit la tasse à essai dans le petit placard, ferma la porte à clef, et retira la clef.

Nanette était descendue de son escabeau, et regardait par la fenêtre ouverte.

— Mademoiselle Chagnier ne revient pas seule, reprit-elle ; elle est accompagnée de deux messieurs que je ne connais pas...

Savine fronça le sourcil et regarda à son tour.

Tout à coup Nanette poussa un cri, et se tournant vers sa maîtresse :

— Ah ! madame, les gen...

Elle ne put achever, le regard de Savine lui sécha les paroles sur les lèvres.

Ce fut madame Darras qui finit le mot commencé.

— Les gendarmes ! dit-elle d'une voix singulière, inconnue, épouvantée, menaçante dans sa froideur apparente.

Pendant que les pas entendus dans la cour se rapprochaient de la maison, Savine, en une minute, se prépara à l'attaque.

— Va-t'-en, dit-elle à Nanette ; et d'abord, ferme le buffet.

Nanette eut à peine le temps d'obéir ; Anne Chagnier, qui avait peur de laisser échapper sa proie, s'était élancée, et paraissait sur le seuil de la salle à manger.

Elle avait, ce matin-là, un air radieux qu'elle feignait de voiler. Son regard alla tout droit au buffet, dont les battants se rejoignaient à peine, quand elle ouvrait la porte ; son soupçon se glissa dans ce dernier entrebâillement ; puis son regard vint s'arrêter, se fixer sur le visage de madame Darras, qui se sentit piquée au front comme par une pointe d'épée.

Nanette sortit en faisant une révérence effarée aux deux magistrats qui s'avançaient derrière Anne Chagnier.

L'un était un petit vieillard froid, sec, cassant, au nez crochu, aux lèvres minces ; l'autre grand, maigre, solennel, semblait au contraire avoir une intention de bienveillance et d'enlacement qui n'était que la tactique de la couleuvre.

Le premier était un procureur du roi dressé par l'empire ; il se souvenait des parlements et venait venger un ancien conseiller au bailliage. Le second était un juge nouveau, tout béat, tout confit, indulgent aux choses de ce monde qui ne touchaient pas directement le ciel et ne menaçaient pas indirectement le trône.

Anne, après les avoir annoncés, s'effaça pour les laisser passer devant elle ; puis, leur avançant des sièges, elle se tint debout, battant machinalement avec ses doigts le bord de la table de la salle à manger, comme si elle eût été impatiente de voir étaler sur cette table des instruments de torture, ou les membres qu'on devait torturer.

Quant à ses yeux clairs, obstinés, imperturbables, ils n'avaient plus de battements de la paupière, de peur de perdre pendant une seconde la proie qu'ils savouraient.

Savine, maîtresse d'elle-même, regardait avec

un étonnement fier, et n'adressait aucune question. En femme qui sait tous les secrets de l'amour, c'est-à-dire tous les secrets de la haine, elle attendait la première attaque. Ses lèvres s'étaient resserrées doucement, et sa prunelle s'était rapetissée ; mais rien d'ailleurs ne trahissait l'embarras, encore moins la peur.

— Madame, — dit brusquement le vieillard, — vous avez entendu, je suis le procureur du roi.

Ces mots furent lancés comme des cailloux qu'on jette pour faire des étincelles.

Savine ébaucha un sourire, et ne répliqua pas ; elle paraissait pardonner la brusquerie d'une pareille façon de se présenter.

— Nous aurions, madame, ajouta doucement le juge d'instruction, quelques renseignements à vous demander...

Savine inclina la tête avec complaisance. Elle n'avait rien à refuser à une pareille politesse.

— C'est à propos du crime accompli dans la nuit du 23 au 24 février, — continua l'insidieux juge d'instruction.

— Je suis prête à vous répondre, messieurs ; — repartit madame Darras ; — je crains toutefois de n'avoir que peu de chose à vous dire. Je n'habitais pas le Prieuré ; j'étais au lit, lors des premières constatations de la justice, et ce que

je sais, je l'ai appris par l'enquête des magistrats.

Le petit vieillard, intimidé par le ton de cette réponse faite lentement et avec aisance, abaissa un instant ses petits yeux ; le juge d'instruction envoya les siens au plafond.

— Il paraît, — reprit après deux secondes le procureur du roi, — que vous connaissiez le Cosaque dont on a retrouvé le cadavre, ce Birouk ?

— Oui, monsieur, je le connaissais.

— Il logeait chez vous ?

— Oui, monsieur.

— Vous l'avez employé souvent à des commissions ?

— Oui, monsieur.

— L'avez-vous envoyé chez M. Pierre Darras ?

— Jamais.

— Cependant, il y est allé ?

— C'était par ordre de l'hetman.

Le procureur du roi regarda du côté d'Anne Chagnier ; celle-ci écoutait impassible.

Le juge d'instruction, prenant à son tour la parole :

— Savez-vous, — dit-il doucereusement, — qu'on a trouvé des rouleaux d'or dans les poches du Cosaque ?

— Cela me semble naturel, puisqu'il s'était introduit au Prieuré pour voler.

— Savez-vous quelle était la valeur des pièces composant ces rouleaux ?

Savine hésita, filtra une lueur un peu plus chaude à travers ses cils abaissés, sembla chercher dans sa mémoire :

— Non, dit-elle.

— C'étaient des pièces de quarante-huit livres, neuves, auxquelles M. Pierre Darras tenait, dit-on, beaucoup.

— C'est possible ; je l'ignorais.

— Croyez-vous que votre mari ait trouvé dans la succession de son père d'autres sommes composées ainsi de pièces de quarante-huit livres ?

— Je ne me suis pas occupée de la succession de mon beau-père.

— Sans doute ; mais M. Darras vous a remis, de même que l'argenterie, les sommes laissées par les assassins dans le Prieuré ?

— Oui, monsieur.

— Vous rappelez-vous s'il vous a apporté des pièces de quarante-huit livres ?

Savine passa négligemment la main sur son front, pour écarter une mèche de cheveux qui tombait de sa coiffure. Sa main tremblait un peu ; son front avait une petite sueur qu'elle effaça ; elle parut avoir fixé ses souvenirs :

— Je me rappelle que mon mari, en effet, m'a



apporté un ou deux rouleaux de pièces de quarante-huit livres.

— Non, non, — dit Anne Chagnier en interrompant pour la première fois cet interrogatoire ; — ce n'est pas vrai, il n'en restait plus !

Savine eut un frémissement de tout son corps sous la flagellation du démenti de la servante. Elle voulut regarder Anne Chagnier en face ; mais son regard errant ne put se concentrer au gré de sa fierté.

Elle affecta de sourire :

— Alors, je me suis trompée...

— Sans doute, vous vous trompez, — repartit le petit procureur du roi avec vivacité ; — et si vous avez chez vous, madame, des pièces de quarante-huit livres, ce n'est pas par la succession de votre beau-père qu'elles y sont entrées, car l'inventaire constate qu'il n'en restait pas une, et l'inventaire est signé de votre mari.

— Je pourrais avoir, en tout cas, dit Savine, les rouleaux saisis sur Birouk, et restitués à mon mari.

Les magistrats se regardèrent, et regardèrent ensuite Anne Chagnier.

Celle-ci, interrogée par ce regard, répondit :

— M. Darras n'a pas voulu toucher à l'argent trouvé dans les poches de Birouk ; il l'a fait distribuer à ceux qui avaient le plus souffert des Cosaques ; madame le sait bien.



— Je l'ignorais, dit Savine.

Le juge d'instruction continua :

— Comment Birouk pouvait-il connaître exactement l'endroit où M. Pierre Darras avait caché quinze mille francs, dans des étuis de chagrin ?

Avant de répondre, Savine prit un air de surprise ingénue et hautaine.

— Je ne le sais pas plus que vous, messieurs. Je suppose que Birouk aura fouillé, cherché...

— Non, — dit Anne Chagnier ; — c'est un complice qui aura montré la cachette.

— Ou bien, — continua Savine, — il aura fait avouer au vieillard...

Anne Chagnier interrompit encore :

— Non, non, — dit-elle d'une voix tremblante. — Mon maître n'a pas parlé. Il s'est refusé de répondre... J'aurais entendu ; puisque j'ai entendu son dernier soupir !

Cette brusque évocation de la scène du meurtre intimida les magistrats ; ils se recueillirent ; et ce fut d'un ton plus grave, en dépit de sa douceur native, que le juge d'instruction reprit :

— Vous saviez, madame, que M. Pierre Darras avait de l'argent en réserve ?

— Je le supposais au moins... il ne dépensait pas ses revenus ; et comme il nous laissait dans la gêne...

— On prétend que faisant une visite à votre beau-père, la veille de l'entrée des *alliés*, vous avez surpris mademoiselle Chagnier comptant et cachant cette somme.

— C'est possible, monsieur... vous êtes bien informé. Je connaissais l'assassin ; je connaissais la victime, sa grande fortune ; je connaissais aussi le théâtre du crime... Après ? Osez conclure !

— Nous oserons tout ce qui est notre devoir, dit le procureur du roi.

— Si pénible qu'il puisse être, ajouta le juge d'instruction en versant un peu d'huile sur ce tison.

Savine était restée debout. Elle eut peur qu'on ne s'aperçût du tremblement de son corps ; elle prit une chaise ; affecta de s'asseoir avec dignité ; s'accouda sur la table en joignant les mains, et renouant l'entretien par un dernier prodige d'audace :

— Si je vous comprends bien, messieurs, — dit-elle, — vous ne demandez pas un renseignement, un témoignage. C'est tout un interrogatoire de prévenue que vous me faites subir ?

Les deux magistrats s'inclinèrent. Un silence solennel se fit ; par la fenêtre ouverte, on entendait dans la cour le pas des quatre gendarmes qui allaient et venaient ; ce qui n'empêchait nullement deux papillons de s'ébattre et de tourbillonner dans le cadre ensoleillé de la fenêtre, au-dessous

des feuilles vertes de la vigne placée en espalier contre le mur.

— Et c'est cette fille qui me dénonce, qui m'accuse? reprit madame Darras.

— Oui, répondit Anne Chagnier, dont la voix siffla comme une lanière.

— Elle a bien attendu pour vous dire ce que tout le monde sait.

— J'ai attendu... pour découvrir ce que tout le monde ne sait pas.

— Ah! et qu'avez-vous découvert?

— Vous le saurez bientôt.

— En vérité, messieurs, — reprit Savine d'un ton persifleur, — je me demande si je rêve; si c'est à moi qu'on parle ainsi. Je n'aimais pas M. Pierre Darras. Il ne m'a jamais pardonné d'être entrée dans sa famille... Je serai franche. J'ai pu souhaiter tout haut et désirer tout bas sa mort. Mais, que j'aie manqué de patience au point de soudoyer des assassins contre un vieillard de quatre-vingt-cinq ans; que j'aie permis à des voleurs d'entamer un héritage dont la possession ne pouvait être retardée au delà de quelques mois, de quelques années à peine; voilà ce qui est absurde; voilà ce que la haine seule d'une servante... jalouse, a pu inventer. Je m'abaisse, en répondant à de pareils soupçons.

Savine s'était soulevée, comme s'il lui eût été possible de quitter la salle et de reconduire les deux magistrats.

Le procureur du roi paraissait irrité de cette audace; le juge d'instruction fit un geste de la main, expressif et caressant, pour inviter madame Daras à se rasseoir, et lui dit :

— Prenez garde, madame! ce n'est pas seulement d'avoir souhaité la mort de votre beau-père, ni même d'avoir commandé un meurtre, qu'on vous accuse.

Malgré sa prodigieuse énergie, Savine ne put empêcher ses yeux de s'ouvrir démesurément, indiscretement, en laissant voir au fond de leurs cavernes les torches et les flammes qui s'y cachaient.

— Quoi! — balbutia-t-elle avec un claquement des dents dont elle voulait faire un éclat de rire, — on ose prétendre...

Les deux magistrats parurent céder la parole à Anne Chagnier pour qu'elle répondît:

— Oui, — dit celle-ci en étendant le bras et en agitant de son poing fermé un poignard invisible. — Oui, j'ose vous accuser enfin, tout haut, en face, parce que je sais bien que vous ne pourrez plus nier longtemps; oui, c'est moi que vous avez oublié de faire étrangler comme mon vieux maître, ou égor-

ger comme ma cousine; c'est moi qui vous accuse d'avoir eu la pensée de ce crime, d'en avoir trouvé l'instrument, d'être venue... la nuit, au Prieuré!

— Moi! — s'écria Savine avec un rire vibrant, — moi, qui, cette nuit-là même, grelottais la fièvre dans mon lit!

— Vous aviez la fièvre... c'est possible! la fièvre du meurtre... vous l'avez augmentée en sortant, je le crois! D'ailleurs, vous l'avez toujours, la fièvre! Mais qu'elle vous ait empêchée de sortir, voilà ce que je nie.

— On entendra le médecin.

— Vous n'avez pas manqué de le faire venir! Il fallait bien vous assurer son témoignage.

Le juge d'instruction ajouta avec une courtoisie souriante, comme s'il eût discuté dans un salon :

— Il faudrait d'autres témoins, madame, pour établir sérieusement votre alibi.

— Il faut aussi, je pense, d'autres témoins, répliqua Savine, pour m'accuser!

— Pourquoi donc, — dit Anne Chagnier, — si j'accuse justement?

— Ainsi, selon vous, j'aurais fait tuer M. Pierre Darras pour le voler?

— Non! Je dis que vous avez volé, pour empêcher de croire que vous aviez tué.

— Vous êtes bien hardie de me parler ainsi, sans preuves.

— Et vous, bien hardie de me provoquer encore.

Les magistrats silencieux, l'un avec le regard dur, l'autre avec les yeux caressants, écoutaient. Le duel des deux femmes servait la justice.

Savine le comprit, et essaya de se retenir, de se recueillir; elle sentait le vertige lui battre les tempes; elle avait peur de sa colère et peur de son épouvante. Elle pouvait se perdre par trop d'audace. Sa prudence lui échappait. Elle voulut feindre une dernière fois la dignité outragée, le mépris.

— Messieurs, — dit-elle en baissant par un effort violent ses paupières raidies, et d'une voix qui s'étranglait à chaque mot, — je croyais n'être obligée qu'à vous répondre. Est-ce mademoiselle Chagnier qui a le droit de m'interroger? S'il a suffi des propos d'une servante pour que madame Darras, la fille du baron d'Armance, tombât tout à coup au rang d'accusée, faites-moi du moins l'honneur, messieurs, de me traiter avec la solennité que vous vous devez à vous-mêmes. Je n'ai pas attendu les insultes de mademoiselle Chagnier pour savoir qu'elle me hait. En la recueillant chez moi, je savais bien que le serpent pouvait me mordre; je ne croyais pas qu'il eût pu vous faire ses complices.



J'ignore de quelle machination cette fille s'est rendue coupable; si je dois l'apprendre, je veux l'apprendre de vous seuls.

— Madame, — répondit le procureur du roi en s'inclinant, — j'ai reçu ce matin la visite de mademoiselle Anne Chagnier, qui m'a déclaré de la façon la plus positive qu'elle croyait être sur la voie des complices du Cosaque. J'ai dû peser les termes d'une si grave déclaration. Mademoiselle Chagnier est passionnée, j'en conviens; mais la passion n'est pas toujours une preuve de mensonge. M. le juge d'instruction et moi, nous sommes venus, parce que les présomptions nous ont paru sérieuses... Si vous avez été calomniée, madame, nul que nous quatre ne saura, dans le pays, que la justice a pu participer à une calomnie. Si vous éprouvez sur certains points de l'embarras à nous répondre; si les renseignements, les indications que mademoiselle Chagnier a promis de nous donner ici même, se précisent et se fortifient... alors, madame, nous procéderons selon les formes rigoureuses que vous semblez réclamer.

Le procureur du roi avait jeté, en terminant, un regard du côté de la fenêtre; on voyait dans la cour, postés contre le mur de la rue, immobiles maintenant, impassibles, deux gendarmes, comme deux cariatides, de chaque côté de la grande porte.



Madame Darras se leva, livide de fureur plus que d'effroi.

— C'est vrai! dit-elle, je n'y pensais plus! vous avez fait entrer la honte dans ma maison!

— Nous y avons fait entrer la justice! répondit doucement le juge d'instruction.

— Je ne sais pas si la honte nous avait attendus pour entrer! reprit sévèrement le procureur du roi.

— Les gendarmes! ainsi! tout de suite! sans rien savoir! — dit Savine en retombant sur sa chaise et en se mordant la lèvre, — pourquoi pas le bourreau?

Les magistrats ne répliquèrent pas.

Anne Chagnier, dont le visage s'éclairait d'une lueur qui lui montait, comme l'aurore d'une espérance, presque d'une joie, n'avait plus besoin d'intervenir; à son tour, elle alla s'asseoir dans un angle de la salle.

— C'est bien, messieurs, — reprit madame Darras, d'une voix brève qu'elle voulait rendre plus dure que celle du procureur du roi; — je vois qu'au besoin vous emploieriez la force... Interrogez-moi.



## VI

### L'INTERROGATOIRE

Le juge d'instruction tira alors doucement d'une des poches de son habit un rouleau de papier. On eût pu croire que c'était le rouleau de musique d'Almaviva, le faux élève de Bazile, quand il vient donner la fausse leçon de chant à Rosine.

Le juge le déroula, en redressa les pages, les étala sur la table et les consulta ; c'étaient les notes prises au parquet, sur la déclaration d'Anne Chagnier.

— Madame, — dit le doux magistrat, après une petite toux préparatoire, — on assure que nous devons retrouver ici même, dans cette salle, des pièces d'argenterie disparues de la maison de M. Pierre Darras, dans la nuit du meurtre. Qu'avez-vous à répondre ?

— Je ne sais ce que cela veut dire ; tout ce qui est ici est à moi, et provient de l'héritage de mon beau-père.

— En êtes-vous bien sûre ?

— Sans doute, à moins que la main d'une ennemie n'ait placé quelque part un objet suspect, pour m'accuser et pour me perdre.

— Oui ! la coupe de Joseph ! murmura doucement et avec un peu d'ironie le juge d'instruction.

Le procureur du roi se retourna vers Anne Chagnier. C'était une invitation, un ordre.

Celle-ci se leva, fit le tour de la table, passa près de madame Darras qu'elle effleura, et s'arrêtant devant le petit placard fermé à clef :

— Je sais, dit-elle, que deux objets volés par les assassins étaient dans ce placard ; je ne puis l'ouvrir.

Savine, par une bravade voisine de la folie, jeta devant elle, sur une table, la petite clef qu'elle avait retirée du placard.

Le juge d'instruction allongea le bras, ramassa la clef, la remit à Anne Chagnier.

Un silence terrible se fit ; on entendit grincer les charnières du placard ; puis, la main qui heurtait des pièces d'argenterie.

Anne retira la tasse à essai, la posa devant les magistrats.

— Voici, dit-elle, un premier objet volé!... quant à l'autre... il doit être ici sans doute.

Elle ouvrit lentement le grand buffet. Savine, immobile, s'était à demi retournée, et regardait, sans que rien ne vibrât dans son regard et dans les muscles de son visage.

Anne était montée sur une chaise. Elle découvrit bien vite le beau gobelet en argent repoussé, l'enleva d'un geste de triomphe, et le posa, sans rien dire, sur la table, à côté de la tasse à essai.

— Vous reconnaissez ces deux pièces? lui demanda le procureur du roi.

— Oui. Elles ont été prises, la tasse dans le meuble où se trouvaient les rouleaux d'or; le gobelet sur la cheminée même, à côté de la montre qui a été volée également.

— Elle ment! s'écria Savine.

— Je dois vous faire remarquer, madame, dit le juge d'instruction, que la disparition de ces deux pièces et d'autres, a été constatée dans le premier procès-verbal, et dans l'inventaire signé par M. Darras.

— L'enquête a été mal faite; M. Darras a signé ce qu'on lui a présenté; encore une fois, cette fille a menti!

— Je ne crois pas, dit le juge d'instruction.

— Elle parle d'autres objets... d'une montre... cherchez-la !

— Oh ! nous ne prétendons pas trouver ici tout ce qui a été enlevé... il a bien fallu partager.

— Pourquoi aurais-je volé ce qui devait m'appartenir ?

— Parce qu'il fallait faire croire d'abord à un vol.

— Soit ! En tout cas, je pouvais laisser les autres faire leur butin, sans voler moi-même.

— C'est vrai : mais la tentation de prendre est contagieuse.

— Et puis, — dit avec solennité le procureur du roi, — dans tous les crimes, il y a de ces maladresses qui sont la marque imposée par la Providence à l'imperfection humaine.

— Oh ! vous me croyez trop maladroite, messieurs.

— Non, mais présomptueuse à l'excès.

— Ainsi, j'aurais poussé la présomption jusqu'à ranger, jusqu'à étaler dans mes armoires des preuves...

— Oui ! oui ! — interrompit Anne Chagnier, — je l'affirme ! Vous vous croyiez si sûre de vous ; vous ignoriez la liste que j'avais déposée le lendemain du meurtre, et qui est là dans ces papiers ; vous vous imaginiez que dans toutes les richesses de

l'héritage je ne ferais pas attention à ce gobelet, à cette tasse... Vous ne saviez pas que le gobelet était pour moi un calice consacré par les lèvres de mon maître ! Quand on a la fièvre, et quand on se mêle d'un parricide, on peut se troubler et ne pas tout prévoir...

Anne Chagnier eut peur de s'enivrer de sa vengeance ; elle s'arrêta tout à coup, et regarda les deux magistrats, pour leur rappeler que ce n'était là que le commencement, et qu'elle avait encore d'autres délices à savourer.

Madame Darras se maudissait intérieurement. Elle se disait que si elle avait commis encore quelque autre imprudence, c'en était fait d'elle et de son œuvre.

Elle se rappelait mal les précautions qu'elle avait prises. Il en était une, en tous cas, qui avait été bien sottement négligée, celle de rendre Anne Chagnier aussi impuissante qu'Anne Jacquinot à se souvenir et à raconter rien de cette nuit sanglante !

Les deux magistrats s'étaient levés tout à fait :

— Madame, dit le juge d'instruction, voulez-vous bien nous conduire dans votre chambre ?

Savine eût voulu résister, protester ; mais comme une lionne qui se sent loin de son antre, elle céda du terrain, reculait, jusqu'à ce qu'elle fût adossée à un obstacle imprévu, espéré vaguement,



d'où elle pût s'élancer sur ses ennemis et les dévorer.

Sa rage se soumettait, en préparant sa morsure. Tout ne lui semblait pas fini, tant qu'elle n'aurait pas quitté la maison où elle avait pris l'habitude d'une domination absolue; et s'il lui fallait succomber enfin dans la lutte, elle rêvait un anéantissement formidable des autres, qui eût consolé et qui eût paré les ruines de son orgueil.

Savine passa la première, ouvrit la porte de la salle à manger et se dirigea vers l'escalier.

Ses jarrets fléchirent; elle craignait de ne pouvoir monter; elle s'appuya à la rampe, et, se tournant vers les magistrats qui la suivaient :

— Messieurs, je vous en prie, — leur dit-elle rapidement, — ne faites pas de bruit. M. Darras est là-haut, dans son cabinet; je ne veux pas qu'il entende.

Anne, qui marchait la dernière, haussa les épaules avec un mépris implacable. Cette fausse pitié, cette pauvre habileté de Savine, affectant d'avoir peur pour son mari, quand elle n'avait peur que pour elle-même, était un symptôme infailible de terreur.

Madame Darras vit le haussement d'épaules et le sourire qui le commentait. Ce fut du feu sous ses pieds. Elle monta rapidement, fièrement, ou-

ouvrit la porte de sa chambre, entra la première, jeta en entrant un regard suppliant à son portrait, comme s'il eût dû la défendre, la venger ou la sauver en séduisant les hommes de la justice; puis, se tenant debout au milieu de la pièce, elle se retourna et dit : — Nous y voici !

Le procureur du roi s'inclina; il paraissait bien renseigné; il alla tout droit vers un petit meuble d'encoignure, ouvrit un tiroir auquel la clef était restée, et, sous des chiffons, prit un étui de chagrin.

Savine ne pouvait plus pâlir.

— N'est-ce pas, — dit le procureur du roi, — un des étuis dans lesquels M. Pierre Darras avait fait enfermer son or, et qui ont disparu dans la nuit du meurtre? On en a trouvé un semblable dans la poche du Cosaque Birouk.

— Sans doute, répliqua impétueusement Savine, qui parlait pour ne pas paraître embarrassée de parler. Celui-là m'a été donné, rendu, par un paysan qui l'avait ramassé.

Le procureur du roi ouvrit l'étui: il était rempli de pièces d'or de quarante-huit livres.

— Ce paysan, — dit le magistrat, — ne s'est pas payé de son service, car le rouleau est intact.

Savine eut honte de son stupide mensonge; elle voulut se défier elle-même, et regarda dans la

glace de la cheminée pour y observer sa propre pâleur. Mais dans la glace, elle vit surtout les deux yeux insolents d'Anne Chagnier qui se moquaient d'elle, et qui disaient :

— Pauvre femme ! déjà réduite aux moyens de défense des criminels vulgaires ; on lui croyait plus d'audace et de génie !

Savine porta les deux mains à son front, les passa dans ses cheveux, les ramena sur sa poitrine, les serra l'une contre l'autre, ne sachant qu'en faire, puisqu'elles n'étranglaient pas Anne Chagnier.

— Est-ce tout ? demanda-t-elle avec une sorte d'angoisse.

— Madame, — répondit le juge d'instruction, — nous n'exigeons pas que vous nous conduisiez immédiatement à l'endroit où vous enfermez de vieux meubles hors d'usage. Nous ferons plus tard cette visite.

— Qu'espérez-vous donc y trouver ?

— Oh ! rien de volé assurément ; mais, d'après le témoignage de mademoiselle Chagnier, la matière des masques grossiers dont s'étaient affublés les complices de Birouk.

— Des masques.

— Ou, si vous aimez mieux ce terme qui me paraissait convenir moins à la gravité de la cause et à votre sexe, — reprit le juge d'instruction avec

une sorte de galanterie, — des *barbes*, comme celle que vous portiez vous-même, quand vous avez introduit l'assassin dans la chambre de M. Pierre Darras.

Ces derniers mots prononcés nettement, froidement, affirmaient une conviction si absolue que Savine sentit le terrain lui manquer pour cette première lutte.

Ce n'était sans doute qu'un combat d'avant-garde. Le bourreau était encore loin; elle pouvait reprendre l'avantage. En attendant, son énergie était lasse. Frappée d'une sorte d'hébêtement qui était la halte et le repos de son intelligence, armée depuis tant de semaines, elle tomba dans un fauteuil, inerte, éperdue, accablée, laissant pendre ses deux bras, la tête sur la poitrine, heureuse de n'avoir plus à se défendre, espérant qu'elle allait mourir.

Les magistrats n'avaient jamais douté de la victoire; ils eurent le triomphe modeste. D'ailleurs, tout n'était pas fini; il restait des points importants à éclaircir; ils attendirent en silence, avec gravité, que madame Darras reprît ses forces.

Ils auraient peut-être attendu longtemps, sans la présence d'Anne Chagnier, qui, satisfaite et non rassasiée, implacable dans sa vengeance, la lèvre gonflée par un souffle de mépris, le regard insul-

tant, épiait le réveil de celle qu'elle ne trouverait jamais assez châtiée.

Les pointes de ce regard, aiguisé en secret dans des veillées ardentes, harcelaient madame Darras, et finirent par lui rendre les fureurs de la fièvre.

Elle se leva tout à coup, et secouant la tête comme pour en secouer des serpents :

— Ne riez donc pas ainsi, dit-elle à Anne, je vous défends de rire.

— A chacune son tour, madame ! vous ricaniez aussi dans la nuit du 23 février !

— Je n'y songeais guère.

— Alors, c'était sans y songer ; mais je vous ai entendu rire, pendant qu'on m'attachait les bras et les jambes, et pendant que vos deux mains me froissaient la poitrine !

— Ah ! pourquoi ne t'ai-je pas arraché le cœur avec mes ongles ?

Savine s'avavançait, menaçante ; Anne Chagnier recula devant cette furie ; et, après un dernier éclat de rire, triomphal, sauvage, elle s'apaisa tout à coup pour dire aux magistrats :

— Vous avez entendu, messieurs, elle avoue !

Après un intervalle de silence, le juge d'instruction reprit la parole :

— Madame, il vous reste un dernier effort à faire ; livrez-nous le nom de votre complice.

— Mon complice; c'est Birouk!

— Sans doute. Mais l'autre?

— Quel autre?

Anne Chagnier intervint :

— Celui, dit-elle, qui tremblait en entrant dans la chambre, qui tremblait en entrant dans le cabinet, qui n'était venu que par obéissance, qui ne voulait pas qu'on tuât, qui vous suppliait d'empêcher le meurtre.

— Vous mentez !

— Non, je ne mens pas. Je puis répéter maintenant ce que j'ai déclaré ce matin à monsieur le procureur du roi. J'affirme que j'ai entendu une voix troublée, inquiète, peureuse, qui disait : — *Je t'en conjure, pas de sang! pas de sang!*

— Tu en as menti! tu n'as pas entendu cela; tu ne pouvais l'entendre!

— Vous jurez l'avoir entendu? dit le procureur du roi.

— Devant Dieu qui me voit et qui m'écoute, je jure que j'ai entendu cette voix suppliante, cette voix qui disait : « Je t'en conjure!... » J'ai gardé longtemps ce secret comme une lame empoisonnée dans le cœur; j'ai cru que j'en mourrais. J'ai caché cela à la justice d'abord. J'avais peur de manquer de preuves... Nous autres qui sommes en service, nous sommes suspects; on croit volontiers à notre



méchanceté, à nos haines, à notre cupidité. Que des brus fassent assassiner leurs beaux-pères, cela se voit quelquefois; que des serviteurs tuent et pillent leurs maîtres, cela se voit souvent! J'ai prié Dieu de me donner la force d'attendre; j'ai prié les morts de me pardonner si j'attendais... Quand M. Darras, qui avait pitié de moi, qui en avait vaguement peur aussi, m'a proposé de venir habiter ici, j'ai accepté, pour mieux servir celui que je voulais venger. Oui! j'ai feint la résignation, la soumission. Oui! je l'avoue, je m'en vante, j'ai épié vos démarches, j'ai fouillé vos armoires, vos tiroirs; j'ai recueilli des preuves palpables, puisqu'il en faut à la justice des hommes; et quand je les ai tenues; quand j'ai pensé que vous ne pouviez plus m'échapper, j'ai été la réveiller, la justice humaine qui dormait; je l'ai amenée; elle a commencé son œuvre; j'espère qu'elle l'achèvera!... Je le répète, messieurs, il y avait un troisième voleur, un troisième complice du meurtre, traîné là par cette femme, qui s'était fait obéir d'un lâche, comme elle s'était fait obéir de Birouk!... C'est lui, je le dis, moins féroce, moins corrompu, qui, par deux fois, l'a suppliée, en la tutoyant, en murmurant : — Je t'en conjure! pas de sang! — Ah! il a été obéi, le malheureux! Il n'y a pas eu de sang versé dans la chambre de M. Pierre Darras. Non! Birouk



avec sa main... Vous n'avez pas vu, messieurs, les cinq doigts du meurtrier sur le cou de la victime... Ah ! c'était horrible !

Anne Chagnier s'interrompt dans un sanglot et fondit en larmes ; elle tomba sur un siège.

Elle aussi, après tant de jours et tant de nuits d'angoisse, elle avait besoin de se désarmer, de s'avouer vaincue dans sa douleur, dans son triomphe.

Savine, le front plissé, les yeux perdus dans une rêverie farouche, remuant les lèvres, la contemplait avec étonnement et presque avec envie. Madame Darras trouvait enfin une ennemie digne d'elle, un être capable de souffrir et de se dévouer.

Il fallait seulement empêcher cette rivale de l'écraser tout à fait ; il fallait courir à l'abîme plutôt que d'y être traînée par cette servante ; il fallait, avant d'expié ses morsures, mordre une dernière fois, cruellement, de façon à l'empoisonner, à la tuer, si cela était possible, cette vengeresse odieuse.

Anne Chagnier fournit elle-même le prétexte que cherchait confusément madame Darras.

Attendrie et ramenée à une sorte de bonté par le succès même de sa haine, elle dit en pleurant à Savine :

— Avouez donc tout, madame ; abrégez ce supplice. D'un moment à l'autre, votre fils, votre mari peuvent rentrer.



— Mon fils !

Savine n'avait pas voulu, ou plutôt n'avait pas cru penser à son fils pendant cette scène. L'image de Gaston la terrifia, mais en même temps l'exaspéra. Elle se vit maudite, reniée par le seul être qu'elle eût jamais aimé.

— Vous avez raison, — dit-elle d'une voix brève ; — finissons-en ; que voulez-vous savoir ?

— Le nom de votre complice, répondit le procureur du roi.

— Oui, madame, — insinua le juge d'instruction, — le nom de celui qui s'adressait à vous si familièrement.

Madame Darras hocha la tête ; une rougeur rapide couvrit tout son visage. Si elle eût été susceptible de pudeur et de honte, on eût pu croire que quelque chose de pudique était blessé en elle.

— Ne m'avez-vous pas dit, mademoiselle, — reprit le juge d'instruction en s'adressant à Anne Chagnier, et dans le but de faciliter l'aveu attendu de madame Darras, — que les complices du Cosaque portaient de longues robes noires ?...

— Oui, monsieur.

— N'avez-vous pas un morceau d'étoffe ?

— Le voici.

Anne Chagnier tira de sa poitrine le petit fragment de bombasin trouvé dans les portes de la cave.

Savine le regarda d'un air étrange.

— Pouvez-vous nous dire, madame, — demanda le procureur du roi, — où nous trouverons la robe dont ce morceau est détaché ?

Savine sourit d'un sourire formidable qui intimida Anne Chagnier.

— Je ne crois pas, dit celle-ci, que la robe soit ici. J'ai cherché.

— Vous avez mal cherché, répondit madame Darras.

— Vous l'avez bien cachée alors.

— Elle n'est pas cachée... Vous voulez le nom de mon complice, messieurs... c'est bien ! Vous le nommerez vous-mêmes. Suivez-moi.

Passant devant les magistrats qu'elle écarta de son chemin avec autorité, Savine sortit de sa chambre et monta rapidement l'escalier qui conduisait au second étage.



## VII

### LE COMPLICE

Le procureur du roi, le juge d'instruction, Anne Chagnier suivirent Savine, vivement étonnés, anxieux.

Elle les précédait assez, pour qu'elle pût ouvrir la porte d'une chambre, au fond d'un couloir, entrer, et dire quelques mots à la personne qui se trouvait là, avant d'être rejointe.

— Qu'est-ce que cela signifie ? — murmura mademoiselle Chagnier : — que va-t-elle faire chez son mari ?

Quand les deux magistrats, qui se hâtaient, se présentèrent à la porte de la grande pièce qui servait tout à la fois de bibliothèque et de laboratoire, ils virent d'abord M. Darras, debout, très-pâle, les yeux vacillants, les lèvres tremblantes, essayant de

devenir impassible, se tenant au dossier de son fauteuil, pour ne pas chanceler.

A côté de lui, Savine haletante, les bras croisés, les attendait et défiait la justice.

Le savant avait été brusquement interrompu ; sur sa table un livre était ouvert. Le cou dégagé, vêtu d'une grande robe de chambre noire qui faisait ressortir la pâleur de ses traits et la neige de ses cheveux, il avait, sous l'émotion poignante qui l'agitait, un fond de sérénité, de douceur immuable ; on sentait l'infini du ciel derrière les pâles nuées de son visage.

Le procureur du roi et le juge d'instruction regardaient sans comprendre.

Anne Chagnier, qui s'avavançait derrière eux, poussa un cri, se fit un passage, entra dans la chambre, courut vers M. Darras, et, s'arrêtant tout à coup en face de lui, avec les marques de la stupeur :

— Non, non, ce n'est pas possible ! balbutia-t-elle.

— Que voulez-vous dire ? lui demanda vivement le procureur du roi.

Anne ne put répondre ; elle se contenta de tendre le petit morceau d'étoffe.

Elle venait de reconnaître dans la robe de chambre noire que portait le savant, la robe en bomba-

sin qui avait servi de déguisement à un des complices de Birouk.

Les magistrats parurent aussi émus, aussi étonnés qu'Anne Chagnier.

Le procureur du roi lança à madame Darras un regard de franche colère pour lui reprocher de mettre sous l'égide de l'honneur et de la candeur, son crime démasqué...

Le juge d'instruction eut un geste de compassion. Il plaignait la malheureuse, qui ne trouvait plus d'autres ressources que de se réfugier derrière la vertu de son mari.

Il se fit une minute de silence tragique. Savine le rompit audacieusement :

— Voilà mon complice, dit-elle.

— Non, non, ce n'est pas vrai ! dites que ce n'est pas vrai ! s'écria mademoiselle Chagnier en s'agenouillant presque, à mains jointes, devant le savant.

M. Darras ne bougea pas ; il semblait changé en statue. Sa belle tête blanche prenait les teintes du marbre ; ses paupières relevées retenaient les larmes ; on eût dit qu'il lisait encore, devant lui, dans l'espace, sur le mur, à travers le mur, une formule qui absorbait sa pensée.

— Monsieur, — lui demanda avec un involontaire respect le procureur du roi, — que dois-je croire ?



M. Darras écarta ses deux mains comme pour dire : — Croyez ce que vous voudrez !

— Avez-vous bien compris, — demanda à son tour le juge d'instruction, — l'accusation odieuse que madame fait peser sur vous ?

Le savant secoua doucement la tête, pour répondre qu'il avait compris.

— Acceptez-vous cette responsabilité terrible ?

M. Darras essaya de répondre ; mais il ne put articuler un son. Il se borna à incliner de nouveau la tête.

Anne agenouillée, suppliante, voulut lui prendre les mains et les baiser, pour lui montrer qu'elle ne les croyait pas souillées d'un parricide.

— Monsieur, monsieur, — dit-elle avec énergie, — je ne vous ai pas reconnu, et pourtant, j'aurais bien su vous reconnaître. J'aurais entendu votre voix. Je suis prête à jurer devant Dieu que ce n'était pas vous.

— Ne jurez pas ! dit M. Darras avec crainte.

— Si vous n'avez pas reconnu la voix, reconnaissez-vous la robe ? dit Savine avec ironie.

— Ce n'est pas une preuve.

— Cependant...

— On a pu la prendre pendant qu'il dormait.

— Qui donc ? osa demander madame Darras.

Et le savant, d'une voix d'automate, sans modu-

lation, de la voix d'un homme hors de la réalité, qui parle dans un rêve, dit à son tour :

— Si ce n'était pas moi, qui serait-ce donc?

Puis, se tournant vers les magistrats avec douceur :

— Où faut-il vous suivre, messieurs? demandait-il.

— Ne l'écoutez pas! reprit Anne Chagnier avec désespoir.

Madame Darras s'avança d'un air de provocation.

— Pourquoi ne l'écouterait-on pas? On vous a bien écoutée, vous!... Auriez-vous menti?...

Savine se penchait sur Anne Chagnier accroupie, ses yeux démesurément ouverts, laissant sortir toutes leurs flammes comme pour envelopper, dévorer ou attendrir l'imprudente accusatrice. Elle la suppliait, elle la menaçait, elle la défiait, elle l'avertissait surtout : — Vous le perdez avec moi! — semblait-elle lui dire.

Anne se releva, mit, par un geste de protection naïve, la main sur ses yeux, pour éviter le regard de Savine, et dit aux magistrats :

— Messieurs, je n'ai pas menti, mais j'ai peur de la vérité que j'ai dite, comme d'un mensonge. Faites devant Dieu ce que vous avez à faire. Moi, je ne veux plus rien voir, rien entendre... Ah!

pourquoi suis-je entrée dans cette maison maudite? Maudit soit le jour où j'ai accepté d'y venir pour venger mon maître!

Elle sortit à reculons, en chancelant, et elle fût tombée dans l'escalier si elle n'avait rencontré la rampe pour s'y appuyer, pour s'y tordre, en se frappant la poitrine.

A chaque marche, Anne Chagnier s'arrêtait; puis, au moindre bruit, ayant peur d'être rejointe par ceux qu'elle avait laissés dans le cabinet de M. Darras, elle se soulevait et descendait.

Ce fut ainsi qu'elle atteignit à grand'peine le vestibule où Nanette, intimidée par la présence des gendarmes, s'était réfugiée, n'osant paraître dans la cour.

— Que se passe-t-il là-haut? demanda la servante, effrayée de la pâleur d'Anne Chagnier.

— Des choses aussi terribles que celles qui se sont passées dans la nuit du 24 février, au Prieuré.

— Je ne comprends pas.

— Nanette, crois-tu ton maître capable d'avoir trempé dans le crime?

— Non, mademoiselle... Ce n'est pas vous qui dites cela?

— Ce n'est pas moi, c'est madame Darras!

— Elle!

— Elle ment, n'est-ce pas? tu en es convaincue

comme moi; mais ce n'est pas cela le plus épouvantable; M. Darras se laisse dénoncer, et a l'air d'avouer lui-même.

— Oh! le pauvre cher homme! murmura Nanette en joignant les mains avec une compassion infinie.

— Il est innocent, n'est-ce pas?

Nanette ne répondit pas tout de suite; elle cherchait à se reconnaître, à se retrouver sous cette effroyable douche. Les paroles d'Anne Chagnier évoquaient devant elle le visage tragique de madame Darras dans les temps de lutte et de misère qui avaient précédé le meurtre. Elle se souvenait des menaces perpétuelles, des scènes violentes, et surtout du despotisme de Savine.

— Est-ce qu'on accuse madame? demanda-t-elle naïvement.

— Si on l'accuse! c'est moi qui l'ai dénoncée, c'est moi qui l'ai forcée à s'avouer coupable... Oui, Nanette, c'est elle qui a fait tuer mon maître, c'est elle qui a fait égorger ma cousine... c'est elle qui a conduit Birouk!

— Ah! mademoiselle, elle a pu faire alors de monsieur tout ce qu'elle a voulu.

— Tais-toi, Nanette!

— C'est que vous ne savez pas, c'est que vous ne pouvez pas savoir ce que c'est que madame, reprit

la servante, affranchie enfin de la torture d'une soumission dont elle croyait avoir toujours ressenti l'horreur profonde... Vous ne la voyez que depuis qu'elle est riche; je l'ai vue, moi, mademoiselle, quand elle claquait les dents de misère, de colère... Ce qu'elle veut, elle le fait toujours.

— Tu vas me rendre folle, Nanette. Laisse-moi partir. Je ne veux plus rien apprendre; j'en sais trop déjà...

Anne Chagnier, repoussant Nanette qui, par un mouvement instinctif, lui avait saisi le bras, s'élança dans la cour, et sortit de la maison, sans que les gendarmes qui n'avaient pas d'ailleurs de consigne pour elle, s'opposassent à son départ.

Pendant ce temps, le juge d'instruction essayait vainement, tout ému et fort embarrassé, d'entamer un interrogatoire en règle avec M. Darras qui se taisait.

Après plusieurs tentatives inutiles, les deux magistrats parurent se concerter du regard. Ils échangèrent deux mots à l'oreille; puis, le procureur du roi d'un ton adouci, prit la parole :

— Monsieur, nous étions venus chercher la vérité. Nous la trouvons mêlée à un mystère. Notre conscience nous défend de vous croire; notre devoir nous ordonne d'agir comme si nous vous croyions. Vous êtes le prisonnier de la loi.

M. Darras tendit naïvement les mains, pour recevoir des chaînes.

— Non, non, dit le procureur du roi avec vivacité, vous resterez ici...

— Merci! répondit M. Darras.

Cette réponse fit tressaillir le juge d'instruction qui sembla se souvenir tout à coup que le cabinet de M. Darras était un véritable laboratoire, avec toutes sortes d'ustensiles, d'instruments, et sans doute aussi de substances dangereuses.

Précisément, sur la table, parmi les livres, à portée de la main du savant, à côté de la page qu'il écrivait, se trouvait un flacon noir, soigneusement bouché, sur l'étiquette duquel on lisait : *acide prussique*.

Il n'était pas besoin déjà, en 1814, d'être un grand chimiste pour savoir que cette étiquette dénonçait le plus violent, le plus rapide des poisons.

Malgré sa candeur, le savant ne put se méprendre à l'inquiétude subite des deux magistrats, le regard du procureur du roi ayant rejoint celui du juge d'instruction.

— Oh! n'ayez pas plus peur que moi, — dit-il simplement, — j'étudiais, messieurs, quand vous êtes entrés... l'étude préserve du désespoir!

Il souleva lentement la fiole.

— Oui, messieurs, la mort est là, foudroyante;



mais le peu que je sais me laisse croire encore à l'immortalité de l'âme... A quoi bon se tuer, pour ne pas échapper?

Il reposa la fiole près du livre, et continua avec la bonhomie d'un savant qui trouve un auditoire :

— On prétend que les prêtres égyptiens tuaient leurs initiés indiscrets avec ce poison, et que les prêtres juifs le versaient aux femmes adultères... Moi, je n'ai pas de secret à cacher, ni personne à tuer... Rassurez-vous donc, messieurs...

Tout en parlant, M. Darras avait affermi sa voix, élevé son regard.

Le besoin qu'il avait eu d'attester sa foi en la vie invisible, lui avait rendu sa sérénité. Les magistrats s'inclinèrent devant ce singulier prévenu, et ne songèrent plus à lui montrer de la défiance.

Ils se tournèrent vers madame Darras, qui regardait son mari d'un air d'attention inquiète ; comme si elle se fût effrayée, avec admiration et envie, des profondeurs de courage qu'elle découvrait en lui.

— Madame, — lui dit le procureur du roi, — vous allez redescendre dans votre appartement.

— Pourquoi ne me laissez-vous pas ici... avec mon mari?

— C'est impossible.

Savine ne répliqua pas ; elle marcha vers la porte ;



en passant devant M. Darras, elle fit un geste presque timide pour lui toucher la main.

Le savant retira la sienne avec une vivacité si imprévue, une horreur si manifeste, un mépris si instinctif, que Savine tressaillit. Un éclair de haine dévora la vapeur de mélancolie qui avait passé un instant sur ses yeux.

Elle sortit du cabinet du fils, comme elle avait dû entrer dans la chambre du père, avec la furie froide et concentrée du meurtre.



## VIII

### LA JUSTICE INFORME

Madame Darras fut reconduite à sa chambre par les deux magistrats ; ils n'eurent pour elle aucune inquiétude ; ils ne songèrent nullement à regarder si elle n'avait pas à sa portée quelque moyen de destruction.

Ils la saluèrent ; et faisant monter deux gendarmes, ils les placèrent à chacune des portes des deux époux ; puis, ils descendirent, et rentrèrent dans la salle à manger pour délibérer.

Nanette se trouvait sur leur passage. Ils l'interrogèrent, sans rien attendre d'elle. La pauvre fille ne put que pleurer et déclarer que M. Darras était bon, mais faible ; qu'il avait très-peur de madame Darras, et que celle-ci avait une façon de comman-

der qui pouvait faire des anges du ciel, si elle le voulait, des assassins comme Birouk.

Les magistrats étaient bouleversés.

La déposition d'Anne Chagnier les avait mis aux prises avec une bien lourde affaire. Ils connaissaient la famille de madame Darras; ils savaient qu'elle tenait aux plus grandes maisons du pays; et, bien que la chronique provinciale fût sévère sur le compte de Savine, il était pénible, la première année de la Restauration, quand on avait besoin de faire reprendre, dans la bonne terre où les lys devaient fleurir, les racines ébranlées de la vieille noblesse française, de susciter un pareil scandale, dont les passions révolutionnaires allaient sans doute profiter.

Comme si ce n'était pas assez de cette responsabilité pesante pour leur conscience de royalistes, madame Darras la compliquait brusquement d'un mystère étrange et autrement embarrassant pour leur conscience de magistrats.

Ils essayèrent vainement de deviner les paroles qu'avait pu jeter Savine à son mari, en pénétrant dans le laboratoire.

Quelle formule avait été assez puissante pour changer tout à coup le savant inoffensif, en un complice pâle, muet, résigné? Ils se réservaient de l'interroger seul, plus tard, quand le premier

héroïsme ou le premier effroi se serait évaporé.

En attendant, ils envoyèrent chercher le juge de paix par Nanette. C'était encore M. Caperon ; cet élu de l'empire s'était résigné à devenir l'élu de la Restauration. Peut-être n'était-il en place, que parce qu'on n'avait pas fini le travail des destitutions !

Quoi qu'il en fût, M. Caperon avait dirigé la première enquête ; il pouvait la compléter par des renseignements recueillis depuis le crime.

Jusqu'à l'arrivée du juge de paix, les deux magistrats dissertèrent entre eux, sur les limites d'une domination comme celle de madame Darras.

Leur premier sentiment avait été la révolte, presque l'indignation, contre une audacieuse tentative d'une femme perverse et désespérée ; puis, peu à peu, par cet entraînement du dialogue, par cette émulation de psychologie, par ce besoin naturel de renchérir, qui amène souvent les gens les plus sensés, au début d'une dissertation sur des faits positifs, à admettre les hypothèses les plus chimériques, pour découvrir du nouveau, les deux magistrats en vinrent à se rappeler les exemples de prestige fatal, de fascination, fournis par l'histoire générale et par les fastes judiciaires.

Madame Darras était un monstre, mais quel monstre de beauté ! L'homme qui avait fait la folie

de l'épouser, et qui avait subi pendant tant d'années la honte d'en être le mari bafoué, n'avait-il pu, par une dernière lâcheté, devenir parricide avec elle, comme il avait été, pour elle, fils désobéissant ?

Sans doute, son attitude était celle d'une victime résignée plutôt que celle d'un coupable. Mais le procureur du roi avait vu, disait-il, tant de scélérats politiques affronter en héros la guillotine, pendant la Révolution, et le juge d'instruction connaissait si bien les ressources de l'hypocrisie, qu'ils n'osaient, en définitive, rejeter comme impossible ce qui était invraisemblable.

Le repentir n'a-t-il pas des transfigurations qui le font ressembler à l'innocence ? L'âme qui s'offre tout entière à l'expiation, n'atteint-elle pas souvent les hauteurs de la vertu ?

Pendant que les deux magistrats cherchaient ainsi, en tâtonnant dans le vague, des preuves morales contre l'évidence même, Anne Chagnier avait rejoint derrière la grande porte, sous les arbres de la promenade, Patris qui l'attendait.

Morne, les mains dans les poches, la tête basse, remuant machinalement depuis une heure un caillou qui s'obstinait à revenir se placer sous son pied, le vigneron se sentait troublé par un remords, non par le remords d'avoir été chercher la

Justice pour punir un crime, mais par celui d'avoir voulu un mariage que le crime favorisait.

— Je suis peut-être la cause indirecte de ce parricide, se disait-il avec une clairvoyance intrépide. Je l'expierei par la douleur de mon enfant !

Anne Chagnier qui courait à lui, en haletant d'émotion, l'interrompit.

— Eh bien ? lui demanda-t-il.

Puis, voyant sur les traits de la pauvre fille un air de défaite, au lieu de l'air de triomphe qu'il attendait :

— Qu'avez-vous donc ? ajouta-t-il.

Elle poussa un soupir, joignit les mains, comme si elle demandait pardon.

— Vous seriez-vous trompée ? n'a-t-elle pas avoué ?

— Elle a tout avoué, et pourtant, je me suis trompée !

— Comment ?

— Vous m'aviez avertie, monsieur Patris, de prendre garde à ma vengeance ; eh bien ! je me suis trop vengée !

— Expliquez-vous. Auriez-vous recueilli légèrement des preuves ?

Anne le regarda en face :

— Monsieur Patris, vous êtes un homme de bon sens ; vous avez toute votre raison, tout votre sang-



froid ; vous ne sortez pas comme moi de cette maison qui donne le vertige... Répondez-moi. Croyez-vous M. Darras capable d'avoir participé?...

— Vous êtes folle ! interrompit brutalement Patris.

— Oui, je suis folle... je voudrais l'être davantage, et ne pas même entendre ce que je vais vous dire ; savez-vous qu'elle a osé le dénoncer comme son complice ?

— L'infâme !

— Oui, bien infâme, n'est-ce pas ? Mais savez-vous aussi qu'il a avoué ?

— Lui ? c'est impossible !

— C'est impossible à croire ; mais cela est.

— Non.

— Je vous atteste que je l'ai entendu...

— Non ! non !

— Quand je vous répète que je l'ai vu dire oui, de la tête, comme cela, et des lèvres !...

Anne Chagnier, interrompant une nouvelle protestation de Patris, se rapprocha de lui, et baissant la voix, avec une sorte de terreur :

— Savez-vous encore, dit-elle, que M. Darras a pour robe de chambre cette robe noire, en bombasin, dont j'avais gardé un morceau ?

— La belle découverte ! — s'écria Patris ; — vous deviez savoir cela.

— Je n'étais jamais entrée dans son cabinet... je ne l'avais jamais vu ainsi habillé... Cette robe était la dernière pièce de conviction à trouver.

Patris saisit avec force le bras d'Anne Chagnier :

— Et vous appelez cela une preuve de crime ? lui dit-il. C'est une preuve d'innocence au contraire. S'il avait aidé sa femme et Birouk, il ne voudrait pas porter cette robe. Vous lui supposez l'audace qui manque aux plus grands scélérats.

— Vous avez raison. Mais pourquoi avoue-t-il ?

— Je n'en sais rien ; parce que c'est peut-être un moyen de la sauver ! Mais il s'accuserait devant moi, que je lui donnerais un démenti !

— Je le lui ai donné, ce démenti-là, monsieur Patris... Mais s'il se dévoue, notre estime le fortifie dans son mensonge. Ah ! j'étais trop fière de ma tâche... ma colère offensait mon maître... c'est lui qui me punit d'avoir voulu le venger !

— Rassurez-vous. Vous êtes une brave fille. Ce que vous avez fait est bien. On ne le condamnera pas, sans nous entendre. Ce mystère de bonté, de désespoir, s'éclaircira... D'ailleurs, avez-vous reconnu sa voix ?

— Non.

— Il ne pourra jamais vous faire avouer que vous l'avez reconnu ?

— Cette madame Darras ! comme elle triom-

phait en nous livrant son mari ! La misérable !

— Oui, la misérable ! — répéta Patris avec colère. — Elle est en train d'assassiner le fils comme elle a assassiné le père. Mais nous ne souffrirons pas cela... quand je devrais l'étrangler, à la façon de Birouk !

Patris tordit ses deux mains dans un geste de fureur.

Anne qui avait regardé autour d'elle en l'entendant élever la voix, tressaillit tout à coup :

— N'est-ce pas M. Gaston qui vient là-bas ?

— C'est lui, en effet. Pauvre enfant ! le coup sera rude !

— Ne lui dites rien encore, monsieur Patris.

— Je veux lui dire tout, au contraire. Il faut que ce coup de foudre achève d'en faire un homme ou le tue. Il n'y a plus à hésiter ; nous sommes, lui et moi, devant la gueule du canon.

— Vous m'épouvantez, monsieur Patris... Je ne veux pas être là quand vous lui parlerez ; s'il allait m'accuser ! Je m'en vais.

— Où allez-vous ? demanda le vigneron, en la retenant par la main.

— Je ne sais pas. A l'église ! au cimetière ! au Prieuré ! dans un endroit où je puisse voir Dieu et revoir mon maître. Il y a si longtemps que je n'ai pleuré à l'aise !

— Le moment n'est pas encore venu de vous donner cette récompense, ma pauvre fille. Aché-  
vons notre œuvre. Revenez dans une demi-heure,  
chez moi, je vous attendrai ; nous chercherons en-  
semble ! Il faut que nous empêchions la justice de  
prolonger cette épreuve. Ce n'est pas pour M. Dar-  
ras que je dis cela. Je le connais ; il doit étudier et  
savourer sa torture... C'est pour elle ; je ne veux  
pas qu'elle ait espéré, pendant plus d'une heure,  
dans le succès de sa calomnie....

Anne promet d'être exacte au rendez-vous, et  
s'échappa en courant.

Gaston, après une promenade dans les vignes,  
rentrait à la maison pour déjeuner.

Il n'est plus le même beau jeune homme que  
j'ai dépeint au commencement de ce récit. Sans  
doute, il n'a rien perdu de sa beauté, mais en la  
traitant avec moins de dévotion, en l'exposant da-  
vantage, il lui a donné ce hâle superbe de la viri-  
lité, qui efface les mignardises du détail, sous  
l'harmonie de l'ensemble.

Ses cheveux ne sont plus correctement frisés  
comme autrefois ; il les dérange plus souvent, en  
y plongeant la main, pour achever la réflexion ;  
mais ils ont toujours leur lustre éclatant ; ils se re-  
lèvent avec plus de grâce naturelle, au-dessus du  
front, en se drapant sur les tempes, pour laisser

voir le battement de la vie et de la pensée. L'œil habitué à mieux regarder, à se dissimuler moins sous le froncement des sourcils, n'a plus de lueurs inégales, mais possède une lumière fixe, paisible ; on dirait qu'il garde toujours un reflet des yeux bleus et de la clarté qui émane de Célinie. Sa bouche a toujours son vif incarnat, mais elle déborde moins souvent en bouderie ; elle se tient plus ferme sous un sourire qui lui donne une grâce intelligente, et non plus seulement sensuelle. Son menton paraît avancer moins ; parce qu'il annonce simplement la volonté, et qu'il ne menace plus d'une tempête d'entêtement. Toute sa personne s'est, pour ainsi dire, fixée dans un contour plus net ; ses gestes ont maintenant une sorte de rythme.

Vêtu de noir, les mains dégantées, mais dégonflées sous la morsure du soleil, et brunies pour attester qu'elles travaillent, il tient une houssine qu'il a coupée dans une oseraie ; c'est l'arme d'un vigneron qui cherche des liens pour la vigne ; et, tout en marchant, par besoin d'activité plutôt que par coquetterie, Gaston bat sa botte couverte de poussière.

Il porte à sa boutonnière trois petites fleurs cueillies dans son clos ; et s'il les regarde de temps en temps, ce n'est pas pour les admirer, c'est pour

s'assurer qu'elles ne seront ni effeuillées, ni défraîchies, quand il les donnera à Célinie.

Patris, en le voyant s'avancer avec cette confiance, non plus en lui-même, mais en la vie, le devora d'un regard chaud et fier comme un baiser paternel.

Ce garçon-là était son œuvre.

Il avait trouvé un bellâtre, capricieux et vain, rôdant autour de sa fille; il l'avait brusquement arrêté au passage pour le transformer; pour en faire dans le présent un homme de bonne volonté, un citoyen, et dans quelques mois un excellent mari.

L'amour avait bien sa part dans la métamorphose; mais l'amour honnête et fortifiant que l'on ressentait pour Célinie, c'était encore du vin de la vigne de Patris. Sa fille n'était si tendrement aimée et si bienfaisante à ceux qui l'aimaient, que parce que le père Patris avait veillé sur la vigne en fleurs.

Jamais Gaston ne lui avait paru si désirable comme gendre qu'à cette heure où il le voyait venir à lui, heureux, en appétit de toutes choses nobles et simples, prêt à affronter la vie, sans impatience, sans illusions enfantines, corrigé par l'amour, instruit par la haine, rendu confiant par Célinie, rendu défiant par madame Darras, gardant de son



deuil cette brume qui maintient plus longtemps la rosée sur les fleurs et sur les fruits.

Patris, en admirant son futur gendre, avait encore moins d'orgueil que de tendresse. Ce stoïque était impatient de s'amollir enfin dans les bras de ses enfants.

Les vieux soldats, je l'ai déjà dit, sont légendaires par leurs veillées de la famille, autant que par leurs veillées de bivouac. Béranger, leur poète, montre le vieux sergent :

Près du rouet d'une fille chérie.

. . . . .

Il se distrait de sa gloire perdue en souriant au bonheur :

Et d'une main que la balle a meurtrie  
Berce en riant deux petits-fils jumeaux.

Patris avait la main solide, mais le berceau le tentait; il avait le cœur d'un héros et l'âme d'une nourrice; et depuis qu'il avait pris l'habitude de traiter Gaston comme son fils, il souhaitait pour lui de grands actes de courage, dignes d'un beau-père qui avait combattu dans les deux mondes, en même temps qu'il s'effrayait d'une douleur à lui causer.

— Pauvre enfant ! — pensa-t-il avec une angoisse subite, — comment faire pour ne pas le tuer du coup ?



Et avec une terreur maternelle, il marcha résolument, tête baissée, au pas de charge, au-devant de Gaston.

Avant que celui-ci eût remarqué le trouble de son visage, il l'étreignit dans ses bras et lui dit à voix basse, en collant presque sa bouche contre l'oreille du jeune homme :

— Gaston ! voilà le moment de rester debout, sous la mitraille.

Gaston, surpris, rejeta la tête en arrière, et regarda Patris, pour s'assurer qu'il ne plaisantait pas.

— Si je vous ai donné du courage, — continua l'ancien soldat, — montrez-le !

— Que se passe-t-il ? demanda Gaston avec un éclair de défi dans les yeux, mais en pâlisant.

— Bien, bien ! c'est ainsi que je vous veux, mon cher enfant, — reprit Patris en l'entraînant sous les arbres de la promenade, — vous aurez de la force. Gaston, vos malheurs ne sont pas finis.

— Il y a un nouveau malheur ? s'écria le jeune homme en frissonnant de la tête aux pieds.

— Oui, plus grand que l'autre !

Gaston fit un effort pour se dégager de l'étreinte de Patris.

— Laissez-moi, laissez-moi rentrer, dit-il avec prière et avec menace.

Patris était robuste, et sa force était décuplée.

— Non, dit-il, vous ne rentrerez pas, puisque je suis venu ici pour vous empêcher de rentrer.

— Mon père est mort ?

— Non.

— Ma mère est morte ?

— Non.

— Que m'importe le reste ! Je n'ai pas peur.

— Même de la justice ?

Gaston allait crier, mais ses yeux seuls en s'ouvrant démesurément, jetèrent, pour ainsi dire, le cri qui manqua à ses lèvres.

— Oui, la justice est là ! — reprit vivement Patris, — le procureur du roi, le juge d'instruction, les gendarmes...

Après une seconde de silence, pendant lequel Patris et Gaston sentirent leurs cœurs battre l'un contre l'autre, Gaston eut la force de murmurer :

— Qui donc les a amenés ?

— Moi.

— Vous, monsieur ?... vous, mon père ?

Le premier mot était pour l'étonnement indigné, le second pour le reproche et la tendresse.

— Vous ! répéta Gaston.

— Oui, moi, — dit le vigneron avec autorité. — J'avais fait une promesse à Anne Chagnier, je l'ai tenue ; c'était mon devoir, je l'ai rempli.

— Quel devoir ?

— J'avais juré à cette pauvre fille, vous entendez, mon cher enfant ; j'avais juré, en présence de votre aïeul mort, que si l'on découvrait jamais les complices de Birouk...

— Et l'on a découvert ? souffla Gaston à voix basse.

— Eh bien ! oui, mon enfant, on a découvert une partie de la vérité ; Anne avait des soupçons qui sont devenus des certitudes.

Gaston interrogea du regard, sans parler, avec une angoisse désespérée.

— Votre mère est arrêtée ! dit nettement Patris.

Gaston laissa tomber sa tête sur l'épaule de M. Patris, et éclata en sanglots.

— Si vous pleurez, pleurez tout bas, — dit l'ancien soldat d'une voix troublée ; — qu'on ne vous entende pas ! on ne sait encore rien dans la ville.

Soutenant Gaston, qui n'opposait plus de résistance et qui s'abandonnait, Patris le conduisit vers un banc situé au milieu de la promenade, et le força de s'y asseoir.

— C'est horrible ! c'est horrible ! murmura le jeune homme anéanti.

— Oui, c'est horrible, mais il faut empêcher que cela ne devienne plus horrible encore !

— Vous voulez la sauver, n'est-ce pas ?

— La sauver ? c'est difficile.

— Cela n'est pas impossible... pensez-y, monsieur Patris, c'est ma mère !... ma mère !

— Pauvre enfant !

— Oui, je suis bien à plaindre. Où est mon père ?

— Chez vous.

— Alors, je puis y aller aussi ; laissez-moi rejoindre mon père.

— Je vous l'ai déjà dit, c'est impossible !

— Impossible !... vous voulez donc qu'il doute de moi ?

— Il ne doutera pas de vous, Gaston, et peut-être que s'il était libre... il m'exhorterait à vous retenir.

— Il n'est pas libre ? dites-vous.

— Non ; lui non plus.

— Comment ! est-ce qu'on aurait osé ?...

— Eh bien ! oui, mon enfant, lui aussi, est arrêté !

Gaston jeta un cri qui terrifia Patris ; il se leva, non plus seulement avec la douleur du premier choc, mais avec la fierté révoltée du sentiment filial le plus pur.

— Mon père arrêté !... C'est de la folie ! Et vous laissez faire cela ? Vous me retenez ? Vous ne courez pas avec moi ?

— Non, mon enfant, dit Patris qui pleurait réellement d'admiration et de jalousie paternelle.

— Je ne suis pas votre enfant, monsieur, je suis le fils de celui qu'on arrête, qu'on calomnie...

— Croyez-vous donc que je sois de ceux qui le calomnient ? repartit le vigneron avec vivacité, et en se dominant pour dominer Gaston.

— Mais qui donc l'accuse, lui ? Est-ce Anne Chagnier ?

— Non.

— Qui donc ? qui donc ? que j'aie lui jeter un démenti à la face ?

— C'est votre mère !

— Ma mère !

Gaston chancela et retomba comme frappé d'une balle. Patris eut peur d'un évanouissement ; il le saisit à bras le corps, le serra contre lui, lui secoua les mains, se leva en le mettant debout, et, dans un transport de peur et de tendresse, lui posa un baiser énergique sur le front ; puis il l'entraîna.

Gaston, inerte, étourdi, se laissa faire ; il marchait comme un somnambule ; il remuait les lèvres comme un muet ; il cédait instinctivement à une force qui voulait le sauver, s'en remettant à la raison d'un autre du soin de guider sa raison, subitement aveuglée par un coup de foudre.



## IX

### DATE LILIA

Patris hâtait le pas. En quelques minutes ils furent arrivés à la maison du vigneron.

Célinie était sortie. Gaston ne s'aperçut qu'il avait quitté la promenade, que quand il se trouva assis sur une chaise, dans cette salle si pleine pour lui de souvenirs caressants, en face de ces bons hommes de l'Amérique qu'il avait regardés tant de fois, et qui, dans leur naïveté, étaient pour lui comme les sourires, comme les taquineries plaisantes d'amis familiers.

Ses larmes débordèrent. Le cercle de son front se desserra.

— Ah ! — s'écria-t-il avec un sanglot, — si ma mère avait dit vrai !...

— Taisez-vous, malheureux enfant !



Gaston secoua la tête :

— Vous ne connaissez pas ma mère !

— Je connais M. Darras.

— Vous ne connaissez pas ma mère ! — répéta Gaston ; — ce qu'elle veut, elle le veut bien.

— Elle a moins d'entêtement que votre père n'a de courage et de vertu. La douleur vous fait blasphémer !

— Oui, je blasphème... Moi aussi, n'est-ce pas ? je deviens un parricide ! Mais si vous saviez ! si vous saviez...

Et baissant la tête, fixant avec terreur ses yeux sur le plancher comme s'il avait eu la vision de quelque scène terrible :

— Combien de fois, — dit-il en serrant les dents, — n'ai-je pas eu peur de lui obéir ? Elle a des regards qui mettent du feu aux mauvaises pensées et les embrasent... J'ai été bien souvent lâche, voleur, assassin, dans les rêves qu'elle venait bercer... il fallait être plus qu'un homme pour lui résister... J'aurais dû lui obéir ; elle n'eût pas perdu mon père ; je serais perdu, et il serait sauvé !

— Non, il n'est pas perdu, mon ami ! il souffre un peu plus qu'il n'a souffert jusqu'ici, voilà tout.

Gaston continuait à se plonger en frissonnant dans les souvenirs de son enfance, de sa première éducation.

— Les autres enfants, — reprit-il avec douleur, — quand ils sont tout petits, entendent parler d'innocence ; quand ils grandissent, on leur parle de devoir, de sacrifice ! Moi... je n'ai entendu parler que de la joie d'être riche, que de millions à attendre, que de la misère à maudire... Pourquoi ai-je échappé à cette fascination ?

— Précisément, mon ami, parce que votre père était là. N'est-ce pas lui qui, vivant au-dessus de ces influences malsaines, vous en a tiré, et vous a donné la force de les juger ?

— Ah ! monsieur Patris, — reprit Gaston en écartant les bras comme pour enlacer sur son cœur tout ce qu'il voyait autour de lui, — la vision qui m'a sauvé venait d'ici !

— Soit !... Mais Célinie ne vous a aimé, et je ne vous ai accueilli comme mon enfant que pour vous rendre digne de votre père... N'est-ce pas, ma fille ?

Célinie entra dans ce moment. Elle avait des fleurs à la main. Elle venait du petit jardin emprisonné derrière la maison, mais qui, pour elle, par faveur spéciale, produisait des roses, comme un véritable jardin en plein air.

Le matin de cette journée funeste, la fille du vigneron avait assisté au départ de son père. Elle avait lu dans le regard d'Anne Chagnier l'espérance d'une implacable justice, et elle avait accepté cette

menace comme une injonction suprême de mettre à portée de Gaston et de M. Darras le secours de sa double tendresse de fiancée et de fille.

Elle savait bien de quel coup terrible ils allaient être frappés tous les deux. Peut-être même avait-elle, dans les pressentiments de son amour filial, la peur de cette solidarité sanglante qu'une femme exaspérée comme Savine pouvait imposer à son mari? Elle devinait toutes les folies du crime, ayant en elle toutes les pudeurs de la passion.

Sa rêverie, dans son petit jardin, avait été plus loin que les interrogatoires des magistrats. Sait-on bien quels murs épais, obscurs pour tous, peut traverser le regard limpide d'une conscience droite, inflexible, aiguisée par l'amour?

On devait ignorer si ses yeux avaient pleuré; si son cœur s'était plus d'une fois gonflé dans sa poitrine; si, en rangeant toutes choses, selon son habitude, dans la maison paternelle, pour ne pas interrompre un devoir en aspirant à un autre, elle s'était arrêtée plus d'une fois et avait joint les mains en regardant le ciel.

Elle attendait des blessés; elle avait préparé ses baumes.

Par une association d'idées, instinctive, en songeant à calmer, à enivrer les douleurs qui viendraient se faire panser, elle avait recueilli, sans le

vouloir, les fleurs les plus belles de son jardin ; elle les avait magnétisées de son regard, de son sourire ; elle avait, pendant plusieurs heures, aspiré dans l'air d'une belle journée d'été le secret surhumain des consolations humaines. Elle eût voulu mettre l'infini du ciel paisible dans sa poitrine, pour le verser, avec ses premières paroles, sur les désespérés qu'elle devait recevoir.

Son père, en venant remiser sa carriole, après avoir conduit les magistrats et Anne Chagnier, jusqu'à la maison Darras, ne lui avait dit que ces mots :

— Attends-nous tous les trois.

Pourquoi ne revenaient-ils que deux ?

Elle entra dans la salle, blanche plutôt que pâle, essayant, non de sourire, mais de prouver qu'elle n'était pas près de pleurer.

L'émotion de Patris, qui n'était pas celle qu'elle prévoyait, l'égarement de Gaston, l'absence de M. Darras la surprirent.

Elle s'arrêta, inquiète d'une inquiétude de plus.

— N'est-ce pas, ma fille, — répéta le vigneron qui l'invoquait avec une foi sincère, — n'est-ce pas que tu n'aurais jamais aimé Gaston, si tu n'avais espéré qu'il ressemblerait un jour à son père ?

— Sans doute, répondit simplement Célinie.

— Je suis indigne de vous, — s'écria Gaston, — j'ai douté de mon père !

Célinie s'avança lentement, non plus avec compassion, mais avec autorité ; elle alla droit à Gaston :

— Est-ce que madame Darras accuse son mari ?

— Oui, — répondit vivement Patris stupéfait de la pénétration de sa fille, et émerveillé de la dignité qu'il lui trouvait. — Comment l'as-tu deviné ?

— Sa haine était visible ; je la redoutais ; elle se satisfait et se venge ! Ainsi, vous avez douté de votre père, vous, Gaston ? ajouta-t-elle avec un étonnement douloureux.

Elle faisait, en parlant ainsi, un geste avec les roses ; les fleurs semblaient raidies par sa petite main nerveuse, et prêtes à frapper.

Gaston la regarda avec un air de supplication ardente... il se repentait déjà.

— Ne m'accablez pas, Célinie, — dit-il d'une voix entrecoupée, — Ma mère est arrêtée ! mon père aussi ; mon père accepte, paraît-il, la complicité dont on l'accuse.

Célinie baissa la tête pendant deux secondes ; puis, la relevant, illuminée par l'éclat que donne le reflet de la vérité à ceux qui la devinent ou la découvrent :

— Votre père se dévoue, Gaston.

— N'est-ce pas qu'il est innocent ?

— Soyez puni de votre faiblesse, mon ami. M. Dar-

ras a douté de vous, avant que vous n'ayez douté de lui.

— Douté de moi?

— Pour qui croyez-vous donc qu'il se sacrifie?

— Ce serait pour moi?

— Qui peut-il aimer assez dans le monde pour lui immoler son honneur et sa vie?

Gaston se leva frémissant et en cherchant à lire dans les yeux de Célinie ce qu'il n'avait pu lire en lui-même.

— Moi ! ce serait pour moi ? s'écria-t-il.

— Oui, Gaston, pour vous seul, — dit Célinie, — je le devine, je le sens, je le vois, j'en suis sûre, je l'avais pressenti, je le ferais !

Elle rayonnait.

— C'était pour moi ! répéta Gaston avec stupeur.

— Ah ! ma fille ! — s'écria Patris avec un enthousiasme qui ressemblait à de la vénération, — tu es la lumière des cœurs ! tu vois tout, tu devines tout ; tu viens de pénétrer tout de suite, sans effort, sans rien chercher, le secret qui nous torturait !

— Il n'y a pas de secret, — dit Célinie en rougissant un peu. — C'était bien simple à trouver.

— Bien simple ! Les magistrats, Anne Chagnier et moi, nous n'y avons pas songé.

— Nous nous comprenons si bien, M. Darras et moi, — murmura la jeune fille avec un accent doux



et profond, — nous aimons de la même façon.

Gaston écoutait avec un transport inexprimable d'adoration. La vérité lui apparaissait sublime, présentée par Célinie, comme l'hostie qui se transfigure aux yeux du croyant, quand le prêtre l'élève. Il voyait un horizon sans fin, au delà de l'abîme, et deux âmes l'attiraient dans le ciel.

Il tomba naïvement à genoux devant Célinie, et, pleurant sur les mains de la jeune fille, qu'il couvrait de baisers :

— Pardonnez-moi, — lui dit-il ; — j'ai méconnu votre amour, en méconnaissant le sien.

— Je n'ai pas à pardonner, mon ami, — répondit-elle en passant doucement les fleurs sur les yeux de Gaston comme pour recueillir la rosée de ses larmes ; — c'est l'excès de la douleur qui vous rendait injuste.

— C'est l'excès de votre bonté, Célinie, qui vous rend indulgente pour moi.

— Non, — reprit-elle d'une voix plus ferme, en jetant les fleurs et en prenant à deux mains la tête de Gaston sur laquelle elle se pencha ; — c'est mon devoir de femme qui me rend clairvoyante, mon ami, mon bien-aimé, mon mari !

En prononçant ce dernier mot avec une énergie, avec une passion qu'elle n'avait jamais montrée encore, Célinie mit un long baiser sur le front de



son fiancé; puis, se retournant radieuse vers son père :

— Ne m'approuvez-vous pas? lui demanda-t-elle.

— Je vous bénis, mes chers enfants! dit le vieux soldat.

Gaston se releva. Son courage le tourmentait maintenant :

— Ce que vous venez de dire de mon père, Célinie, je vais aller le répéter au procureur du roi, au juge d'instruction; ils comprendront!

— Peut-être, dit Patris.

— Je saurai les convaincre!

— Oui, mon enfant, si vous leur livrez en même temps le complice qui va leur manquer.

— Quel complice?

— Le troisième, celui que votre mère...

— Celui, — interrompit Célinie avec un embarras pudique et une ironie chaste qui soulignait étrangement ses paroles, — celui que madame Darras a eu honte de nommer.

— Je ne comprends pas, balbutia Gaston, qui avait peur de comprendre.

— Je comprends, moi, — s'écria Patris, dont l'œil s'alluma d'une curiosité singulière. — Étions-nous fous de ne pas penser à cela? J'aurais dû me souvenir... Anne Chagnier aurait dû se souvenir aussi... Et toi, ma fille, comment as-tu encore deviné?

— Depuis ce matin, mon père, j'ai bien réfléchi ; j'ai fait mon enquête. Gaston, pardonnez-moi ! Ce n'était pas par malveillance ; et si ce crime horrible n'avait pas été commis, je vous jure, par la mémoire de ma mère qui fut une femme sans tache, que j'aurais enseveli au fond de moi-même ces découvertes pénibles... mais elles s'imposent maintenant à nous deux ! Ces secrets sont les miens, comme ils sont les vôtres, puisque je serai votre femme. Il faut ajouter un peu de honte, pour faire la bonne mesure à notre douleur, mon ami ; et, bien qu'elle soit terrible, il nous faut regarder la vérité en face, pour sauver votre père. Regardons-la donc sans faiblesse ! l'honneur et la vertu que nous délivrons valent bien cela !

— Célinie a raison, — reprit Patris encouragé à la franchise. — Perçons ce dernier abcès !... Le complice est un amant ; je le trouverai !

Gaston jeta un cri en se voilant le visage.

— Ah ! dit-il, je ne garderai donc rien dans le cœur de ma soumission d'autrefois ! La malheureuse !... Je souffre pourtant, comme si je la respectais encore.

— Souffrez, mon ami ! Je vous aime de vous voir souffrir ainsi.

— Oui, — dit Patris, dont le visage s'empourprait d'une flamme d'éloquence qui lui montait du

cœur, — oui, pleurez, souffrez, mais devenez un homme, morbleu ! et élevez votre conscience au-dessus de cette boue !... La justice, voyez-vous, mon enfant, doit dépasser toutes les affections humaines. Si vous étiez un soldat, vous seriez bien obligé de quitter père et mère, fussent-ils mourants, pour obéir au roulement du tambour, ou à la voix du canon. La justice, c'est comme la patrie ; c'est la patrie future. Lorsqu'elle l'exige, il faut se détacher de tout pour la suivre... Voilà ce que je voudrais vous faire comprendre... Tenez ! une autre comparaison ! En devenant un homme, on devient tôt ou tard, un orphelin... C'est une mort aujourd'hui qu'on vous annonce. Vous n'avez plus que votre père ; il faut l'aimer deux fois ; ne voir que lui, concentrer sur lui, en lui, toutes vos forces, toute votre volonté. Est-ce bien cela, ma fille ? ai-je parlé comme tu le veux ?

— Oui, cher père.

— Vous me conseillez de choisir, — dit Gaston avec désespoir, — et de renier ma mère ?

Patris fronça le sourcil :

— Ce n'est pas votre faute, mon enfant, si vous êtes exposé à la juger.

— Juge-t-on ses parents ?

— Oui, pour apprendre à être jugé par ses enfants.

— Je l'ai aimée, je sens que je l'aime encore, monsieur Patris. Elle m'a tant aimé! c'est pour moi qu'elle a commis ce crime!

— Peut-être, mais elle voulait faire croire à votre père que vous en étiez le complice, aimant mieux vous déshonorer, perdre votre père, que de dénoncer son...

— Oh! ne répétez pas cela! C'est trop horrible à entendre... Sommes-nous sûrs, d'ailleurs, qu'il ne se révélera pas une circonstance pour bouleverser nos conjectures?

— Je ne le crois pas, dit Patris.

— Je suis certaine que non, dit Célinie.

— Ah! je devrais mourir plutôt que de condamner ma mère!

— Et votre père? devez-vous mourir plutôt que de le sauver?

— C'est trop de douleur pour un fils!

— Ne sommes-nous pas deux pour la supporter? répondit Célinie en lui prenant la main.

— Je ne partagerai pas ma honte avec vous! s'écria Gaston en essayant de se reculer.

— Vous n'êtes pas libre de me refuser ma part. Je l'ai prise le jour où j'ai vu votre père pour la première fois... N'est-ce pas, mon père, que je suis aussi la fille de M. Darras?

Patris était à bout d'émotion, d'attendrissement

et d'éloquence. Il suffoquait à son tour ; il approuva de la tête, tout en essuyant ses yeux. Ce stoïcien se dissolvait à fortifier les autres.



## X

### LE SECRET DE MADEMOISELLE CHAGNIER

Un coup frappé à la porte de la rue tira Patris d'embarras et lui rendit un peu de force.

C'était Anne Chagnier qui venait au rendez-vous donné par le vigneron.

— Qu'elle n'entre pas ! — dit Gaston ; — je ne veux pas la voir.

Patris ménagea d'autant mieux cette dernière révolte de la piété filiale, que lui-même voulait parler seul à Anne Chagnier, et reprendre, en discutant avec elle, un peu de l'énergie qu'il perdait devant sa fille.

Il laissa les deux jeunes gens en tête à tête et sortit de la salle.

Si elle avait prié, Anne n'avait pas trouvé d'apaisement dans la prière. Ses yeux étaient redevenus



farouches ; sa bouche était restée menaçante ; si elle avait demandé conseil aux morts, les morts avaient été muets ou avaient été sourds.

Patris l'étonna par son air de résolution satisfaite ; elle n'eut pas le temps de l'interroger ; il la saisit par la main, et, l'entraînant dans la cour :

— Les enfants sont là, dit-il, et ne doivent pas nous entendre ; puis, j'aime autant que les choses que nous allons remuer exhalent leurs secrets ailleurs que dans ma maison. Causons en plein air.

Anne ne répliqua pas et se laissa conduire. Quand ils furent dans la cour, le vigneron se croisa les bras, et regarda la vieille fille en face :

— Une chose m'étonne, — lui dit-il d'un ton gouailleur, — c'est que, détestant madame Darras et voulant la perdre, vous n'avez jamais parlé de ses amants.

— A quoi bon ? — répliqua l'ancienne gouvernante avec dédain, — j'avais mieux que ses freldaines à tirer au grand jour.

— C'est égal ! vous n'êtes pas une femme complète, mademoiselle Chagnier ; vous avez oublié des épices dans votre vengeance.

— C'est possible. Où voulez-vous en venir ?

— A ceci. Le complice que nous cherchons est un amant. Par un scrupule bizarre, madame Darras ne l'a pas nommé : elle a préféré livrer son

mari, en faisant croire à celui-ci qu'il allait se dévouer pour son fils.

Anne Chagnier ouvrit de grands yeux stupéfaits, naïfs :

— Qui vous a appris tout cela, monsieur Patris ?

— Mon petit doigt... ou plutôt, le petit doigt de ma fille.

— Comment, c'est mademoiselle Célinie?...

— Oui ; il paraît qu'il faut être dans le ciel pour bien voir l'enfer... Les gens qui sont à moitié chemin, comme nous, distinguent mal ce qui est là-haut, jugent mal ce qui est en bas. La pureté de ma fille a deviné la candeur de M. Darras ; elle a compris qu'il s'immolait. Voilà ce que c'est que d'être amoureux ! Nous ne le sommes plus, mademoiselle Chagnier ; aussi nous n'avons rien vu, rien deviné.

Anne rougit et se mordit la lèvre en baissant les yeux. Elle trouvait la plaisanterie de Patris malavisée, sacrilège.

— Je sais bien, répondit-elle avec une aigreur tiède, que j'ai moins d'esprit que mademoiselle Célinie ; il reste à savoir si mademoiselle Célinie n'en a pas trop.

Le vigneron, que l'orgueil paternel avait rendu féroce pendant une minute, haussa les épaules et redevint subitement indulgent :

— Allons, allons, mademoiselle Chagnier, ne nous fâchons pas, et causons sérieusement, méthodiquement. Nous sommes d'accord, n'est-ce pas ? sur ce premier point : l'innocence de M. Darras.

— Sans doute.

— Madame Darras, qui hait son mari, a voulu le perdre avec elle, ou se sauver par lui.

— C'est possible.

— Elle n'avait, cette mégère, qu'un moyen de le déterminer à une complicité apparente, c'était de lui dire : « Gaston est mon complice ; sauvez-le ! »

— Cela n'est pas invraisemblable.

— Sans compter que la douleur d'accuser son fils lui fait entrevoir à ce malheureux père la honte comme une expiation, la mort comme une délivrance.

— Je le crois.

— D'un autre côté, vous m'avez dit, et vous avez répété à la justice, que dans la nuit du meurtre vous aviez entendu distinctement une voix d'homme suppliant qui tutoyait madame Darras. Si cette voix n'est pas celle du mari ou du fils, c'est celle d'un amant.

Anne hocha la tête :

— C'est juste !

— Nous avons été abasourdis, il y a une heure ; ce crime monstrueux nous a jetés dans les divaga-

tions. Ce qui était tout simple, ce qui crevait les yeux, nous a échappé. Il en est toujours ainsi. Cherchons à nous deux maintenant ce vrai complice.

— Ne faut-il pas raconter d'abord aux magistrats ?...

— Non, non. Les magistrats feraient fuir le gibier ; la justice humaine ne se remue pas sans tapage. Qui sait si ce complice n'est pas déjà averti ? On commencerait par interroger madame Darras, par la provoquer à quelque ruse nouvelle. Non, non ! cherchons ; et quand je saurai où se cache le poltron que madame Darras a traîné derrière elle dans le sang d'Anne Jacquinot, j'en préviendrai les gendarmes. Le temps presse. Tâchons de finir toute cette besogne aujourd'hui. Je ne veux pas que M. Darras passe la nuit avec l'horrible pensée que son fils a été parricide. Voyons, mademoiselle Chagnier, vous devez être au courant, et savoir par le menu les amours de la belle Savinè ?

— Moi !

— Oh ! ne rougissez pas, ma chère. Ce n'est pas le cas de faire la petite bouche. Vous étiez plus fière quand, ce fameux matin, vous nous parliez devant le cadavre de M. Pierre Darras, sans prendre garde à votre toilette.

— C'est vrai, — répliqua la vieille fille, en rele-

vant la tête et sans rougir de cette allusion à sa nudité. — Oui, je la connais l'histoire de madame Savine; assez de fois je l'ai entendue raconter, et je l'ai racontée à mon maître. Oui, je sais le nombre de ses amants... La liste est longue, monsieur Patris.

— Raison de plus pour aller vite.

— Ah! la coquine! Dans la dernière visite qu'elle avait faite au Prieuré, elle s'était entendue appeler adultère! C'est l'adultère surtout qui a voulu se venger en prenant un de ses amants pour complice. Elle se vengeait encore, en immolant son mari.

— Allons, ma bonne Chagnier, je vois que vous reprenez courage; recueillez vos souvenirs, je vous écoute.

Anne commença; la liste, en effet, paraissait longue. Dans tout autre moment, Patris se fût amusé de ce dénombrement de l'amour fait par la haine; mais, en interrompant de temps en temps par un mot gouailleur, en estampillant chaque feuillet de cette chronique scandaleuse d'un verdict brutal et gaulois, il appliquait son esprit à dévisager au passage ces complices de l'adultère, pour deviner s'ils avaient pu devenir les complices d'un parricide.

En approchant de la fin, il eut peur, et il en souhaitait d'autres. La plupart des anciens amoureux

de madame Darras étaient, ou si bien rangés dans le bercail conjugal, ou si visiblement refroidis, qu'il était impossible de les soupçonner.

Quant à la supposition que madame Darras, à son âge, avait pu éblouir, fanatiser un cœur nouveau, jusqu'à le pousser au meurtre, elle était inadmissible.

C'était donc dans le passé qu'il fallait trouver le gage d'une complicité actuelle.

Anne Chagnier s'était arrêtée, et, la tête baissée, semblait chercher encore.

— Est ce tout? demanda Patris alarmé.

— Non; il y en a encore un, le dernier.

— Qui cela?

— Auguste Fardeau!

Ce nom, « Auguste Fardeau », Anne l'avait prononcé, comme à regret, et avec une sorte d'embarras.

Patris reprit vivement :

— Fardeau! le bijoutier de la grand'rue!

— Oui; on a beaucoup jaser dans le temps; il y a plus de dix ans maintenant; mais tout était fini entre eux!

— Il a une mauvaise figure, ce Fardeau!

— Une belle figure, au contraire, monsieur Patris.

Le vigneron parut frappé de l'accent de cette



protestation. Il regarda la vieille fille d'un air de surprise d'abord, d'ironie ensuite, puis de pitié.

Anne était devenue rouge.

— On dirait, mademoiselle Chagnier, dit lentement Patris, que vous avez peur de laisser soupçonner Fardeau.

Anne soupira :

— C'est possible ! Fardeau est du même pays que moi, du village de Fontaine ; sa mère était une amie de la mienne ; nous avons gaminé ensemble... Il est venu en apprentissage à Briel quand j'y suis entrée en service ; ce n'est pas un méchant homme.

Patris hocha la tête :

— Non, dit-il, mais c'est peut-être un lâche !

— Un lâche ? oh ! oui !

Un éclair avait traversé les yeux d'Anne Chagnier ; une goutte de sueur lui perlait sur le front.

Patris lui toucha le bras :

— Voyons, mademoiselle Chagnier, faites le sacrifice complet. Ce Fardeau vous a rendue jalouse autrefois ?...

— C'est possible, murmura encore la vieille fille, en passant la main sur son front.

— Il vous rend faible aujourd'hui.

— Faible ? Non, monsieur Patris, mais prudente... J'ai eu si peur, en entendant accuser un innocent !



— Celui-là ne l'est peut-être pas. Un bijoutier, pensez-y donc ! c'est un recéleur tout trouvé. Je me rappelle maintenant qu'on a dit que madame Darras avait fourni les fonds pour l'établissement de ce bel apprenti... Oui, oui ! Fardeau ! Vous avez raison, mademoiselle Chagnier, c'est un beau garçon ; je comprends que madame Savine en ait été affolée !

Anne fit quelques pas dans la cour, en soupirant et en serrant ses mains l'une dans l'autre, comme pour étouffer, pour écraser quelque chose.

Patris la suivait avec un sourire de compassion et de défi.

Tout à coup, l'ancienne gouvernante de M. Pierre Darras s'arrêta, releva la tête. Elle n'avait plus de rougeur sur les joues, de moiteur sur le front ; elle était redevenue rigide, implacable :

— Faisons notre devoir, monsieur Patris, — dit-elle d'une voix ferme. — Fardeau, vous l'avez dit, est un lâche ! il s'est établi avec l'argent de l'adultère ; il a pu commettre un autre crime pour s'enrichir. Allons le dénoncer !

— Oh ! oh ! pas si vite ! Avant de lancer les limiers, assurons-nous que nous avons du gibier... Je me charge de trouver la piste... Vous allez prévenir les magistrats que nous croyons être sur la trace du véritable complice. Ne le nommez pas.

Défions-nous des murs de la maison Darras. Je ne veux pas que cette Savine maudite recommence ses ruses et ses mensonges. Je la hais maintenant, comme un ennemi qu'il faut tuer pour qu'il ne vous tue pas. Étouffons-la dans son crime, de façon à guérir Gaston et M. Darras de leur pitié!

Patris était effrayant de résolution. Rien ne pouvait plus l'arrêter, l'entraver, le fléchir.

Ceux qu'il aimait étaient délivrés par le châtiement de celle qu'il écrasait; il satisfaisait donc pleinement son cœur.

Anne Chagnier, qu'une courte défaillance avait surprise, réchauffa son courage à ce foyer ardent, et voulut racheter sa faiblesse d'une minute :

— Je vous obéirai, monsieur Patris; ne laissez pas échapper ce misérable Fardeau!

— Pourvu qu'il ne se doute de rien! — repartit le vigneron qui se frottait les mains avec un contentement féroce. — En prenant un détour pour amener les magistrats et les gendarmes à la maison Darras, en suivant le bord de la Seine, et en nous glissant sous les arbres de la promenade, nous avons évité les regards des curieux; tous nos secrets sont encore enfermés dans cette maison fatale. Il faut qu'ils en sortent éclatants et foudroyants, comme une batterie qu'on démasque.

— Je serai, à votre choix, le boulet de canon ou

la mitraille, dit Anne Chagnier pour flatter Patris.

— Vous allez peut-être me trouver bien naïf, bien superstitieux, — reprit avec bonhomie l'ancien soldat qui s'apaisait quand son alliée s'exaltait, et qui s'exaltait quand elle devenait plus calme; — je n'ai jamais fréquenté les églises, et je crois tout juste ce qu'il faut croire; eh bien! je m'imagine, depuis une demi-heure, que j'assiste à la confection d'un tableau de sainteté. Je vois dans le ciel doré un archange qui ressemble à ma fille, perçant un monstre aplati sous son pied.

— Et nous, monsieur Patris, n'avons-nous pas de rôle dans ce beau tableau?

— Moi, je suis le bois de la lance; vous, mademoiselle Chagnier, vous êtes le fer aiguisé que l'archange enfonce dans la poitrine du démon.

— Dites le fer rouge et la pointe empoisonnée! s'écria la vieille fille avec une fureur triomphante.

Patris serra la main d'Anne Chagnier, lui fit ses dernières recommandations et la reconduisit presque respectueusement, jusqu'à la porte de la rue.

Il la suivit quelques instants du regard, avec une sorte de reconnaissance attendrie :

— Pauvre fille! — murmura-t-il, — il y a un rêve d'amour perdu au fond de sa haine! Elle aussi

aura fait son sacrifice personnel à son devoir. Allons ! il y a encore du courage dans ce monde. Napoléon n'a pas tout emporté !

Après cette réflexion, le vieux soldat voulut dire adieu à ses enfants et leur donner la seule espérance qu'il pût concevoir, celle d'abrégier les incertitudes de la justice.

Gaston et Célinie étaient assis à côté l'un de l'autre, la main dans la main ; la tête de celle-ci doucement penchée sur l'épaule de celui-là, mais l'effleurant à peine de peur de s'y poser, les regards unis devant eux pour ainsi dire, se rejoignant dans la même extase lointaine, n'osant se confondre dans l'effusion de leur mutuelle tendresse. Ils pleuraient les mêmes larmes, doucement, sans effort, sans aucun sanglot.

Célinie avait tempéré le désespoir de Gaston en y mêlant sa douleur ; et lui se sentait si bien doublé maintenant, par cette âme fondue dans la sienne, qu'il prenait bien garde de troubler cette consolation de son amie, aussi sacrée pour lui que son profond chagrin.

Était-ce une consolation ? Non. C'était plus que cela ; c'était la béatification de la douleur. Célinie elle-même avait dit à Gaston quand celui-ci, dans sa piété farouche, craignait d'être distrait de son désespoir :

— Je ne veux pas vous consoler, Gaston. D'ailleurs, rien ne console !

La jeune fille vaillante, qui avait en elle toutes les énergies et toutes les délicatesses de l'épouse, laissa se répandre et s'épuiser le deuil nécessaire. Seulement elle prouvait à Gaston, en encourageant ses larmes, qu'elle le comprenait, qu'elle le croyait digne de souffrir avec honneur, qu'elle s'associait à cette souffrance héroïque.

Ce témoignage qui colorait d'un rayon de fierté, d'une lueur d'estime, d'une satisfaction vague, cet horrible déchirement, allégeait le poids de la douleur, en la respectant si bien.

Patris s'arrêta sur le seuil de la salle, et se rafraîchit l'âme à ce tableau.

— Gaston, — dit-il sans entrer, — je vais chercher votre père.

Gaston fit un mouvement pour se lever de sa chaise ; la main de Célinie le retint doucement et un geste de Patris l'arrêta à sa place.

— Non, mon enfant, — reprit le vigneron, — non, vous ne viendrez pas avec moi. Ce n'est pas moi qui vous refuse une part dans ma besogne, c'est la nature, c'est le devoir. Restez ici. Faut-il vous l'ordonner, mon fils ? Je vous confie à ma fille.

Gaston ne répondit pas. Il n'osait remercier d'une promesse de bonheur qui lui arrivait à tra-

vers des supplices, et qui passait sur sa blessure enflammée comme un souffle frais et calmant.

Célinie n'ajouta rien aux paroles de son père. Elle se contenta de serrer un peu plus fort les doigts de son fiancé, avec lesquels ses doigts étaient entrelacés.

## XI

### « A LA CONFIANCE »

Patris avait dit vrai; personne ne se doutait de la présence des magistrats et des gendarmes dans la maison Darras.

La maison, située à une extrémité de la ville, dans le beau quartier, dans le quartier désert, près du chemin qui longeait la Seine, entourée de jardins, masquée du côté des curieux par les arbres de la promenade, avait reçu sans esclandre, et gardait sans éclat, les acteurs de la tragédie judiciaire dont elle était le théâtre.

Nanette avait été chercher le juge de paix qui demeurerait dans le voisinage, mais sans parler à personne, sans regarder pour ainsi dire, et presque sans voir.

M. Caperon était maintenant en conférence avec



le procureur du roi et le juge d'instruction ; aucune lumière nouvelle ne devait jaillir de cet entretien.

Le retour d'Anne Chagnier venant prévenir les magistrats de l'expédition entreprise par l'ancien soldat de Rochambeau, sur un soupçon fondé, fit seul entrevoir une issue à la justice, qui piétinait dans une impasse.

— Un amant, — dit le douxereux juge d'instruction avec un large sourire qui lui fendit les joues, et en remuant ce mot comme un bonbon qu'on craint de laisser fondre dans la bouche. — Un amant ! j'aurais dû m'en douter. Un amant ! c'est juste ; madame Darras a été fort belle ; elle l'est encore !

Le procureur du roi, contrarié de n'avoir pas eu l'idée d'une complicité pareille, devenue classique en matière criminelle, fronça le sourcil :

— De quoi se mêle M. Patris ? — grommela-t-il. — Ne devait-il pas tout d'abord nous appeler ?

— Laissez-le faire, messieurs, — dit à son tour M. Caperon, très-étonné de la découverte, assez content de voir que les magistrats du chef-lieu n'avaient pas été plus perspicaces que lui, et enchanté de satisfaire une vieille rancune contre le vigneron, sans nuire à la justice. — Laissez-le faire, ce diable de Patris ! parce qu'il s'imagine avoir découvert l'Amérique, il veut tout découvrir

et ne doute de rien. Mais ce soldat présomptueux a du bon. Je m'en suis servi utilement lors de la première enquête..... Vous verrez qu'il vous amènera votre homme. Attendez-le.

Le procureur du roi eut de la peine à se résigner; cependant il consentit à accorder une heure à l'usurpation de Patris.

Quant au juge d'instruction, il se crut autorisé à interroger Anne Chagnier sur les amants de madame Darras. C'était utile pour le réquisitoire. La minutieuse attention qu'il prêtait, sans abandonner son engageant sourire, à la vieille fille, prouvait à la fois tout son zèle judiciaire et toute sa compétence mondaine.

M. Caperon, qui n'avait plus de responsabilité professionnelle, faisait les honneurs des commérages de clocher sur le compte de la belle Savine, et saupoudrait assez gaiement, par des malices recueillies dans le pays, les détails que donnait Anne Chagnier, froidement, sévèrement. On eût dit qu'elle seule était là pour punir la parricide, et qu'elle entassait les scandales, comme elle eût entassé des pierres, pour lapider madame Darras.

Médire, même des criminels, cela vaut peut-être, pour passer une heure ou deux, le plaisir recommandé par le juge des *Plaideurs*, celui de voir donner la question.

Pendant qu'au rez-de-chaussée de la maison Darras, les magistrats parfilaient de leurs ongles crochus la vie entière du pauvre savant ; lui, rêvait en haut, et resserrant son courage autour de son cœur, s'en faisait une armure d'airain.

Il se préparait avec une résolution qui avait traversé le désespoir, à affronter l'infamie, pour mériter l'auréole du génie paternel.

Pendant qu'on vannait ainsi tous les secrets amoureux de la femme qui se rongait les poings de fureur, à l'étage au-dessus, en s'étonnant de n'être plus interrogée, Patris, arrêté dans la grand'rue, à quelque distance de la boutique de Fardeau, l'examinait curieusement, avant d'y entrer.

Le logis, au premier abord, n'exhalait rien de suspect. Ce n'était pas comme la façade close et lugubre du Prieuré, le lendemain du départ des ennemis.

Un étalage correct animait les deux vitrines : de longues boucles d'oreilles en or rouge, notamment, pendues comme de petites poupées à un fil transversal, avaient un air de candeur et éveillaient des idées de fiançailles villageoises, bien éloignées des idées de meurtre et d'adultère.

Au premier étage, la fenêtre de la chambre à coucher de Fardeau était ouverte. Un chat angora,

accroupi sur le bord, regardait tour à tour, avec une bonhomie tranquille, dans la chambre et dans la rue, comme une sentinelle qui répond de l'ordre moral, au dedans et au dehors. Un rideau blanc, relevé d'un côté, blanchissait vaguement l'ombre autour de lui, et semblait le décor de l'innocence.

Patris, qui était en humeur guerrière et qui sentait remuer en lui les facultés d'un tacticien, avait beau se flatter de connaître les forces intérieures de la place par la connaissance du dehors ; il avait beau s'avancer, se reculer, pour se rapprocher de nouveau, tâter de l'œil la porte de la boutique, sonder les vitrines ; rien de funeste n'apparaissait ou ne se laissait deviner ; aucun pressentiment ne sortait pour le défier.

Le souvenir de sa première expérience devant le Prieuré lui avait suggéré une réelle et naïve fatuité de physionomiste, à l'égard des murailles. Mais, en dépit de son secret désir et de sa gloire passée, il ne pouvait regarder l'enseigne : *A la Confiance*, sans ressentir plus de confiance qu'il ne voulait en avoir.

De peur de renoncer à sa visite, il brusqua tout à coup son entrée. Dès qu'il eut poussé la porte, une sonnette se mit en branle et secoua pendant une minute ses petites ondes argentines sur sa tête,

comme une sonnette d'église qui avertit les assistants d'avoir du respect.

La boutique était déserte, mais parfaitement rangée. Le comptoir luisait comme une conscience sans tache; et pour continuer la comparaison éveillée par la sonnerie, on se fût cru dans une sacristie; car toutes les armoires fermées par des portes pleines, soigneusement cirées comme le comptoir, laissaient supposer des trésors d'orfèvrerie, ou permettaient à l'orfèvre de s'en passer.

Les seules pièces présentées aux regards étaient deux flambeaux d'argent, placés chacun sous son globe particulier, et faisant vis-à-vis aux balances dans lesquelles Fardeau pesait l'or et l'argent.

Des balances chez un voleur et un recéleur! Des balances honnêtes, équilibrées, justes, ne se présentant pas même, comme on présente d'ordinaire les balances de la justice, c'est-à-dire dans un désordre qui est un effet de l'art, était-ce possible?

Patris subit l'influence de ce milieu calme, décent, et tout en demandant d'un ton poli si quelqu'un était là, il songeait presque à se retirer.

Une voix d'en haut lui répondit.

On ouvrit précipitamment la petite trappe d'un judas dans le plafond, et on l'avertit d'attendre une minute.

La voix était mal assurée, chevrotante.

Patris n'eut pas le temps d'ébaucher une conjecture, car il entendit aussitôt un pas assez lourd dans un escalier fermé par une porte semblable à une porte d'armoire et lui faisant vis-à-vis.

Une vieille femme, avec deux aiguilles à tricoter plantées dans ses cheveux gris, apparut.

Patris la connaissait.

— Vous ne gardez donc plus les enfants, mère Briet ? lui demanda-t-il, en la saluant de la tête.

— Non, monsieur Patris ; depuis la guerre, il n'y a plus d'enfants ; je garde les boutiques.

— Est-ce que Fardeau est sorti ?

— Comme à son ordinaire, vers ces heures-ci.

— Il sort donc tous les jours ?

— Oh ! le samedi excepté, parce que le samedi c'est le marché. Mais dans la semaine on n'entend *meshui* la sonnette. Alors, vous comprenez ; plutôt que de rester là toute la *sainte* journée à *cnasser*, à *tuyotter*, à user le temps, ce cher homme qui est actif, il va pêcher à la ligne.

— Comment ! il pêche à la ligne ? demanda Patris avec une stupeur bien inexplicable pour la mère Briet.

— Oui, monsieur ; c'est son goût.

— Vous fait-il manger beaucoup de poisson ? reprit le vigneron d'un air goguenard, mais sans savoir bien au juste ce qu'il disait.



— Il ne rapporte pas de quoi faire maigre, et vous me croirez si vous voulez, mais j'attends toujours la première *épingale* <sup>1</sup>.

— Comment ! il pêche tous les jours, sans jamais rien attraper ?

Cette fois, Patris, en souriant encore des lèvres, devenait sérieux et attentif, au dedans de lui.

— C'est comme je vous le dis, monsieur Patris.

— Voilà dans son genre, une pêche miraculeuse, mère Briet ; et depuis combien de temps Fardeau a-t-il cet entêtement ?

— Je ne suis venue garder sa boutique que depuis le départ des alliés.

— Voilà quatre mois alors que ce supplice l'amuse ?

— Dame ! les pêcheurs sont si *ostinés*, monsieur Patris ; d'ailleurs, qu'il tende l'hameçon là-bas ou ici, c'est la même chose pour lui ; la pratique est aussi rare que le poisson.

— Ainsi, il est mécontent des affaires ?

— Il n'est pas gai, le pauvre homme ! la guerre a tué les amoureux. Des croix de bois noir au cimetière ; mais plus de croix d'or pour les belles filles ! Hélas ! on ne vend guère...

1. Mot du pays pour désigner l'*épinuche*.



— Ce n'est pas, en tout cas, mère Briet, le nouveau métier de Fardeau qui le dédommagera de l'ancien.

— Ma foi ! non. Aussi, je crois que s'il pouvait quitter le pays, et aller s'établir ailleurs...

— Ah ! bah !

— Oui, oui, — reprit confidentiellement la vieille femme, en remuant une de ses aiguilles dans son bonnet, — je l'ai vu bien souvent emplir sa valise ; elle est toute ouverte là-haut dans sa chambre... mais, dès qu'il ne s'agit plus que de la fermer, le courage lui manque.

— Le courage ? n'a-t-il pas peur qu'on coure après lui ?

— Non ; mais c'est un homme qui n'aime pas à faire parler de lui, et quand il est résolu à aller à Troyes ou à Paris, il s'arrête, me regarde et me demande : « Qu'est-ce que l'on va dire ? »

— C'est singulier !

— C'est un homme fier, et honteux en même temps. Il ne voit plus personne dans le pays, depuis que les affaires ne vont pas. Comme si nos misères étaient notre faute, et comme si l'on pouvait lui reprocher d'avoir amené les Cosaques !

Patris eut un rire muet et un éclair dans les yeux, que la mère Briet prit pour un encouragement à parler ; elle continua en frappant d'un de

ses doigts le fond de son grand bonnet blanc (sa cervelle avait des démangeaisons) :

— Il ne veut pas faire pitié, le cher homme ; moi, je suis comme cela...

— Vous avez raison. J'étais venu pour faire une petite emplette, mère Briet ; je reviendrai.

— Vous lui porteriez peut-être bonheur dans sa pêche, en allant là-bas.

— Je ne dis pas non. Si je savais où le trouver...

— Ce n'est pas bien difficile ; il est toujours à la même place ; à partir du moulin, vous n'avez qu'à descendre le long des peupliers... Vous ne verrez que lui. Il y a trois jours, le nouveau commissaire de police qui était venu faire remettre un ardillon à la boucle en argent d'un de ses souliers, lui a dit en le voyant prendre sa ligne : « Fardeau, vous ne  
« savez donc pas qu'il est défendu par M. le sous-  
« préfet, de pêcher pendant le mois de juin?—Non.  
« — Eh bien ! vous êtes tous les jours en contra-  
« vention... Mais, rassurez-vous ; je ne vous ferai  
« pas de procès-verbal, parce que je sais bien que  
« ce n'est pas vous qui viderez jamais la rivière. »

— Il a ri ? demanda Patris en souriant toujours.

— Le commissaire de police ? Oui, monsieur. Quant à M. Fardeau, il n'a pas ri.

— Vraiment ? Il s'est fâché ?

— Je vous l'ai dit, il est fier comme un paon. Il

n'aime pas qu'on se moque. Je le regardais ; je l'ai vu devenir *blaff* comme ma coiffe, et une minute après, tout rouge comme ma jupe. Le commissaire lui a fait des excuses... C'est un homme si honnête !

— Vous faites bien de me prévenir, mère Briet, je n'aurai garde de plaisanter Fardeau.

— Oh ! vous, monsieur Patris, vous venez pour acheter, c'est bien différent !

— D'ailleurs, je ne suis pas le commissaire de police, — dit le vigneron avec une bonne humeur singulière, — je ne menace pas les gens.

— S'il n'y avait que vous pour faire de la peine au monde, le monde serait bien tranquille !

— N'est-ce pas ? — reprit Patris en rouvrant la porte qui s'était aux trois quarts fermée, et en faisant sautiller la petite sonnette qui accompagna ses paroles d'un peu de musique, — depuis que j'ai quitté le métier de soldat, je ne tue plus personne... A bientôt, mère Briet. Quel joli temps pour la promenade et pour la pêche ! Une brise et point de vent ; du soleil qui se cache à propos ; les poissons doivent sortir d'eux-mêmes de la rivière... Si Fardeau rentrait par un autre chemin pendant que je cours le rejoindre, vous lui diriez que je vais revenir.

— Je n'y manquerai pas. Votre servante, monsieur Patris.



## XII

### LE LONG DE LA RIVIÈRE

Patris sortit en sifflant le petit air de fifre qu'il n'avait pas sifflé, depuis le matin où il avait marché à l'assaut du Prieuré.

Était-ce un instinct involontaire ou une réflexion qui lui remettait aux lèvres cet air de bravoure ou de défi ? Cette fois, du moins, le mystère était attendu et à demi pénétré.

— Cette bonne femme m'en a beaucoup dit, — pensait le vieux soldat. — Ce trouble de Fardeau, cette pâleur à la moindre plaisanterie du commissaire de police, cette tentation de quitter le pays, cette peur de faire jaser... voilà des symptômes graves. Décidément, je touche au but.

Il traversa rapidement la rue et prit une ruelle qui le conduisait à la promenade. Il était tout na-

turel de passer devant la maison Darras pour gagner les bords de la Seine. Patris voulait, d'ailleurs, parler aux magistrats. Mais, au moment d'entrer et de communiquer les premiers renseignements recueillis, son assurance se dissipa tout à coup. L'air de fifre s'éteignit sur ses lèvres. Une idée venait de se dresser devant lui, comme la pointe d'une baïonnette, en lui défendant d'entrer.

N'était-il pas absurde de supposer que le complice d'un crime abominable, et surtout un complice du caractère de Fardeau, passât son temps à distraire ses remords en pêchant à la ligne ?

Le cabaret, l'église, les courses désordonnées, tout ce qui enivre, tout ce qui exalte, tout ce qui fatigue, tout ce qui épuise l'inquiétude était admissible. Mais l'immobilité pendant des demi-journées entières, au bord du fleuve, sous un beau ciel, se reflétant dans une belle eau ; mais la rêverie dans le calme solennel de la nature ; voilà ce que Patris, sans être un profond observateur, ni un poète, considérait comme tout à fait improbable et impossible.

Fardeau serait mort d'effroi, ou se serait jeté à l'eau, en voyant passer dans le vert miroir de la Seine les spectres du vieux Pierre Darras et d'Anne Jacquinot !

Comment l'homme, qui, dans la nuit du meurtre,

avait poussé ce cri de pitié, aurait-il pu s'endurcir depuis, jusqu'à oser se trouver face à face avec lui-même, dans la paisible solitude du pêcheur à la ligne ? Son cri ne lui revenait-il pas à la gorge pour l'étrangler et le faire hurler d'épouvante ?

Patris se posait ces questions et, ne trouvait qu'une double réponse.

— Il est devenu idiot, s'il a été coupable ; ou il est innocent. Je veux le voir avant de le dénoncer.

Le vigneron continua son chemin et fut bientôt sur le bord du fleuve qui n'est encore là qu'une rivière, et presque une rivière de village, avec des gués, de petites îles, où se réfugient les canards, des barrages faits avec de grosses pierres tenant lieu de pont, et des ruelles à sec, dans un lit inégal.

Le soir venait, et avec lui cet apaisement qui prélude au silence. La plainte du labeur humain, qu'on entend à travers tout, se faisait plus rare. Sur la grande route de Châtillon, l'essieu d'une charrette criait encore un peu dans son moyeu mal graissé ; mais l'auberge n'était pas loin, et le fouet du charretier annonçait la halte pour la nuit.

Une voix d'enfant pleurarde, une voix de nourrice irritée, l'aboïement d'un chien, le dernier chant du coq, le tic-tac du moulin, à demi-couvert par le bruissement de l'eau que la roue jetait en poussière



sur les rayons du soleil couchant; par intervalles, un murmure indéfini, comme le bâillement vague de la nature qui va se reposer; voilà ce que Patris percevait avec une attention involontaire qu'il n'avait pas souvent.

Plus il entrait dans le décor du drame qu'il espérait dénouer, plus le vieux soldat en subissait le charme. J'ajoute qu'il n'avait pas l'habitude de la rivière; il se promenait plus fréquemment dans les vignes. L'eau intimidait ce faiseur de vin.

Je l'ai dit à propos de Célinie, je le répète à propos de son père, l'ancien soldat, fils de paysan: la poésie n'est pas faite uniquement pour les poètes. Ceux-ci la traduisent, la dégagent de la conscience de chacun, l'aspirent par le rayonnement du talent ou du génie, et la déversent ensuite en rosée, en parfums; mais ils ne l'inventent pas. Elle peut, sans leur secours, troubler directement les cœurs les plus épais, et émouvoir les imaginations les plus positives.

Patris se souvenait qu'en Amérique, le matin, dans le bivouac, avant la bataille, ou le soir, après la lassitude de la victoire, il avait respiré avec plus de plaisir l'odeur des forêts. A Fleurus même, où le soleil de la République doublait l'aurore, il avait eu dans cette plaine maussade une sorte d'émotion champêtre, jointe à son émotion martiale.

La nature se penche et regarde de plus près ceux qui vont agir, pour les encourager, ou pour les défier.

Patris avait un battement de cœur héroïque, en s'engageant dans le sentier qui bordait la Seine, entre une double rangée de peupliers. Ce promenoir innocent ne le conduisait peut-être qu'à l'innocence !

Le soleil, comme un insecte géant dont on ne voit plus que la tête, à demi-caché à l'horizon, allongeait de grandes antennes dorées à travers les arbres et semblait remuer les feuilles.

— Quelle belle soirée ! murmura Patris avec une sorte de regret.

Il s'avavançait lentement, ayant peur d'avertir de son approche, marchant de préférence sur l'herbe plutôt que sur la terre, regardant au loin devant lui, épiant comme un chasseur qui va à l'affût, ou mieux, comme un éclaireur d'avant-garde qui va reconnaître l'ennemi.

Quand il eut dépassé de quelques mètres la limite des dernières habitations de la ville, en pleine campagne, dans un coude que faisait la rivière dérangée et surplombée par une butte rocheuse, il aperçut l'homme qu'il cherchait.

L'endroit était mal choisi pour la pêche, mais admirablement trouvé pour la solitude et la rêve-

rie. De grands roseaux projetaient leur ombre sur la butte. Un saule qu'on eût pu croire déraciné, se mirait, comme un Narcisse centenaire, dans le miroir de la Seine, profonde à cet endroit. Des herbes flottant à la surface, et retenues par leur tige, se prêtaient au courant qu'elles nuançaient, sans se laisser entraîner. Deux hirondelles, attirées peut-être par l'hameçon garni d'une amorce qui n'attirait pas les poissons, passaient et repassaient le long du bord, en frôlant le pêcheur immobile.

Patris s'arrêta à quelque distance, à demi-caché derrière un peuplier, et se mit à contempler Fardeau. Tout d'abord il fut frappé de son costume.

Le bijoutier, dix ans auparavant, avait eu la réputation du plus élégant, comme du plus beau garçon de la petite ville.

Son commerce lui facilitant l'abus des bijoux et des breloques, il faisait cliqueter autrefois, dans les bals du pays, toutes sortes *d'oreries* et de verroteries sur ses jabots, ses gilets, ses culottes. On l'appelait, — Patris s'en souvint tout à coup, — non pas Fardeau tout court, mais Fardeau le *faraud*, par assonnance, à cause de sa riche toilette; et Fardeau le *fardé*, par raillerie, à cause des belles couleurs de pomme d'api de ses joues grasses.

Pauvre Anne Chagnier! C'était la vision de ce Fardeau rayonnant, piaffant, éclaboussant les cœurs

du feu de ses œillades, qu'elle voulait garder dans son cœur.

C'était, hélas ! le fantôme pâli, aux joues creusées par l'ongle de madame Savine, c'était le Fardeau lugubre, méconnaissable, mal habillé d'un costume de *bôge*, sorte d'étoffe de laine et de fil fabriquée à Troyes, qu'elle livrait à toutes les enquêtes de Patris.

L'ancien soldat, fixe à son poste, les sourcils froncés, mordant sa lèvre inférieure, regardait et analysait. Le pêcheur ne pêchait pas ; cela était certain.

Il tenait d'une main sa ligne qui suivait le fil de l'eau, et, de l'autre main, il s'appuyait, il se cramponnait plutôt au vieux saule, dont le tronc vide et ouvert donnait une prise facile, par le bord de sa déchirure.

On eût dit que ce pêcheur contemplatif avait peur d'être entraîné par les sirènes de la rivière. Ses pieds étaient posés avec soin sur une racine qui formait une boucle au-dessus de l'eau. Il ne renouvelait pas souvent le ver ou la mouche de son hameçon. Il prenait ce soin toutes les fois seulement qu'il croyait percevoir un bruit, et après qu'il avait jeté un regard furtif à droite et à gauche. Il ne s'inquiétait pas ensuite de savoir si les poissons venaient mordre ; et, par le fait, son inquiétude eût été bien gratuite.

— Il a choisi, — pensa Patris, — un endroit de la rivière où les poissons ne pussent pas venir le déranger. Mais que fait-il ici ?

Fardeau ne bougeait guère ; ses gestes étaient toujours les mêmes ; il regardait de temps en temps le ciel, de temps en temps la Seine, de temps en temps les arbres autour de lui. Son regard était vague, sans étincelle.

Ce pouvait être le regard d'un homme hébété par l'inquiétude, absorbé par une idée fixe ; ou bien ce n'était que le regard d'un désœuvré qui s'ennuie.

— Morbleu ! — grommela Patris au bout de dix minutes de faction, — il m'agace ! J'ai bien envie de tomber sur lui, de le pousser dans l'eau et de le repêcher ensuite, pour l'entendre me crier quelque chose ; sans compter que ce sera lui donner une leçon de pêche !

C'est l'impatience humaine qui a maintenu si longtemps la torture dans les interrogatoires de la justice.

Patris eût voulu mettre Fardeau à la question, à la question de l'eau. Ce rêve de férocité ne dura qu'un éclair.

— Si je l'abordais, si j'allais m'asseoir à côté de lui ! reprenait en lui-même le vigneron.

Mais ce dernier projet lui paraissait plus difficile

que l'autre à exécuter. Il s'irritait de ne gagner aucun indice; il s'accusait de maladresse.

— Je fais comme lui, dit-il, je ne prends rien!

Tout à coup le soleil disparut au loin, derrière la montagne. Le décor perdit subitement son animation; l'eau devint terne, les roseaux noircirent; la butte prit un air rigide; Fardeau frissonna. Patris eut un tressaillement.

— Voilà le remords! dit-il.

Ce n'était que le froid du soir.

Le bijoutier boutonna sa veste, fit un mouvement significatif des épaules, retira sa ligne de l'eau, l'enroula méthodiquement autour de son bâton; serra dans une boîte de fer blanc les amorces dont il ne devait pas se servir, se leva avec précaution, s'étira, bâilla, se secoua, ramassa son chapeau, le remit sur sa tête, et se disposa à partir.

— Décidément, — pensa Patris, — c'est un innocent qui vient chercher de l'appétit et qui rentre à l'heure du souper.

Mais, après avoir fait un mouvement pour quitter la place, Fardeau s'arrêta, et soulevant sa poitrine par un grand effort, envoya vers le ciel, à travers l'ombre des arbres, un soupir chargé de tristesse; puis il passa la main sur son visage, pour en effacer ou en réchauffer les plis, crispa sa



main, fit un geste de colère ou de désespoir, et revint tout doucement au bord de l'eau.

Patris, stupéfait, avait relevé ses gros sourcils et regardait avec ses grands yeux, la bouche ouverte, souriant comme un homme enfermé dans l'obscurité et qui voit poindre la lumière.

Il enlaça de son bras le peuplier derrière lequel il s'était posté, pour pouvoir se pencher, par le même mouvement que faisait Fardeau, à vingt pas de lui, et voici ce qu'il vit :

Le bijoutier, après s'être avancé tout au bord de la rivière, et avoir regardé lentement autour de lui, se suspendant presque à une branche du saule, plongea avec précaution et perpendiculairement son long bâton de pêche dans la Seine.

Quand le bâton lui parut avoir touché le fond, Fardeau le souleva et le replongea à diverses reprises, comme s'il tâtait et comptait quelque chose au fond de l'eau. Satisfait, sans doute du résultat, il retira le bâton, l'essuya, jeta encore un regard de défiance qui sonda l'ombre autour de lui, sourit d'un sourire craintif, et se mit en route.

Patris ne voulait pas être découvert ; il essaya de se dissimuler derrière le peuplier. Mais la précaution était vaine.

Fardeau ne prit pas le sentier sous les arbres, peut-être bien parce qu'il aboutissait à la prome-



nade, et qu'il l'eût contraint de passer devant la maison Darras. Il monta sur la butte; là, il s'arrêta encore.

Patris le vit contempler de nouveau le bord qu'il venait de quitter, relever la tête, chercher au loin le soleil, comme pour le prier de laisser venir la nuit, rêver pendant quelques minutes, puis descendre et disparaître.

Patris attendit pour bouger qu'il fût bien certain du départ de Fardeau; il vint alors prendre sous le saule la place que le bijoutier venait de quitter.

Il était joyeux, mais de cette joie féroce qui est le triomphe de la haine et non l'expansion de la gaieté; il étudia l'emplacement, remarqua l'herbe piétinée, la terre affaissée sous les pas de Fardeau.

— Voilà la cachette! — dit-il presque à haute voix; — la pêche est le prétexte; il vient tous les jours garder son trésor.

Le vigneron tira sa serpette de sa poche, et commença à entailler une branche de saule pour la couper et s'en faire une sonde; mais il s'arrêta dans sa besogne, en haussant les épaules, et reprenant sa serpette :

— A quoi bon! ce n'est pas le plus pressé. Laissons cette pêche aux magistrats..... Comme Célinie sera contente de moi!

Se frottant les mains, sifflant de plus belle et d'une façon terrible l'air de fifre, qui devenait un air de trompette, Patris revint à Briel au pas de charge.

La nature ne lui importait plus guère. Quand il se croit vainqueur, ou près de l'être, l'homme ne cherche plus de secours au dehors, et devient ingrat envers tout ce qui n'est pas lui.

Le joli chemin sous les peupliers parut trop long de moitié. Patris déplora les sinuosités infinies du bord de l'eau. Il avait peur que Fardeau ne rentrât avant lui, ne fût averti, mis en garde par la vieille mère Briet. Il voulait le devancer, l'attendre, le surprendre, courir. Il tenait maintenant son instrument de torture, et il avait hâte de l'appliquer.

Comme il allait jouir de l'épouvante de ce lâche ! comme il allait venger sur lui l'honneur du nom de Darras, la mémoire des victimes, les douleurs de Gaston, l'immolation sublime de son père ! Comme il allait donner raison au génie, à la divination, à l'amour de Célinie !

## XIII

### LES CINQ DOIGTS DE PATRIS

En arrivant dans la Grand'Rue, Patris aperçut Fardeau qui atteignait sa maison.

Avant que le bijoutier n'eût franchi le seuil, et pendant que la clochette de la boutique, doucement ébranlée, tintait encore, Patris, en quatre enjambées, traversa la rue et se trouva derrière Fardeau.

Il lui posa la main sur l'épaule :

— Enfin ! je vous tiens ! lui dit-il d'une voix si pleine et si sincère que Fardeau, en se retournant, chancela, et fut obligé de s'appuyer contre le chambranle de la porte.

Au même moment, la mère Briet, tenant une chandelle allumée, s'avavançait du fond de la bou-

tique. Il ne faisait pas nuit dehors, mais, à l'intérieur, la nuit était complète.

— Ah ! vous revenez ensemble, dit-elle, en posant la lumière sur le comptoir.

Fardeau reconnut Patris, mais ne sembla pas rassuré. Sans qu'il eût jamais échangé avec le vigneron, autre chose que des paroles banales ; sans avoir eu avec lui aucun rapport, ni surtout aucune querelle, le bijoutier le craignait et le haïssait, de cette crainte et de cette haine qu'inspirent la droiture et le courage, la probité active, aux menteurs, aux lâches et aux paresseux.

Qui sait même si madame Darras n'avait pas fait partager à son ancien amant, dans les entretiens fiévreux qu'elle avait eus avec lui pendant l'occupation étrangère, les sentiments d'exécration qu'elle professait à l'égard de Patris ?

— Je vous ai fait peur, — dit le vigneron en riant et en poussant le bijoutier devant lui, pour qu'il achevât d'entrer dans sa boutique. — C'est que j'avais hâte de vous rencontrer. Il y a une heure que je vous cherche.

— Une heure ?

— Tout au moins. Je viens de là-bas ! du bord de l'eau.

— Du bord de l'eau ? balbutia Fardeau.

— Eh bien ! oui. J'étais venu tantôt, pour une

emplette. La mère Briet m'a dit que je vous trouverais à la pêche; j'y suis allé; je ne vous ai pas trouvé, et je reviens tout essoufflé; laissez-moi m'asseoir.

En parlant ainsi avec bonhomie, Patris se laissa tomber sur une chaise.

Fardeau fit quelques pas dans la boutique, remit les ustensiles de pêche à la vieille femme, ôta son chapeau, s'essuya le front qui ruisselait, et, passant derrière son comptoir :

— Vous aviez une emplette à faire..... à moi? demanda-t-il en hésitant.

— Sans doute. On dirait que vous trouvez la chose extraordinaire. Est-ce que vous ne vendez plus de bijoux?

— Si! si! répliqua Fardeau, en essayant de retrouver au moins, dans son effarement, le sourire commercial qu'il avait perdu.

— A moins que vous ne vous fassiez vendeur de poisson, répartit Patris en riant d'un rire sonore.

Fardeau lui lança un regard suppliant.

— Il est vrai que vous ne rapportez guère de marchandise, — continua l'implacable vigneron.

— La mère Briet m'avait averti.

Le regard de Fardeau, qui rampait vers Patris, se redressa haineux et irrité, mais ne menaça que la vieille femme.

La mère Briet n'avait pas peur.

— Dame! monsieur, ai-je menti? demanda-t-elle.

— C'est bon! c'est bon! — murmura le bijoutier. — Laissez-nous, et une autre fois n'ennuyez plus les pratiques de vos bavardages.

La mère Briet posa tranquillement, sur le comptoir, le chandelier qu'elle tenait à la main, plaça tout à côté les mouchettes, après s'en être servi, fit à Patris, du coin de l'œil, un petit signe pour le prendre à témoin qu'elle avait dit vrai, en parlant de la mauvaise humeur de Fardeau, et se retira.

Patris avait approché sa chaise du comptoir. Fardeau avait pris la place qui lui était habituelle, sur une vieille banquette en cuir. Le sang-froid lui revint un peu, quand il se sentit dans sa fonction, sur son siège professionnel.

— Qu'est-ce qu'il y a pour votre service? demanda-t-il d'une voix plus assurée, de la voix banale du marchand sollicitant la vente.

Le vigneron devina cet aplomb reconquis, et voulut le compromettre. Au lieu de répondre, il promena les yeux autour de lui, semblant inspecter les grandes armoires fermées et luisantes, le comptoir nu. A la lueur de cette unique chandelle, la boutique perdait de son air d'innocence, et prenait un air sournois et mystérieux.

— On ne sait pas tout ce que vous cachez là-dedans, dit Patris au bijoutier. Je trouverais peut-être bien mon affaire, si vous m'ouvriez une de ces armoires.

Fardeau, sans hésiter, se leva, prit la chandelle ; mais avant qu'il eût fait un pas, le vigneron l'avait saisi par la main :

— Non, non, c'est inutile ; pas encore !

Fardeau, étonné, s'arrêta.

Patris, tout en poussant un peu devant lui le chandelier mis de côté, pour qu'il éclairât mieux le visage des deux interlocuteurs, reprit l'entretien :

— Est-ce que vous n'avez pas entendu dire dans le pays que je vais marier ma fille ? demandait-il en se penchant tout à fait sur le comptoir, dans une attitude d'expansion.

Fardeau eut un battement des paupières qui éteignait ou qui attisait son regard, et qui finit par le voiler.

— Oui, je crois avoir entendu dire... murmura-t-il.

— C'est assurément, reprit Patris en battant la mesure avec ses doigts, un bon et beau mariage. Elle épouse Gaston Darras.

Fardeau, qui s'attendait à ce nom, l'accueillit avec un faible sourire, mais sans rouvrir les yeux tout à fait.



— Vous comprenez que j'ai mes petits cadeaux à faire, — continua le vieux soldat, en semblant dégonfler son orgueil. — Je veux faire les choses sans ostentation, mais sans lésinerie. On me croit avare; je ne le suis pas. J'estime que l'argent ne vaut pas qu'on se baisse trop pour le ramasser.

Fardeau essaya naïvement de se redresser.

— J'ai pensé, — poursuivit Patris, — que je n'aurais pas besoin de faire le voyage de Troyes ou de Paris pour trouver ce que je désire..., que vous pourriez ou me fournir tout de suite le nécessaire, ou me le procurer.

— Sans doute, sans doute, dit le bijoutier, en toussant un peu pour éclaircir sa voix.

— Vous feriez bien le voyage à ma place, s'il le fallait, n'est-ce pas ?

— Certainement.

— J'en étais sûr. La mère Briet, d'ailleurs, m'avait dit que vous étiez toujours prêt à partir, et que votre valise était toujours faite d'avance.

Fardeau devint pâle ; ses mains s'agitèrent.

— Ah ! elle a dit cela ?

Patris, qui voulait prolonger le supplice, donna un peu de répit à sa victime. Il prit les mouchettes, affecta de moucher la chandelle qui n'avait pas besoin de ce service; et, pendant une minute, en

emprisonnant la mèche, en la tourmentant, fit une quasi-obscurité qui permit à Fardeau de se remettre.

— Je suis à vos ordres, monsieur Patris, dit le bijoutier.

— Il faut d'abord que nous arrêtions ensemble la liste des cadeaux à donner... oh ! je ne songe pas à rivaliser avec la belle argenterie que ma fille trouvera dans les armoires de la famille Darras !

Fardeau passa de nouveau la main sur son front qui s'inondait de sueur. Il remua la tête machinalement, pour approuver.

— Je me souviens des belles choses d'or et d'argent que j'ai vues chez M. Pierre Darras, — reprit le vieux soldat, — quand j'y suis entré le lendemain du meurtre... Car vous ne savez peut-être pas que c'est moi qui ai pénétré le premier dans la maison... Les assassins n'avaient pu tout emporter. Ah ! Fardeau, vous auriez trouvé là de quoi monter une boutique comme il n'y en a guère, même à Paris !

Le vigneron avait parlé d'une voix nette, mais en baissant un peu la tête ; il ne voulait pas regarder trop tôt, ni trop bien le malheureux Fardeau. Il avait peur que celui-ci ne pût endurer jusqu'au bout la torture. Il devinait bien qu'il était pâle, que ses yeux hagards roulaient dans leur orbite.

Pendant que Patris semblait se mirer dans la splendide argenterie de l'ancien conseiller au bailliage, Fardeau avait une autre vision. Il égratignait son comptoir d'une main moite et tremblante ; ses lèvres amincies vibraient sous un souffle haletant ; il était prêt à crier grâce à ce justicier, comme il avait sans doute crié grâce à l'assassin de M. Pierre Darras.

Patris fit un prodigieux effort sur lui-même, pour paraître la dupe de cette émotion singulière qu'il eut l'air de pressentir et de comprendre, mais qu'il voulut augmenter.

— Vous avez raison, — reprit-il en se renversant en arrière sur sa chaise, et en tambourinant la retraite sur le comptoir, — ce sont là d'horribles souvenirs ! Je voudrais les chasser ; ils se mêlent à ceux de l'invasion. Mais que voulez-vous ? Ils ont assombri les fiançailles de ma fille ; j'ai peine à m'en débarrasser tout à fait... Oh ! ces Cosaques ! Je suis jaloux du coup de fusil qui a tué Birouk. J'ai vu bien des champs de bataille, en Amérique, en France, et ailleurs. Ce n'est pas gai. J'ai vu des gens décapités par le boulet, à côté de moi ; j'ai reçu au visage des éclaboussures de sang et de cervelle ; je connais toutes les variétés de blessures et de mort ; mais jamais, non jamais ! je n'ai rien vu de plus horrible, de plus affreux que le cou

blanc de ce blanc vieillard, avec l'empreinte des cinq doigts du misérable !... Les médecins s'étonnent que l'empreinte ait été si distincte, si profonde ! Ces médecins s'étonnent de tout ! moi, je ne suis surpris que d'une chose, c'est que le tonnerre du ciel ne soit pas tombé à l'instant même sur les assassins, et je n'ai qu'un regret, c'est de n'avoir pu saisir de mes deux mains, de n'avoir pu étrangler à mon tour un de ces bandits ; de n'avoir pu lui faire de mes cinq doigts un carcan ineffaçable, même dans le tombeau. C'est que j'ai la main aussi robuste que celle de ce Cosaque !

Patris, emporté par la passion de son rôle, qu'il jouait au naturel, s'était soulevé et avait, par dessus le comptoir, saisi le bras de Fardeau qu'il serrait à le broyer.

Le bijoutier grelottait ; ses dents claquaient. Les deux hommes se regardaient, l'un avec menace, l'autre avec terreur. Leur secret était sur leurs lèvres. Si Patris eût voulu bien voir, il eût deviné dans l'angoisse de Fardeau un involontaire désir d'être poussé à un aveu, un besoin inconscient de décharger sa conscience.

Mais Patris avait son plan. L'indignation l'en faisait sortir ; la réflexion l'y faisait rentrer.

— Pardonnez-moi, — dit-il en lâchant le bras de Fardeau et en se rasseyant avec un soupir, —

on n'a pas vu de pareilles choses pour les oublier jamais... Revenons à mes cadeaux. Je sais ce qui manque dans l'argenterie de M. Pierre Darras. La justice a la liste des objets volés... Je veux en remplacer une partie. Vous pouvez me vendre, n'est-ce pas, de bons et solides couverts d'argent?... une douzaine tout au moins... Avant tout, j'ai l'idée d'un présent qui flattera mon gendre. Il n'avait pas d'état, ce fils de famille ; il en a un maintenant, un bon, le mien : il est vigneron. Je veux lui faire une surprise de vigneron. Anne Chagnier m'a souvent parlé de la tasse à essai du vieux Pierre Darras ; les assassins l'ont emportée. Vous m'en ferez fabriquer une, large, profonde, superbe, dorée à l'intérieur ; c'est dans celle-là, qu'à l'automne, mon gendre goûtera le vin de sa première cuvée ; c'est là-dedans qu'il boira le sang de la vigne, sans avoir peur de boire le sang d'Anne Jacquinot. Vous me comprenez bien, n'est-ce pas, Fardeau ?

Fardeau entendait et comprenait ; résigné, la tête basse, retenant ses forces prêtes à lui échapper, il s'imaginait assister au balancement d'une hache qui s'approchait et pouvait l'atteindre.

— Ce n'est pas tout, continua Patris. Je veux deux beaux gobelets, en argent, ciselés, dorés aussi à l'intérieur, grands à tenir les deux tiers

d'une bouteille; des gobelets qui se transmettront à mes petits-enfants, à ceux que j'espère voir et à ceux que je ne verrai pas! Je pensais que ma fille et mon gendre auraient pu, au repas de noce, boire à nos santés dans les gobelets avec lesquels Pierre Darras a trinqué. Où sont-ils? On les a pris, cachés, tordus, fondus! Tâchez de savoir comment ils étaient faits, et faites-m'en fabriquer de pareils. Je veux les emplir de mon vin le meilleur et n'y voir tomber d'autre goutte d'eau qu'une larme de ces yeux-là! Ah! Fardeau, vous avez eu tort de ne pas vous marier! Vous auriez une famille qui ne vous laisserait pas le temps d'aller à la pêche, et vous prendriez aussi modèle sur les gobelets de défunt M. Pierre Darras, pour boire au mariage de vos enfants, au baptême de vos petits-enfants!... Tâchez de savoir d'Anne Chagnier ou de madame Darras, qui doit les avoir vus, comment ces fameux gobelets étaient faits... Je compte sur vous.

Patris s'était levé. Ce mouvement était-il la fin du supplice, ou la menace du dernier coup?

Fardeau ne raisonnait pas, ne se rendait pas compte des hasards singuliers qui mettaient dans la bouche du vigneron tant de paroles, aiguës comme des lames de couteau, brûlantes comme la marque du fer rouge sur l'épaule; mais il tremblait, et il avait le vertige de l'abîme.



Sa boutique lui paraissait sinistre comme une prison. Sa chandelle avait une clarté rouge, et, en faisant miroiter le comptoir, semblait y étaler du sang.

Il se releva, comme Patris s'était levé, et fut surpris de rester debout sur ses jambes, de faire quelques pas derrière son comptoir, de ne pas tomber, brisé, anéanti. Après une pareille torture, il croyait avoir les os broyés, la chair meurtrie. Il eût voulu formuler quelques assurances banales de ponctualité, de dévouement; mais son gosier était desséché. Quelque chose l'étranglait, une main invisible. Il ouvrit la bouche et ne put articuler aucun son.

Patris feignit de le voir sourire et lui sourit. Puis, le vigneron se dirigea lentement vers la porte.

Fardeau sortit de son comptoir, prit le chandelier, et se trouva tout à coup un héros de le porter sans tremblement, en l'élevant de façon à éclairer Patris. Cette pauvre petite lumière était le seul phare que le malheureux bijoutier pût chercher dans cette heure de tourmente. Il la regardait avec une angoisse superstitieuse, se disant que, s'il reconduisait le terrible visiteur jusqu'à la porte, sans se trahir et sans que celui-ci l'attaquât de nouveau, sans qu'aucune émotion fît vaciller cette flamme, il était sauvé.



Patris, ayant de tirer la porte et de secouer la sonnette, regarda en l'air et parut s'aviser tout à coup d'un détail oublié.

— A propos, dit-il à Fardeau en se retournant brusquement, auriez-vous par hasard, chez vous, des écus de quarante-huit livres ?

La chandelle s'agita un peu ; mais Fardeau se raidit sous cette dernière attaque et affermit sa main.

— Non, dit-il avec un prodigieux courage. Pourquoi me demandez-vous cela ?

— Vous auriez pu en recevoir ou en acheter par mégarde. Ce serait une grande imprudence.

— Pourquoi ?

— Parce que l'on prétend que M. Pierre Darras avait une quinzaine de mille francs en pièces de quarante-huit livres, que les assassins se sont partagé ce trésor ; et la justice s'inquiète de la trace de ces écus retrouvée dans le pays.

— Mais... les Cosaques!... murmura Fardeau.

— C'est que la justice croit maintenant que les complices de Birouk n'étaient pas des Cosaques.

Fardeau voulut pousser une exclamation d'étonnement ; il n'en eut jamais la force ; il faillit laisser échapper la chandelle ; une goutte de suif, brûlante, lui tomba sur les doigts. Il posa la lumière sur le comptoir, se plaça devant elle, de façon à la

masquer, à mettre son visage dans la nuit; et alors il put balbulier :

— La justice?...

— Mon Dieu! oui; la justice à laquelle on ne songeait plus guère, mais qui n'a pas perdu la mémoire. Et c'est bien heureux!

Fardeau regardait devant lui; l'obscurité était comme la rivière, il la sondait, pour s'assurer qu'elle ne le trahirait pas.

Patris continuait :

— Oui, c'est bien heureux! L'empire est en poussière, l'empereur est en exil; c'est à peine, au bout de trois mois, si l'on se souvient de tout ce fatras, de tous ces hommes tués et de tous ces tueurs d'hommes. On n'y pense plus que dans les familles en deuil. Mais ce vieillard qui n'était plus rien, étranglé dans son lit, cette pauvre servante égorgée dans sa cuisine, ne sont pas vengés, veulent l'être, et le seront. Voilà ce qui est admirable, et voilà ce qui console les honnêtes gens!

Fardeau exhala un soupir, un gémissement rauque, un spasme d'agonie.

Patris feignit de croire à un murmure d'encouragement.

— C'est le procureur du roi qui reprend la besogne du procureur impérial, dit-il avec une sorte d'entrain; la griffe est changée, mais le greffe qui

la met en mouvement est le même ; ce sera la même guillotine...

C'était trop de supplice. Dans l'étau qui le serrait, Fardeau se redressa, se pencha, se tordit et retomba lourdement, les reins sur le comptoir, les mains crispées au bord, pour se retenir par un effort suprême.

— S'il s'évanouit, — pensait Patris implacable, — je l'enlève sur mes épaules et je le porte à la justice.

Le bijoutier essaya de parler ; ou plutôt un cri s'échappa involontairement de ses lèvres :

— Birouk est mort !

C'était le secret naïf de son espérance inquiète, de sa vie tourmentée depuis trois mois.

— Oui, — répartit le vigneron, — Birouk est mort, mais rien ne prouve que ses complices aient été tués.

— Les Cosaques ! balbutia encore Fardeau.

— Je vous ai déjà dit que la justice ne croit plus guère aux Cosaques.

Fardeau retrouva subitement assez de volonté pour se tenir debout, pour avancer la tête avec une curiosité ardente, pour faire un geste qui implorait un dernier renseignement.

— Il pourrait bien se faire, — reprit Patris en entr'ouvrant doucement la porte, et en mettant par

ce mouvement la petite sonnette de travers, — il pourrait bien se faire qu'on trouvât dans ce pays, parmi les gens les moins soupçonnés, les complices des meurtres et les recéleurs du vol.

Fardeau, presque fou, eut un rire nerveux, saccadé.

— Les complices?... les recéleurs?... Ils n'ont pas laissé de trace !

— C'est ce que l'on saura ce soir ou demain, — dit brutalement Patris en rouvrant tout à fait la porte. — Car le juge d'instruction et le procureur du roi sont depuis plusieurs heures en conférence à ce sujet, avec madame Darras.

La sonnette de la porte, vivement secouée, s'était mise à tinter. Son bruit, qui accompagnait, comme un glas strident et moqueur, les paroles de Patris, couvrit l'espèce de hurlement prolongé de Fardeau.

L'épreuve était complète. Le vieux soldat sortit, en refermant la porte sur lui. Puis, il vint au dehors, devant une vitrine de la boutique, pour juger, pour savourer l'effet de ses dernières paroles.

L'effet était terrible.

Fardeau s'était laissé glisser à terre. Il resta quelques minutes assis, accroupi, ramassé sur lui-même, au bas de son comptoir, anéanti, stupide,

ivre. Sa tête oscillait d'une épaule à l'autre. Il rappela tout à coup à Patris le cadavre d'Anne Jacquinot, et ce souvenir n'était pas fait pour attendrir, pour désarmer le justicier.

— Le sang l'étouffe, — se dit Patris — : je ne veux pas qu'il en meure ; je vais rentrer le secourir.

Mais il n'eut pas besoin de cette précaution. Fardeau, après avoir cédé à son invincible faiblesse, à cette tentation d'un anéantissement qui surprend et qui leurre parfois les malheureux, retrouva une étincelle de courage, ou plutôt sentit l'aiguillon de la peur animale le réveiller, le dégriser, le redresser. Une lumière intérieure, soudaine, éblouissait, aveuglait sa conscience, dans cette demi-obscurité de sa boutique. Il voyait la vérité s'approcher pour le brûler.

Ce ne sont pas des juges impassibles et sereins qui ont inventé les brasiers de l'enfer, ce ne sont pas même des bourreaux ; ce sont les criminels, mordus aux entrailles, remuant en eux des charbons ardents, et symbolisant la fièvre du remords par des langues de feu.

Fardeau se dévorait lui-même. Ce n'était pas le hasard seul qui avait donné aux paroles de Patris cette étrange tournure d'interrogatoire ! Le vigneron savait sans doute quelque chose ; peut-être savait-il tout ?... il avait prononcé le nom de ma-

dame Darras, à deux reprises, en l'enfonçant comme une pointe rougie ! Savine avait peut-être avoué ? peut-être cette femme exécrée, avait-elle trouvé le moyen de perdre son amant pour se sauver elle-même ?

L'épouvante, la colère galvanisèrent ce lâche, et en firent presque un lion.

Patris le vit se relever d'un bond, courir au fond de la boutique, appeler la mère Briet, puis disparaître dans l'escalier qui conduisait à sa chambre.

— Il veut fuir, — se dit Patris, — mais je le défie bien de s'envoler !

Le vigneron traversa la rue, presque à reculons, en observant toujours. La mère Briet sortit de la boutique avec un petit volet qu'elle appliqua à la porte vitrée. Quand elle eut assujetti le boulon et la clavette, elle rentra, et, à diverses reprises, elle fit le même trajet pour clore les deux vitrines.

Pendant ce temps, au premier étage, dont la fenêtre était ouverte, on pouvait distinguer les allées et les venues de Fardeau.

Par instants, il s'agenouillait ; son ombre, dessinée et monstrueusement grossie sur le mur par la chandelle placée à côté de lui, donnait la silhouette d'un homme étranglant ou remuant un corps placé sous son genou.



C'était sa valise, que le bijoutier achevait d'emplir, bouclait et sanglait.

— L'imbécile! — murmura Patris en haussant les épaules, — il ne prend pas même la précaution de tirer son rideau ; il ne lui restera plus de tête à perdre. Décidément, madame Savine choisissait mieux ses complices d'amour que ses complices de meurtre!

Le vigneron attendit quelques minutes pour savoir ce que ferait la mère Briet quand la boutique serait close de toutes parts. Il la vit, non pas rentrer, mais sortir tout à fait, au contraire, et remonter la rue.

— C'est cela! — pensa Patris; — elle va commander la voiture. Il est temps d'aller chercher les gendarmes.





## XIV

« PER AMICA SILENTIA LUNÆ »

La justice humaine a des entrailles. Les magistrats le prouvaient, en soupant dans la maison Darras. Résolus à attendre le retour de Patris, mis en appétit par le voyage, les interrogatoires, les conversations, et aussi, sans doute, par les émotions de la journée, ils n'avaient pu résister à l'offre d'une collation faite par Anne Chagnier.

Nanette, obéissant à la vieille fille, avait improvisé un repas fort honorable, accepté avec dignité, et pris en silence.

Quand on entendit le heurtoir de la grande porte, les fourchettes s'arrêtèrent.

Anne, qui veillait elle-même au service de Nanette, sortit de la salle à manger. Elle voulait être

la première à interroger Patris. Elle le rencontra dans la cour.

— Eh bien ? lui demanda-t-elle d'une voix qui ne révélait plus seulement l'avidité de la vengeance.

Patris fit claquer sa langue, en dégustateur qui dit son opinion.

— C'est Fardeau, n'est-ce pas ? reprit la vieille fille.

— Oui.

Anne baissa la tête. Quelque chose achevait de mourir au fond de son cœur ; mais l'agonie de sa dernière pitié fut rapide.]

Elle releva le front, et prenant le bras de Patris :

— Venez, dit-elle résolument.

En entrant dans la salle, en voyant le procureur du roi, le juge d'instruction et le juge de paix attablés, le vigneron faillit s'écrier : — Bon appétit, messieurs ! — tant lui-même se sentait tirailé par un désir qui ressemblait à la faim.

Mais, en pensant qu'on mangeait le pain, qu'on buvait le vin de M. Darras, il redevint subitement grave et triste.

En quelques mots rapides, hachés, il raconta ce qu'il avait fait, ce qu'il avait vu.

Le procureur du roi fut le premier à repousser sa chaise.

— Merci, monsieur, dit-il vivement.

Le juge d'instruction se leva lentement, à son tour, s'essuya doucement les lèvres, laissa tomber sa serviette avec grâce à côté de son assiette, et dit d'un air caressant :

— Vous remplissez, monsieur Patris, mes propres fonctions, de manière à me rendre jaloux.

— Ne vous avais-je pas prévenu, — s'écria M. Caperon en plaisantant avec assez peu d'à-propos, — depuis qu'il a découvert l'Amérique...

— C'est vrai ! — interrompit froidement Patris, — nous étions tous comme cela, dans l'armée de Rochambeau. Nous allions surtout très-vite en besogne. Messieurs, ne perdons pas une minute.

Tout le monde se disposait à partir, Anne exceptée :

— Avant d'arrêter le coupable, — dit-elle à voix haute, — si l'on délivrait l'innocent !

Les magistrats se regardèrent et se consultèrent.

— M. Darras souffre bien, ajouta la vieille fille avec compassion.

— Vous avez raison, — dit Patris, — mais croyez-vous le guérir en lui enlevant la pensée d'un dévouement, pour lui révéler une honte de plus ? Croyez-moi, les âmes comme celles du juste qui est là haut font crédit à la douleur et à la justice. Allons au plus pressé, messieurs ; quand

nous aurons le complice de madame Darras, il sera temps de délivrer son mari.

Patris parlait avec autorité ; on l'écouta.

Les magistrats sortirent, en emmenant deux gendarmes. Il n'y avait plus d'apparence à ménager ; la justice procédait officiellement à son œuvre.

Toutefois, l'ancien soldat des guerres d'Amérique ne pouvait se guérir de la vocation d'éclairer. Il marcha seul, dix pas en avant, fier de conduire la justice, se tenant sur ses gardes, les poings rapprochés et posés sur la hanche, comme s'il tenait un fusil armé, et comme si l'ennemi pouvait avoir pris la moindre précaution de défense ou de guet-apens.

A quelque distance de la maison de Fardeau, Patris s'arrêta, fit un geste de la main qui fut aperçu dans le crépuscule ; et tout aussitôt, les magistrats et les deux gendarmes s'arrêtèrent à leur tour.

L'avant-garde se replia sur le corps de troupe.

--- Chut ! il sort de sa boutique, dit l'ancien soldat à voix basse.

Fardeau refermait doucement la porte. Sa tête était cachée par l'ombre projetée de l'enseigne ; mais la lune, qui venait de se lever, couvrait son corps d'un vêtement blanc, et argentait le sol, devant cet argentier, traqué par le remords.

Cette belle nuit paraissait l'intimider. Il hésita à s'engager dans cette voie lactée que faisait la Grand'Rue. A plusieurs reprises. Il hasarda un regard vers le ciel, cherchant, guettant et quêtant la protection, la complicité d'un nuage. Mais le ciel était d'une beauté implacable ; il souriait, comme l'innocence infinie, et défiait cette conscience obscurcie de le contempler.

Dissimulé par l'auvent d'une grande porte cochère et placé d'ailleurs à l'angle de la rue qui conduisait à la promenade, le groupe de la justice resta quelques secondes silencieux, immobile. La patience faillit pourtant échapper au petit procureur du roi, que cet affût humiliait dans sa dignité.

— Pourquoi attendre ? dit-il à Patris.

— Pour abréger notre besogne, — répondit le soldat d'un ton d'égalité. — Je m'imagine qu'au plaisir de la chasse, Fardeau va joindre, pour nous, le plaisir de la pêche.

— Vous avez la plaisanterie opiniâtre, monsieur Patris.

— Je ne plaisante pas, monsieur le procureur du roi. Tâtez-moi le cœur ; vous sentirez qu'il bat de colère plus que le vôtre ; mais je connais maintenant mon homme. Je parierais qu'avant de prendre la fuite, il va pêcher son trésor. Ne voyez-vous pas qu'il tient un long bâton à la main, et qu'il a sous

le bras un petit paquet... Il redoute seulement ce clair de lune; il a peur qu'il ne lui tombe des gendarmes du ciel... Le voici qui se décide... laissons-le partir... je sais où nous le rejoindrons.

En effet, le bijoutier, après quelques minutes d'hésitation, d'exhortation sans doute adressée à lui-même, prit son parti, enfonça son chapeau à grands bords jusque sur les yeux, et, se courbant, pour que son pâle visage ne fût pas encore pâli par la lune, se dirigea rapidement vers la Seine, en reprenant le chemin qu'il avait suivi une heure auparavant.

Nous savons déjà qu'il ne pouvait songer à passer devant la maison Darras.

Les magistrats et les gendarmes, conduits par Patris, gagnèrent le sentier sous les peupliers.

La nuit était tout à fait venue. La lune faisait étinceler l'eau, dans les endroits où le courant, peu profond, se brisait en facettes sur les pierres ou sur les îlots de sable. Une vapeur blanche flottait entre les arbres, dont les feuilles bleues s'agitaient doucement. Une émotion tendre palpait dans l'air. Prud'hon n'eût osé peindre dans ce décor que des zéphyrse se balançant aux branches. Il n'eût pas trouvé le ciel assez farouche pour y placer la Justice et la Vengeance célestes poursuivant le Meurtre.



La petite troupe marchait en silence. Quand elle fut à trente pas environ de la butte que j'ai décrite, Patris la fit s'arrêter, et se placer dans l'ombre formée par la silhouette des peupliers.

Fardeau n'était pas encore arrivé. Il avait pris le chemin le plus long, que les tressaillements de ses nerfs et de sa conscience devaient allonger encore.

On entendit enfin un bruissement, comme celui d'un serpent glissant à travers une haie.

Le bijoutier marchait à côté du sentier, écartant les buissons, les pousses d'arbres, abaissant les herbes, pour se frayer un passage nouveau, inconnu, qui ne fût pas celui dont il avait secrètement peur.

On le vit déboucher dans un intervalle de lumière.

Il se courba, comme pour ramper sous cette clarté qui l'écrasait. Il posa son bâton de pêche contre le tronc de l'arbre, mit sur l'herbe avec précaution le petit paquet qu'il avait sous le bras ; puis, ôta son chapeau, s'essuya le front, et, avec de gros soupirs, se mit ingénûment à pleurer.

On voyait de loin le mouvement que faisait sa poitrine soulevée par les sanglots.

L'énergie fébrile qui l'avait soutenu pendant la route, s'amollit, fondit, et s'écoula dans les larmes.

Il s'affaissa, tomba à deux genoux. Ceux qui l'observaient, remarquèrent avec stupeur qu'il joignait les mains en les élevant au-dessus de sa tête, et que sa bouche murmurait des supplications pressantes.

— Comment ! il prie ! dit le procureur du roi avec colère.

— Ce n'est pas un criminel endurci, murmura le juge de paix.

— C'est un dévot ! dit avec un sourire le juge d'instruction.

— Ce n'est qu'un lâche ! grommela Patris indigné.

Fardeau resta quelques instants à genoux, priant, pleurant, suffoquant, tendant les bras, invoquant, à travers les arbres, le juge solitaire et invisible auquel il demandait une caution contre la justice des hommes.

Quand il se releva, il était plus calme et se croyait sans doute plus fort.

Il marcha résolument sur les touffes d'herbes qui frangeaient le bord extrême de la rivière, se croisant les bras et regardant devant lui, dans la disposition d'un néophyte qui attend l'extase. On eût dit qu'il espérait un flot pour être emporté. Il contemplait la Seine, dont la lune faisait un miroir, avec une fixité sans terreur et sans désir, résigné,

presque inconscient, s'offrant à une fatalité de suicide, n'osant la provoquer.

Tout à coup, le sol, fatigué depuis longtemps par les piétinements quotidiens de Fardeau, céda sous le poids de son corps ; les herbes se détachèrent et glissèrent dans l'eau.

Le malheureux poussa un cri terrible, et, s'accrochant à une branche de saule, il resta quelques secondes suspendu ; puis, cherchant avec son pied un endroit solide, il ne lâcha la branche, que quand il fut certain de ne plus courir le risque de tomber.

On entendait dans la Seine le clapotement des mottes de terre qui se détachaient du bord. Il se fit une échancrure, une baie lilliputienne, à la place où le bijoutier venait tous les jours s'asseoir..

Fardeau s'était reculé en frissonnant ; la vue de la mort lui en avait ôté la vague envie. Il respira bruyamment, en homme oppressé qui vient d'échapper à un grand péril ; puis, se souvenant qu'il avait crié, il regarda autour de lui ; il écouta, pour s'assurer qu'on n'avait pas entendu, et qu'on ne venait pas à son secours.

Alors, il eut, pour ainsi dire, le repentir de son salut ; il mesura du regard la brèche qu'il avait faite dans le sol ; il secoua la tête d'un air de grand embarras, agita ses deux poings fermés, et s'en

frappa la poitrine pour se reprocher d'avoir manqué de résolution ; mais il ne recommença pas l'épreuve.

Il se baissa, s'agenouilla, et rampant sur les mains jusqu'au bord, prenant bien garde de trop s'aventurer, il sonda la profondeur de la rivière avec son bâton de pêche, ainsi qu'il avait déjà fait ; puis, se retournant, il ramassa le petit paquet qu'il avait rapporté avec lui, et se disposa à le laisser tomber, en ligne droite, dans l'eau, juste à la place que son bâton, encore plongé, lui indiquait.

Mais au moment d'abaisser le bras, Fardeau se sentit retenu et tiré si vivement en arrière qu'il fut presque renversé sur le dos, et qu'il n'eut pas le temps d'abandonner l'objet qu'il voulait confier à la rivière.

C'était Patris qui, rompant le rang, et s'affranchissant de la consigne donnée par lui, s'était élancé avant la justice, très-fier d'empêcher une preuve du vol d'aller rejoindre dans l'eau toutes celles qui s'y trouvaient déjà.

Fardeau était livide ; son chapeau avait roulé, ses yeux sortaient de l'orbite.

Il reconnut Patris et se sentit perdu.

Un rayon de lune se jouait entre le visage de ces deux hommes, caressant le front terrible du soldat, menaçant comme une lame d'acier le front ruisse-lant du bijoutier.

Patris et Fardeau se regardaient, se tenaient, s'enlaçaient par le regard.

D'ailleurs, Patris riait, pendant que Fardeau claquait des dents.

— Laissez-moi ! murmura Fardeau dans un râle d'épouvante.

— N'ayez pas peur, Fardeau ; ce n'est pas moi qui vengerai M. Pierre Darras !

— Je ne suis pas un assassin ! balbutia Fardeau.

— Ni moi non plus.

— Laissez-moi ! laissez-moi !

— Ne craignez rien, encore une fois ; j'en'étrangle pas les gens comme Birouk ! Si vous étiez tombé à l'eau, j'allais vous repêcher...

— Oh ! — dit avec un effort le malheureux que son angoisse étranglait. — Jetez-moi, poussez-moi maintenant dans la rivière, je veux mourir !

— Allons donc ! vous avez fait le capon, il y a cinq minutes.

— Si ! si ! je veux mourir.

— Vraiment ?

— Oui.

— Eh bien ! soyez satisfait, mon brave !

Se redressant, en relevant avec lui d'un geste prodigieux Fardeau qu'il avait saisi par le collet de son habit, Patris le planta, debout, devant lui, puis,

le poussa par un second mouvement du côté des gendarmes qui s'étaient approchés.

Deux mains gantées, mais formidables, s'abattirent sur l'une et l'autre épaule de Fardeau, qui chancela. Le procureur du roi, le juge d'instruction apparurent dans ce jour élyséen de la nuit, et complétèrent la vision que l'amant pusillanime de madame Darras n'avait osé fuir, quand il en avait eu le pressentiment.

Le juge de paix s'était baissé, et avait ramassé dans l'herbe le petit paquet que Fardeau n'avait pas eu le temps de déposer au fond de la Seine. C'était un grand étui de chagrin, plein d'écus de quarante-huit livres.

Sur une exclamation de M. Caperon, Patris se détourna, et voyant briller les pièces d'or :

— N'avais-je pas raison ? — dit-il, — ces louis-là, Fardeau, vous porteront malheur !

Fardeau pencha la tête sur sa poitrine ; il était anéanti.

Un gendarme tira de la poche de son uniforme des menottes pour les lui mettre aux mains.

— C'est inutile, dit le juge d'instruction.

On comprenait, en effet, que le misérable ne voulait essayer ni de fuir, ni de résister.

— Vous avez caché là, — lui demanda sévèrement le procureur du roi en montrant la rivière, —



une part de ce que vous avez eu dans le vol commis chez M. Pierre Darras?

— Tout, j'ai tout jeté, — répondit Fardeau avec plus d'animation et une sorte de fierté; — je n'ai rien gardé, monsieur, rien, je vous le jure!

On eût dit qu'il voulait faire croire à son innocence, en affirmant ses scrupules et son désintéressement.

Patris avait fini une grosse partie de sa besogne; il ne voulait plus usurper sur les fonctions des magistrats. Il ne fit aucune réflexion à voix haute; mais, se penchant à l'oreille du juge de paix :

— Il n'avait rien gardé, — lui dit-il tout bas; — mais il gardait avec soin la cachette.

Le procureur du roi, exact et méthodique, eût bien voulu qu'on repêchât, en présence de Fardeau, les objets d'argenterie et les rouleaux d'or qui pouvaient être au fond de la Seine. Mais l'eau était assez profonde, l'opération demandait un nageur. Aucun des assistants n'était en mesure de plonger.

Fardeau, répondant aux diverses questions qui lui furent adressées, donna la liste des objets qu'on devait trouver; il devenait inutile de le faire assister à cette recherche dont le résultat ne pouvait être contesté par lui.

Il fut donc convenu qu'on ramènerait le prison-



nier à la ville; que M. Caperon resterait avec un gendarme, à l'endroit même de la cachette, et qu'on enverrait un homme du pays les rejoindre, pour faire devant eux les investigations nécessaires.

Le plus pressé, c'était la délivrance de M. Daras.

Le cortège reprit silencieusement le chemin de Briel.

Fardeau eut de la peine à faire les premiers pas; il trébuchait; il s'arrêtait; il se faisait traîner ou presque porter par le gendarme. Peu à peu, le rythme de la marche s'imposa à sa faiblesse et la disciplina. Ses jambes retrouvèrent leur activité machinale.

D'ailleurs, Fardeau, quand il n'avait pas d'initiative à prendre, quand il se sentait conduit, reprenait un peu d'énergie. Il *voulait*, quand il n'avait rien à faire de sa volonté.

Il y a des âmes esclaves que la liberté meurtrit, et qui ne s'épanouissent que quand elles sont au carcan. Fardeau avait une de ces âmes fatalement soumises, incapables de se diriger. Il éprouvait un soulagement involontaire à n'avoir plus la responsabilité de ses actes. Ne pas s'appartenir était le rêve de ce bel ilote, de ce fils de paysan, fait bourgeois, et mis au joug par Circé.

Quand on arriva sous les arbres de la promenade, le bijoutier marchait paisiblement, au pas du gendarme.

Il fut surpris, et recommença à hésiter, quand il s'aperçut qu'on inclinait du côté de la maison Darras.

— Est-ce qu'on ne me conduit pas à la prison ? demanda-t-il timidement, et presque d'un air de doux reproche.

— Il paraît que non, répondit le gendarme.

— Où allons-nous, alors ? reprit-il avec un tré-saillement.

Patris, qui avait entendu, s'approcha de Fardeau, et lui dit :

— Nous allons vérifier avec vous l'argenterie de madame Darras.

En même temps, le vigneron montrait à quelques pas, à travers les arbres, la maison restaurée que la lune semblait avoir tendue de draperies blanches, et dans laquelle, au premier, ainsi qu'au second étage, on voyait scintiller une lumière.

Fardeau s'arrêta.

— Non, non, — dit-il, — je ne veux pas entrer là !

— Pourquoi ? lui demanda Patris.

— Messieurs, — reprit vivement le bijoutier, en s'adressant aux magistrats, — je vous en conjure,

faites-moi conduire en prison... Je ne veux pas entrer là !

Les magistrats dédaignèrent de répondre. Quand ils sont dans l'exercice définitif de leurs fonctions, ils ont la brutalité nécessaire des chirurgiens. Ils firent signe au gendarme d'employer la contrainte.

Patris intervint avec sa bonne humeur féroce.

— Aimez-vous mieux, Fardeau, qu'on vous conduise au Prieuré ?

Fardeau fut repris du tremblement qui l'avait quitté, et baissa la tête.

— Est-ce, d'ailleurs, la première fois, — continua le vigneron à demi-voix et d'un ton de persiflage impitoyable, — que vous entrez là ? Vous ne passiez peut-être pas par la grande porte, quand la belle Savine vous attendait !... Regardez, Fardeau. Elle vous attend encore, elle est là, dans sa chambre...

— Qu'est-ce que je vous ai fait, monsieur Patris, pour que vous me torturiez ainsi ? demanda le bijoutier qui suffoquait.

— Ce que vous m'avez fait ? — reprit le vigneron avec un accent de colère vengeresse, — je vais vous le dire, si vous l'avez oublié ! Vous avez compromis le mariage de ma fille ; vous avez aidé à un crime dont la honte atteint les miens ; vous êtes la cause de la plus horrible torture qu'un homme d'hon-

neur, qu'un père puisse endurer ! Voyez-vous cette lumière, là-haut, sous le toit ? C'est celle de M. Darras arrêté, gardé à vue comme un complice de Birouk !

— Lui !

— Oui, lui ! votre victime aujourd'hui, comme il l'est depuis tant d'années ! Lui, qui tient votre place devant la justice, comme vous avez si souvent tenu la sienne...

— C'est impossible ! s'écria Fardeau.

— Cela devrait être impossible, mais cela est... n'est-ce pas, messieurs ?

Les magistrats, que l'émotion de Patris touchait et pouvait servir, toléraient cette halte, et cette ob-jurgation extra-judiciaire. Ils s'inclinèrent pour appuyer les paroles du vigneron.

— M. Darras arrêté ! accusé à ma place ! répéta Fardeau avec un étonnement et une horreur candides.

— Oui, c'est pour cela que je me suis mis en tête de vous chercher ; c'est pour cela que depuis trois heures, je vous suis...

— Madame Darras sait bien que son mari est innocent, ajouta Fardeau.

— Oui, mais quand elle s'est vue prise, plutôt que de dénoncer son amant, madame Savine a mieux aimé dénoncer son mari.

— Je n'avais pas demandé cela... Je suis prêt à jurer que M. Darras...

— Ne jurez pas, je vous le défends! — interrompit Patris avec une dignité superbe. — Votre serment serait encore une injure pour cet innocent, qui n'a pas besoin de votre témoignage devant Dieu, ni devant les hommes. Ce n'est pas pour vous qu'il s'est dévoué, après tout; c'est pour son fils.

— Son fils?

— Eh bien! oui; pour obtenir l'aveu de son mari, pour mieux le perdre, madame Darras a fait croire à celui-ci, tout bas, qu'elle avait entraîné Gaston dans cette complicité sacrilège. Le père n'a songé qu'à sauver son enfant! L'adultère, la parricide, la voleuse, a voulu que son écriteau d'infamie fût complet; elle a été infanticide, à cause de vous!

— A cause de moi! murmura Fardeau en se couvrant le visage de ses deux mains.

— Oui, à cause de vous, qu'elle hait, qu'elle méprise, dont elle a plus de honte que de Birouk, car elle vous a trop payé cette complicité, et elle n'osait avouer ce prix-là. Voilà pourquoi je vous en veux, Fardeau. Gaston est mon fils d'adoption; ces horreurs-là peuvent le tuer et tuer ma fille! Trouvez-vous maintenant que vous ne m'avez rien fait?

— Pardon, monsieur Patris, pardon!

— Ce n'est pas à moi qu'il faut demander par-

don. Puisque je vous tiens, je suis satisfait. Mais, c'est là, derrière cette porte dont vous devriez baisser le seuil en pleurant; c'est à ces murs qu'un honnête homme sanctifie; c'est à cette maison que vous rendez vide et maudite comme le Prieuré; c'est à cette lumière qui éclaire la veillée d'un martyr, que vous devez demander pardon de vos adultères, de vos vols, de vos assassinats! Vous rampez tout à l'heure pour cacher le fruit du crime; c'est ici qu'il faut ramper maintenant, adultère, assassin, voleur!

Fardeau, qui vibrait sous la décharge de cette fureur éloquente, releva la tête. Le courage lui était venu, par la malédiction d'un brave.

— Je vous l'ai déjà dit, monsieur Patris, — répondit-il d'une voix qu'il essayait d'affermir, — je ne suis pas un assassin, et je ne veux plus être un lâche. C'est bien assez de la part que la fatalité m'a faite dans ce crime. Vous verrez, vous verrez, si je ne mérite pas qu'on me plaigne un peu! Je veux bien entrer maintenant. Je n'ai plus peur.

Fardeau franchit avec fermeté le seuil de la maison Darras. Il se tenait droit en traversant la cour. S'il eut une demi-seconde d'hésitation en mettant le pied sur la première marche du perron, cette hésitation ne fut pour lui que le prétexte d'une nouvelle victoire sur lui-même.



Nanette, qui n'osait plus ni entrer ni sortir, avait ouvert la grande porte de la rue, et se tenait dans la cour.

Anne Chagnier ouvrit la porte de la salle à manger. Le souper était desservi ; deux bougies allumées étaient placées sur la table ; le grand gobelet d'argent, la tasse à essai et l'étui aux écus de quarante-huit livres étaient étalés comme les premiers trophées de la justice.

Le gendarme qui tenait Fardeau, mais qui ne le soutenait plus, devenait provisoirement inutile. Il fut envoyé dans le pays, à la recherche d'un homme qui pût plonger dans la Seine, et retrouver les autres pièces à conviction, pendant qu'on allait procéder aux interrogatoires et aux confrontations nécessaires.

En entrant dans la salle, Fardeau vit les pièces d'argenterie trouvées dans les buffets de madame Darras, et l'étui de chagrin découvert dans sa chambre. Il eut un faible sourire de résignation et détourna la tête ; mais il rencontra le regard étrange, troublé, à la fois triomphant et douloureux d'Anne Chagnier, et il baissa les yeux.

Elle se tenait debout dans un angle de la salle. Patris vint à elle pour lui serrer la main.

— C'est fait, lui dit-il à voix basse. Les morts seront vengés. Du courage !



— Oh ! ce n'est pas le courage qui me manque, — murmura la pauvre fille en soupirant. — Je me sens triste, au contraire, d'en avoir trop.

Il y avait dans ce soupir d'une âme condamnée à ne jamais aimer le dernier adieu aux passions entrevues, rêvées et maudites. Anne se désespérait de n'être pas désespérée, en présence de Fardeau.

Patris eut la perception vague de ce deuil.

— Vous aussi, — lui dit-il, — vous allez être vengée !

— Que m'importe ! répondit-elle.

Sur un signe des magistrats, Anne Chagnier s'approcha.

Elle frôla le bijoutier en passant. Il la regarda, la reconnut, ne put réprimer un premier mouvement d'effroi ; puis, saluant avec une douceur hardie :

— Bonjour, Anne Chagnier.

— Bonjour, Auguste Fardeau.

— Anne, c'est donc vous qui venez déposer contre moi ?...

— Sans doute.

— Qui eût dit, il y a vingt ans, que vous me voudriez tant de mal aujourd'hui ?

— Je ne vous veux pas de mal, Fardeau. Je regrette de ne pouvoir vous souhaiter du bien.

Anne avait rougi ; Fardeau avait pâli.

— Mademoiselle, — dit solennellement le procureur du roi, pendant que le juge d'instruction se préparait à remplir l'office de greffier ou de secrétaire ; — vous avez déclaré à la justice que les assassins de M. Pierre Darras étaient au nombre de trois ?

— Oui, monsieur.

— Le cosaque Birouk avait été reconnu par vous tout d'abord. Madame Darras a avoué sa participation. Il reste à constater l'identité du troisième complice. Vous affirmez avoir entendu, dans la nuit du meurtre, prononcer ces paroles : « Je t'en conjure ! pas de sang ! pas de sang ! »

— Oui, monsieur. Je l'affirme.

— Fardeau, répétez cette phrase.

Fardeau la répéta, avec une émotion qui fit tressaillir Anne Chagnier.

— C'est bien la même voix, et c'est le même accent, dit la vieille fille.

A ce moment, Patris intervint :

— Messieurs, dit-il aux magistrats, il me semble que la besogne vous devient facile ; elle est encore trop longue pourtant, si elle doit précéder l'explication qu'attend M. Darras.

Le procureur du roi et le juge d'instruction se concertèrent du regard. Ce dernier se leva.

— Excusez-moi, monsieur, — lui dit Patris en

l'invitant à se rasseoir; — je me suis réservé la triste faveur d'annoncer moi-même à M. Darras ce qui s'est passé. C'est moi qui vous ai prié d'attendre; j'avais mon projet... Je vous demande d'usurper encore vos fonctions. Ce sera la dernière fois. Certaines choses, trop pénibles à aborder entre des magistrats et un pauvre homme innocent que l'œuvre de la justice va torturer, deviennent faciles et toutes simples entre pères de famille. Vous n'avez pas le droit de pleurer avec lui; il ne peut pas vous confesser toutes les misères de son ménage. Mais moi, j'entendrai tout d'un regard, je lui dirai tout d'une poignée de main. Nous penserons à nos enfants en parlant du malheur qui retarde leur mariage. Nous mettrons la lumière de leur amour, ce beau feu de jeunesse, devant cet abîme d'ignominie, pour le cacher dans l'éblouissement. Je vous ai livré un coupable; vous avez déjà l'autre; je vous ai fait votre part, faites-moi la mienne; et si vous trouvez que je n'ai pas trop mal agi, donnez-moi pour récompense les douleurs que je veux partager!... Est-ce entendu? Puis-je monter là-haut?...

Patris, soldat des causes sublimes, se trouvait toujours magnifiquement au port d'armes, quand il y avait une action généreuse à accomplir, et devenait plus éloquent qu'un lettré, quand il fallait la réclamer.

Les temps héroïques laissent de cette chaleur aux âmes qui les ont traversés. Le génie des grandes époques produit ses insulations, comme la lumière. Patris avait reçu son coup de soleil d'éloquence en Amérique et à Fleurus.

Le juge d'instruction le regarda avec un respect sincère. Le procureur du roi passa sa main sur ses yeux et la tendit au soldat par un geste de cordialité involontaire, semblant lui offrir cette larme unique comme le témoignage le plus précieux de son admiration.

Anne eut de la peine à étouffer un sanglot.

Quant à Fardeau, il devint rouge de confusion. Cette clarté des cœurs honnêtes, en se découvrant tout à coup, brûlait son pâle visage.

## XV

### OU L'INNOCENCE DE FARDEAU ÉCLATE

Patris sortit avec le juge d'instruction qui devait lever la consigne du gendarme, mis en sentinelle à la porte de M. Darras ; mais le vigneron tint à entrer seul dans le laboratoire du savant.

M. Darras avait quitté et jeté dans un coin la robe de chambre en bombasin ; il avait remis son habit.

Dès les premières paroles de Patris, il se sentit soulagé d'une angoisse effroyable, mais chargé en même temps d'une honte nouvelle.

Si le déplacement d'une torture, dans une tourmente pareille, peut être comparé à une joie, je dirai qu'il fut heureux d'apprendre l'innocence de Gaston ; mais qu'il se reprocha tout aussitôt avec amertume d'en avoir douté.

Avec une candeur que la gravité du drame rendait poignante, il dit à Patris :

— Je n'avais pas pensé à un amant. Je n'avais jamais rien entendu sur le compte de Fardeau ; sans cela, je l'aurais peut-être soupçonné.

Puis il ajouta avec douceur :

— Savez-vous bien, mon ami, que ce piège horrible tendu par ma femme est un acte de folie, qui prouve un reste de conscience, plus encore qu'un acte de méchanceté.

Patris le regarda stupéfait.

— Oui, oui, la malheureuse a mieux aimé m'inspirer l'horreur que le mépris !

— C'est le dernier crime de son orgueil ! interrompit le vigneron.

— Sans doute ; mais l'orgueil qui gâte les vertus, peut mettre une dernière vertu au fond des vices. Ah ! si la justice humaine avait les miséricordes dont je me sens la vocation... on pourrait peut-être ramener au bien cette malheureuse.

Patris fit un geste de dénégation.

— Ne dites pas non, mon ami, — reprit M. Daras, — ne dites pas non ! Je sais que cela paraît invraisemblable. Je suis un philosophe inexpérimenté ; mais je passe ma vie dans des analyses dont les résultats sont plus étonnants. Il en est de certains caractères, comme de ces poisons que j'ai

là ; concentrés, ils donnent la mort ; mélangés et modifiés, ils sauvent de la mort et ils donnent la vie !

— Prenez garde, monsieur Darras. Vous vous faites des illusions que la justice....

— La justice ! — interrompit à son tour le savant avec une tristesse profonde et d'une voix que les larmes troublaient. — Oui, la justice ! la justice, comme les hommes peuvent l'exercer ! Pour être juste, elle devrait me punir aussi... Oh ! ne m'interrompez pas ! Quand un homme choisit, malgré tout le monde, une femme très-jeune et très-belle, enfiévrée de sa jeunesse et de sa beauté ; quand il ne sait pas la préserver, la diriger ; quand il se soumet et se décourage ; et quand, après vingt-sept ans sonnés de mariage, il voit la justice entrer chez lui, mettre des gendarmes à la porte de la chambre nuptiale, et réclamer l'épouse adultère, parricide, pour la juger ; je vous jure, mon ami, qu'il se sent des remords réels. Je vous l'ai dit devant le lit de mort de mon père, j'étais coupable, lui ayant désobéi autrefois ; je vous le répète, devant le crime de madame Darras, je suis son complice, n'ayant pas su la maintenir dans le devoir. Voilà pourquoi je me suis résigné si vite à accepter la solidarité qu'elle m'offrait ! Voilà pourquoi, quand elle m'a dit ces mots effroyables : « Sauvez Gaston ! » je me



suis livré sans hésiter ; j'ai eu le repentir d'avoir été mauvais père, ayant été mauvais fils et mauvais mari.

Patris avait écouté, avec étonnement d'abord, puis avec douleur, puis avec une sorte d'exaltation qui se traduisait par l'éclat de ses yeux, par le frémissement de tous les muscles de son visage.

Quand M. Darras eut fini, il lui prit les mains, et les secouant avec force :

— Vous êtes un ange, entêté de générosité et de sacrifices ; mais il s'agit aujourd'hui d'être un homme. Oh ! je vous comprends, allez, monsieur Darras ! Vous savez bien, au fond, que vous êtes le plus honnête, le plus juste, le plus innocent, le meilleur des êtres ; mais vous n'osez pas en convenir ; même dans votre conscience, de peur d'être trop rigoureux pour les autres. Vous voulez tricher le bon Dieu, pour qu'il pardonne ; mais comme c'est lui qui vous suggère le goût de cette tricherie, il n'en sera pas la dupe, ni moi non plus. Je ne veux pas que vous vous accusiez ; c'est ma fille, c'est votre fils qui vous le défendent. Vous avez été trompé, trahi par une femme indigne de vous ; n'en convenez pas, soit ! mais ne dites pas le contraire ; et si vous avez un immense chagrin, eh bien ! sacrebleu ! pleurez à votre aise ! Je suis monté pour cela, pour faire votre partie. Pleurez ! mais ne vous calomniez pas !

M. Darras pencha la tête. Des larmes roulèrent le long de ses joues.

— C'est vrai, — Patris, dit-il avec une simplicité de cœur admirable, — je suis bien malheureux ! Cette journée met le comble à tout ce que j'ai souffert. C'est vrai, j'ai bien envie de pleurer ! j'aurais tort d'avoir de l'orgueil... je souffre, et je ne crois pas avoir mérité de tant souffrir !

Le savant se jeta dans les bras du vigneron et se mit à fondre en larmes.

Patris ne troubla pas ce chagrin. Il essaya naïvement de faire pour M. Darras ce que sa fille avait fait, avec un génie si féminin, pour Gaston. En imitant Célinie, le cœur du soldat se féminisait à son tour. Il laissa couler les larmes si longtemps retenues.

Quand il les sentit moins lourdes aux paupières du savant, il lui parla de son fils et de sa fille ; car il lui donnait tout à fait Célinie. Il évoqua le tableau des deux enfants pleurant et espérant là-bas, même à travers le désespoir.

— J'ai promis à Gaston de vous ramener ce soir, cette nuit même, dit-il en forme de conclusion.

— Ce soir, c'est impossible... Je dois rester ici... tant que la justice...

Il n'osa pas continuer. Il pensait que la justice

ne s'en irait pas seule ; et l'idée de Savine partant pour la prison, entre quatre gendarmes, lui apparaissait tout à coup, sinistre, brutale, insupportable.

— Si vous alliez chercher Gaston ? demanda-t-il en hésitant.

— Gaston ne doit pas revenir ici ; lui répondit Patris avec un air de reproche.

— Ah ! vous croyez ?

— Non, et Célinie ne peut pas y venir.

— C'est vrai, — répondit M. Darras, — c'est vrai.

Pendant cet entretien, on interrogeait Fardeau, ou plutôt on l'écoutait.

Le bijoutier se donnait courage en s'abandonnant. Par un instinctif besoin de protection, il demandait vaguement à ses juges un appui contre la grande tyrannie de sa vie, en démontrant et en dénonçant celle-ci.

Les timides sont bavards, quand ils sont affranchis de leur premier embarras ; ce qui les empêchait de parler les empêche de se taire, et Fardeau parlait avec une abondance, avec une volubilité dont on ne l'eût pas cru capable.

Il tenait la parole donnée à Patris. Ils'humiliait ; de temps en temps, il baissait la voix et le regard pour envoyer aux murs de cette salle, aux échos de cette maison, les excuses suppliantes qu'il ne pouvait adresser à la famille Darras.

Il ne cachait rien ; il mettait tant de bonne foi à tout dire, qu'il croyait presque devenir innocent en devenant sincère.

Quand il eut déclaré son âge, son nom, ses prénoms, renseigné les magistrats sur son état civil, il raconta comment il avait quitté son village pour venir à Briel, se placer chez un bijoutier.

La charrue ne le tentait guère. Les breloques d'or suspendues dans les vitrines du père Simon, le marchand de la Grand'Rue, lui avaient révélé sa vocation. Pour posséder des bijoux, il voulut en vendre. Il avait d'ailleurs une ambition honnête, et songeait à se marier honnêtement.

Il n'osa tourner la tête du côté d'Anne Chagnier en parlant ainsi ; mais un rayon glissa de côté, et vint tomber sur les mains jointes de la vieille fille, assise dans un coin de la salle.

— J'étais un *glorieux*, — dit-il en baissant la voix ; — je savais bien que je n'étais pas laid ; je m'habillais comme les jeunes gens riches. J'ai trahi des amitiés qui se seraient contentées de mon travail, parce qu'elles ne me conseillaient que de travailler... C'est à une fête de village que j'ai rencontré pour la première fois madame Darras. Dans ce temps-là, c'était la grande beauté, la *déesse* de la ville, comme on l'appelait. Je ne l'avais jamais vue, mais je la connaissais de nom ; on disait qu'elle allait à

Paris chercher les modes... Nous étions quatre ou cinq jeunes gens, attablés dans une prairie, près des grands marronniers, sous lesquels on dansait. Je l'aperçus le premier, et je demandai quelle était cette fée. Elle avait des passementeries en or sur sa robe qui traînait dans l'herbe; elle avait une coiffure avec des aigrettes blanches que le mouvement de son éventail, agité très-fort, faisait frissonner... Excusez-moi de vous raconter cela, messieurs; mais il faut bien que vous sachiez comment j'ai été perdu! Cette apparition a dominé ma vie... Derrière la femme terrible qui m'a dit un jour : « Viens, j'ai besoin de toi ! » et qui m'a rendu témoin d'un meurtre... je vois toujours cette femme jeune, dont les yeux, les dents, le cou, les bras, les mains, toute la personne étincelait au soleil. Ah ! pourquoi l'ai-je tant regardée ?

Fardeau s'interrompit et se couvrit le visage de ses deux mains; il reprit, après une seconde de silence :

— Un apprenti, un camarade, pour plaisanter, pour se moquer de moi, me voyant en contemplation, me défia d'inviter madame Darras à danser... Je n'osais pas, je n'aurais jamais osé. Je me levai pour fuir. Par malheur, j'étais obligé de passer devant elle. Je me sentis rougir. Je restai immobile, la regardant et regardé par elle. Mes cama-

rades riaient derrière moi, riaient assez haut, trop haut... Madame Darras les entendit, comprit, se mit à rire aussi, et après une minute qui me parut bien longue, me tendant la main comme si je l'avais invitée : « J'accepte, monsieur, me dit-elle, pour la première contredanse. » J'aurais dû la détromper ; j'aurais dû me montrer impoli, grossier, lui dire que je n'étais qu'un paysan ; mais j'étais bien habillé, je n'étais pas indigne de me placer à côté d'elle ; je voulais me venger des moqueries de mes camarades et ne pas faire honte à madame Darras... Je dansai ! Toutes les dames de la ville qui étaient là nous regardèrent et ne se moquèrent pas. Pour la contredanse qui suivit celle où j'avais figuré, elles trouvèrent bien de faire ce qu'avait fait madame Darras ; elles se laissèrent inviter par des petits commis, par des apprentis de la ville. J'étais cause d'un grand événement... Vous comprenez, messieurs, avec quel éblouissement je revins à la maison, et dans quelles dispositions je me remis au travail... Le lendemain, on commença à jaser. Madame Darras, elle-même, s'amusa à laisser croire que je lui avais fait une déclaration. Ce n'était pas vrai, vous le pensez bien. Deux ou trois dames de ses amies vinrent, quelques jours après, marchander des bijoux, pour voir l'amoureux de la belle madame Darras. On me dit cela ;



j'en fus honteux et ravi... Le cœur me battait : madame Darras vint elle-même... Les premières fois, elle se montra dédaigneuse ; mais, un jour qu'elle achetait un collier, elle voulut se le faire attacher par moi. Je tremblais : et elle riait de mon tremblement. Dans ma peur, mes doigts effleurèrent son cou. Elle ne se fâcha pas... Le père Simon, les yeux baissés sur son établi, ne voyait rien, ou feignait de ne rien voir... Le lendemain, j'apportai ici le collier et quelques bagatelles d'argenterie qu'elle avait achetées. J'étais si ému que je ne pouvais balbutier une parole... Elle feignit de croire que j'avais chaud ; elle me versa à boire... Je bus le feu de ses yeux, et je me mis dans la poitrine une flamme qui m'a dévoré. J'eus une ivresse qui dura des années. Mon malheur date de ce bonheur-là ! Laissez-moi, messieurs, je vous en conjure, dégonfler mon cœur devant vous. Vous êtes mes premiers, vous serez mes derniers confidents. Je ne cherche pas à m'excuser ; je m'accuse, vous le voyez. Vous ferez de moi ce que vous voudrez. Mais il me semble que je serai plus résigné, quand j'aurai déchargé ma conscience du poids de cet amour maudit, qui m'a donné toutes les fureurs, tous les tourments de la haine.

Fardeau assombrit sa voix qui s'était élevée, malgré lui, en parlant de sa jeunesse et de ses succès.



Il fallait maintenant quitter ce plein soleil, cette route ardente, entrer dans le crépuscule, pour atteindre la nuit qui le tenait déjà, qui menaçait de s'épaissir encore de toute l'horreur de la prison et du tombeau.

— Je commençai, dit-il, une existence de fièvre, de jalousie, de mépris dévoré. Je n'eus plus d'amis. Mon secret fut bientôt celui de la ville. Je ne le confiai à personne; mais on me voyait bien mis, chargé de bijoux; il le fallait pour lui plaire, pour lui obéir; et, comme on savait que je ne pouvais payer ni ces riches habits, ni ces joyaux, on devinait ma dépendance. Dans les premiers temps, on me montrait du doigt... J'entendais des mots terribles; mes camarades ne voulaient plus ni s'amuser, ni boire avec moi!... D'ailleurs, je n'avais plus le droit ni d'aller danser aux fêtes, où j'aurais pu faire la rencontre d'autres belles dames curieuses, ni d'entrer dans un café, où l'ivresse pouvait me faire oublier ma chaîne... J'achetai le fonds du père Simon, avec de l'argent que je feignis d'aller chercher dans mon village; mais, comme je n'avais pas d'héritage à recueillir, personne ne fut ma dupe. J'espérai qu'enfin, devenant un homme établi, un bourgeois, je participerais à la vie des autres bourgeois, je forcerais le dédain. Mais, non. On ne me saluait dans les assemblées que quand on ne

pouvait pas faire autrement; on oubliait de me convoquer dans les occasions importantes. Je me crus délivré, quand madame Darras se lassa de moi. J'essayai de montrer aux voisins que je m'appartenais; j'affectais de vivre sans rien cacher; d'être un marchand actif, honnête; j'allais aux foires, je vendais, j'achetais; je racontais tout haut mes bénéfices, pour qu'on n'en suspectât pas l'origine, et je me vantais de mes pertes pour prouver què je ne tenais pas tant à l'argent. Vains efforts. Je restai isolé. J'avais une tristesse que rien ne guérissait. Le dimanche, quand je voyais les autres marchands, devant leurs boutiques, se croiser les bras, pour respirer librement; ou bien aller en promenade avec leur femme et leurs enfants, je rentrais bien vite me cacher, et, derrière mes volets fermés, je me rongerais les poings; je me disais avec rage que je n'aurais jamais ni une femme pour être fière de moi, ni des enfants dont je serais fier, ni considération, ni estime. Je n'avais pas commis une seule action indélicate dans mon commerce, mais j'avais été l'amant pauvre de la belle et riche madame Darras, et cet amour-là était une flétrissure qui m'empêchait d'être aimé et d'aimer. On m'enverra peut-être aux galères; mais les galères, je les connais, je les ai subies! et le forçat auquel on m'attachera n'aura rien à m'apprendre. Pour-

quoi ne me suis-je pas tué ? Je crois vraiment aujourd'hui que c'est parce que j'attendais la justice. J'ai eu tort, pourtant ; car je n'aurais pas une infamie nouvelle à expier.

Fardeau se recueillit avant de continuer.

Les magistrats l'écoutaient avec une attention grave, encore plus que sévère. Ce drame d'une conscience leur semblait un enseignement utile pour leur profession.

Quant à Anne Chagnier, immobile, rigide, l'œil perdu au plafond, elle ne pouvait se défendre de penser à cette fête de village où Fardeau avait fait danser madame Darras. Elle sentait tous les rayons de cette belle journée lui entrer dans le cœur, comme autant de pointes de poignard ; mais elle offrait tout bas cette douleur, comme un sacrifice au devoir de vengeance qu'elle voulait accomplir jusqu'au bout.

Fardeau fit un geste de la main, semblant rejeter derrière lui un voile pesant qui retombait toujours sur son front :

— Des années se passèrent, dit-il. J'étais fait à mon malheur. J'avais quelques économies amassées, à force de courir les fêtes et les foires du département. Un jour, madame Darras que je ne voyais plus, que je ne rencontrais plus, que je fuyais et qui me fuyait, vint frapper à ma porte et

me demander une restitution... C'était la veille ou l'avant-veille de l'arrivée des ennemis à Briel... je ne sais plus au juste. Je sais bien que j'avais caché ce que je possédais de plus précieux... J'étais résolu, dès que la guerre serait finie, à quitter le pays, à m'en aller à Troyes ou à Paris..., on n'aurait plus entendu parler de moi. Je serais peut-être devenu un honnête homme et un homme heureux, ailleurs!... Madame Darras me fit pitié. Cette belle dame qui m'était apparue, il y avait tant d'années, dans son costume étrange, cette déesse vieillie, déchue, ruinée, se présentait, avec un mantelet râpé, sous la pluie, sous la neige, dans l'heure la plus sombre, menaçante et suppliante, à travers les menaces de l'invasion. Elle venait, au nom de nos vieilles amours coupables, mendier chez moi pour son fils, pour son mari... Elle avait la fièvre; le vieux Pierre Darras l'avait impitoyablement chassée en la maudissant... Ah! pourquoi la porte du Prieuré s'était-elle fermée si durement sur elle? Elle n'eût pas voulu se venger!

— Prenez garde, Auguste Fardeau! — dit Anne Chagnier en se levant tout à coup et en interrompant le bijoutier. — Vous qui avez aidé à l'œuvre impie, ne parlez pas de l'œuvre de justice! Oui, madame Savine est venue, dissimulant mal sa haine, dans cette maison dont le seuil eût dû lui

brûler les pieds. Elle n'a pas été maudite ! Si elle a dit cela, elle a menti. Elle a été jugée froidement, sévèrement ; c'est elle, au contraire, qui a maudit ! Et quand elle fut sortie, grinçant des dents, et nous menaçant tous, le vieillard qu'elle avait bravé envoya chez elle les provisions qui ne lui ont jamais manqué... Il est vrai, — ajouta plus faiblement Anne Chagnier, — que M. Pierre Darras lui a reproché le scandale de sa conduite.

— Oui, — reprit Fardeau, sans ironie, — on l'avait traitée d'adultère ; elle est venue demander du secours à son amant. J'ai été terrifié d'abord de sa colère ; j'ai voulu la désarmer... Je n'avais pas le droit de lui refuser ce qu'elle me demandait, une part dans l'argent qui me venait d'elle. Quelque temps après, ayant tout dépensé, elle me renouvela sa demande. Ah ! si j'avais pu lui donner tous mes souvenirs avec tout ce que je possédais ! En prenant cet argent, elle menaçait de me rembourser. Elle me parlait de l'héritage prochain du vieux Darras. Malgré moi, je m'habituai à le regarder, à le convoiter. J'aurais pu, cependant, n'y toucher jamais, si je n'avais pas commis alors une mauvaise action, que personne n'a jamais sue, mais qui me pèse. En vous la racontant, je vous montre le fond de mon cœur. Vous démêlerez mieux que moi si je suis un scélérat ou un malheu-



reux entraîné par la fatalité... Vous vous souvenez, Anne Chagnier, du pillage du château de Volizy ?

— Oui, — dit Anne Chagnier, — le soir, on fusilla des Cosaques. Par malheur, on ne les fusilla pas tous !

— Birouk, — reprit Fardeau, — était du nombre des pillards. Je l'ai su depuis. Madame Darras le sauva, pour lui confier le pillage du Prieuré... Pendant le séjour des étrangers, j'ai refusé de trafiquer avec eux du butin en argenterie et en orfèvrerie, qu'ils avaient apporté dans leur sac. Je ne suis pas meilleur patriote qu'un autre ; je ne sais même pas, à vous dire le vrai, si c'est par honnêteté que j'ai refusé ; c'était peut-être seulement par prudence. Quand j'avais appris l'arrivée des Cosaques, j'avais été tenté de monter aussi dans les vignes et de me joindre à ceux qui voulurent se battre ; mais je craignis un affront. L'ancien amant de madame Darras ne méritait pas plus de s'exposer pour la patrie qu'il n'avait mérité d'avoir des amis, un intérieur, une famille ! J'étais donc resté enfermé chez moi pendant l'occupation ; je logeais des soldats. Le soir de l'affaire de Volizy, madame Darras vint me trouver, et, me montrant les bijoux pris par Birouk, me demanda de les acheter... je n'eus pas la liberté de refuser. J'ai mal agi. C'est

ce soir-là, surtout, que j'ai été un voleur, un recéleur. Je me laissai tenter; ou, plutôt, je cédaï, j'obéis; j'achetai; je payai. Ce fut le pacte infâme qui m'a conduit au Prieuré. J'étais déjà, sans le savoir, sans le vouloir, le complice du Cosaque. Je fondis, le lendemain, ces objets volés... J'ai encore chez moi le lingot; vous le trouverez. Je n'osai pas m'en défaire dans les jours qui suivirent l'achat, et après le crime du Prieuré, je tremblais tant d'être découvert, que j'osai encore moins! J'avais peur qu'on ne se méprît, et qu'on ne me soupçonnât d'avoir fondu l'or et l'argenterie trouvés chez M. Pierre Darras!... Si je n'avais pas consenti à ce marché, je ne serais pas ici! Jamais, malgré tout ce qu'elle eût pu me dire, madame Darras ne m'eût décidé à aller avec elle et Birouk! mais je n'étais plus libre. Quand je résistai, elle menaça de me dénoncer. Elle m'entraîna au vol, en m'appelant voleur!

Par une coïncidence singulière, au moment même où Fardeau allait aborder, dans son récit, le tableau des meurtres accomplis, avec sa participation, on ouvrit la porte de la rue; on entendit des pas dans la cour.

Le juge de paix et les deux gendarmes entrèrent portant les objets repêchés au fond de la Seine.

Anne Chagnier les reconnut. Ils étaient tous sur



la liste remise au procureur du roi. Fardeau déclara que c'était là, avec l'étui de chagrin rapporté précédemment, sa part entière; ce qui n'était pas contestable.

— Vous le voyez, messieurs, — dit-il tristement, — je suis un mauvais voleur. J'ai accepté ces pièces d'argenterie, mais je n'ai pu me résoudre à les garder chez moi. Je les ai portées, une à une, à la rivière; j'aurais voulu les surveiller nuit et jour. Combien de fois ne me suis-je pas réveillé en sursaut, m'imaginant que quelqu'un qui m'avait suivi pendant le jour, venait la nuit me voler ce trésor pour me dénoncer? Combien de fois n'ai-je pas supposé que, malgré leur poids, ces pièces remonteraient sur l'eau, comme un cadavre, pour m'accuser? Ce soir, je venais me débarrasser de la seule preuve qui fût restée dans ma maison. Oui, je suis un voleur. Mais je ne suis pas un assassin! Non, non. On vous a dit que j'avais protesté, que j'avais intercédé; n'est-ce pas, Anne Chagnier? Si j'ai accepté cette part du vol, c'est moins encore par cupidité que par lâcheté. J'ai eu peur de cette bête féroce, de ce Cosaque, que j'ai vu à l'œuvre et qui pouvait se retourner contre moi. Et puis, madame Darras se serait vengée!...

L'épouvante de Fardeau, qui s'était dissipée, parut fondre de nouveau sur lui et l'étreindre. Ses

dents s'entre-choquèrent; il eut un frisson; il regarda en l'air. On eût dit qu'il craignait qu'un *judas* ne s'ouvrît au plafond, ainsi que dans sa boutique, et que le regard terrible de Savine ne tombât sur lui, pour lui faire reproche de la renier ainsi.

Le procureur du roi reprit :

— Fardeau, vous répétez à satiété que vous n'êtes pas un assassin. Cependant, vous saviez bien que c'était pour un assassinat que madame Darras vous avait emmené, avec Birouk ?

— Non, monsieur, je ne le savais pas, et je me suis demandé depuis, si madame Darras n'avait pas compté que tout se passerait sans un meurtre.

— Quelle invraisemblance !

— Vous oubliez, monsieur, que Birouk n'avait pas d'armes.

— Non, — dit Anne Chagnier en se dressant, — il n'avait pas d'armes, parce qu'il n'en avait pas besoin. Il a pris le premier couteau venu pour égorger Anne Jacquinot, et ses mains ont suffi pour étrangler mon maître.

— Je dis la vérité, — continua Fardeau d'une voix qui se troublait, — il n'a jamais été question que d'effrayer M. Pierre Darras, que de le contraindre à indiquer la cachette de son argent. Si le meurtre a été concerté, ce ne fut jamais en ma présence.

— Cependant, — dit le procureur du roi, — comment admettre que madame Darrase eût organisé une si périlleuse expédition pour un si maigre profit?

— Je n'avais plus d'argent à lui donner; les huissiers la menaçaient.

— Sans doute; mais sa part dans un vol devait toujours être médiocre, puisqu'elle était forcée de partager avec ses complices. Ce meurtre, au contraire, ouvrait la succession.

— Elle pensait contraindre M. Pierre Darras, par la terreur, à se rapprocher de son fils.

Anne se leva de nouveau, et d'une voix que l'indignation agitait :

— La terreur des faux Cosaques ne pouvait rien contre celui que la Terreur de 93 n'avait pas intimidé, pendant une heure. C'était un de ces hommes qu'il faut tuer pour les empêcher de vouloir. Madame Savine savait bien cela!

— C'est possible, — balbutia Fardeau. — Mais moi, je ne le savais pas. J'ai cru ce qu'elle me disait... J'ai obéi à ce qu'elle m'ordonnait. Elle m'a apporté un déguisement grotesque, et je l'ai pris; elle riait de cet affublement, d'une robe et d'une barbe, pour elle et pour moi.... Je n'ai commencé à trembler que quand j'ai vu Birouk. C'est de chez moi, je l'avoue, que l'expédition est partie. Ah! quelle nuit! faut-il vous raconter ce qui s'est

passé ? Nous glissions le long des maisons, le ciel était noir. Madame Darras nous avait assuré qu'il était facile de descendre par le soupirail, dans la cave. En effet, Birouk n'a eu besoin que de déranger la pierre devant le soupirail, que d'arracher le cadenas, pour ouvrir la grille ; dans la cave, je me suis senti défaillir. Je voulais rester là, les attendre. « — Non, m'a dit madame Darras, tu es venu, tu iras jusqu'au bout ! » Birouk avait allumé une lanterne, il ne me dit rien, lui ; mais il leva la lumière à la hauteur de nos deux visages, et nous nous regardâmes ; je me résignai. Nous pénétrâmes dans la cuisine. Peut-être même l'eussions-nous traversée sans éveiller Anne Jacquinet ; par malheur je me heurtai à la table qui se souleva et retomba avec bruit. Anne se dressa dans son lit. Stupéfaite, à demi-éveillée, elle regarda d'abord, sans parler, croyant à un cauchemar. Mais elle reconnut Birouk. « Le Cosaque ! » dit-elle enfin. — « Fais-la taire, murmura madame Darras à l'oreille de Birouk. » Il s'élança..... Nous avions apporté des cordes ; il voulut l'attacher, la lier sur son lit. La malheureuse se débattait, mordait, égratignait Birouk, appelait au secours !.... Pendant une minute, j'eus aussi l'idée d'appeler. J'oubliais que j'étais venu pour le crime..... Madame Darras qui la tenait par les pieds, me dit

avec colère et sans déguiser sa voix : « — Viens donc nous aider ! » Hélas ! ce fut l'arrêt de mort d'Anne Jacquinot : celle-ci avait reconnu la voix ! Elle voulut crier le nom de Savine... Savine qui tré-pignait, la prévint ; elle se retourna, vit un couteau sur la table, le donna à Birouk... Le monstre comprit ; et cette fois il fit taire la pauvre Anne Jacquinot !

Fardeau, en achevant, avait dépensé le reste de son énergie. Il retomba en arrière sur sa chaise, passa sa main moite et blême sur son front livide, et dénoua sa cravate qui l'étranglait.

Les magistrats étaient pâles. Anne Chagnier, les paupières rougies et tourmentées par les larmes, avait un sourire farouche.

Il lui plaisait d'apprendre que la main qui avait saisi le couteau, ordonné le meurtre, indiqué la victime, était la main de madame Darras ; cette main qu'elle s'était juré de faire couper par la main du bourreau ! Sa haine était satisfaite et ne s'était pas trompée. Toute son ardeur de vengeance était justifiée.

Fardeau s'était arrêté devant un spectre. Le cadavre d'Anne Jacquinot lui barrait la route. Les magistrats avaient pourtant encore des impressions à recueillir. Le procureur du roi, après un repos de quelques secondes, dit avec une commi-sération involontaire :

— Continuez, Fardeau!

— Qu'ai-je à raconter, que vous ne sachiez déjà?...

Comment ai-je pu voir cette lutte atroce, sans devenir fou? Quand ce fut fini, bien fini, madame Darras ouvrit la porte de la cuisine, sur la cour. Je me sentis saisir par le bras et pousser dehors. J'étouffais; j'essayai de respirer sans trouver d'air. Le ciel obscur pesait sur ma poitrine, comme la voûte d'un cachot. Birouk était impatient. Mis en appétit par ce premier meurtre, il allait et venait comme un tigre en cage, avec un rugissement de triomphe. Madame Darras s'accouda un instant à la margelle du puits; elle ne voulait pas laisser voir que ses jambes fléchissaient: — « Éteins la lanterne! » dit-elle à Birouk. Et le Cosaque obéit. Nous étions tous les trois, comme des fantômes noirs, dans le noir de la nuit. Le silence aussi était noir. Je sentis quelque chose me tomber sur la main. Je poussai un cri. Est-ce qu'il allait pleuvoir du sang? C'était une larme qui me tombait des yeux, sans que je me fusse aperçu seulement que j'avais le pouvoir de pleurer et que je pleurais. Madame Darras dit quelques mots à Birouk. Je crois qu'elle le grondait, qu'elle lui reprochait de n'avoir pas été plus fort qu'une femme. Il s'avança vers la maison. Nous le suivîmes, guidés par l'épaisseur de nuit qu'il ajoutait à la nuit. Il était



bien facile de trouver à tâtons la porte du vestibule, et dans le vestibule, la porte du salon. Pour le reste, madame Darras savait que la veilleuse était toujours allumée. Cette clarté suffirait..... Elle suffit, en effet..... Je n'ai plus rien à vous dire, Messieurs. Vous m'avez fait répéter les paroles de supplication que j'adressai dans la chambre..... Je crus qu'elles avaient été obéies. Comme je n'entendis pas de lutte; comme je ne vis pas verser de sang, je m'imaginai que M. Pierre Darras n'était pas mort..... J'aidai avec empressement à lier Anne Chagnier..... à tenter de faire croire que nous étions des soldats allemands; à faire des paquets que nous devions emporter..... Je croyais que ce pillage sans résistance épargnerait un nouveau meurtre; et quand nous sortîmes de la chambre, j'eus un soupir de satisfaction. Dans la cour, il fallut rallumer la lanterne. En traversant la cuisine, nous devions marcher avec précaution, et savoir bien où poser le pied..... Ce passage fut horrible..... nous avions hâte de gagner la porte de la cave. En la refermant, comme je marchais le dernier, je fis retomber si vite le battant de la porte, que j'accrochai un pan de la robe dont j'étais déguisé. Je crus qu'une main me retenait; je poussai un cri de terreur et tombai sur les marches. On me fit honte de ma faiblesse. Je tirai



la robe qui céda. Nous sortîmes comme nous étions entrés..... Birouk remit les choses en place..... le partage se fit chez moi; il fut bientôt terminé..... Birouk alla reprendre son cheval, attaché à un arbre de la promenade. Madame Darras rentra chez elle; et je demeurai seul, dans ma boutique, devenue, depuis cette nuit-là, le plus lugubre, le plus effrayant des cachots..... Vous savez comment je vivais dehors, errant toute la journée, au bord de la Seine, rentrant pour la nuit, mais quelles nuits je passais!... On dirait que vous me délivrez! Voilà, depuis longtemps, la première fois que je parle à des hommes qui me regardent, devant des lumières dont je ne crains pas la clarté..... Enfin! je n'ai donc plus besoin de mentir!

Fardeau exhala un long soupir de soulagement et de fatigue.

— Vous avez bien dit toute la vérité? lui demanda lentement le procureur du roi.

— Je le jure!

— Et moi je l'affirme! s'écria involontairement Anne Chagnier.

— Vous êtes prêt, continua le magistrat, à répéter, devant madame Darras, ce que vous venez de raconter?

Fardeau tressaillit et s'agita sur sa chaise.

— Devant elle? balbutia-t-il avec angoisse.

— Sans doute; l'auriez-vous calomniée?

— Non, mais..... répéter cela devant elle!

— Il le faut!

— Ah!

Fardeau parut se consulter, mesurer ses forces, les rassembler; il s'affermir sur sa chaise, agita ses mains; puis les referma, et, plaçant ses deux poings sur ses genoux :

— Eh bien! reprit-il, puisqu'il le faut, je le répéterai devant elle, en face.

— Faites descendre madame Darras, dit le procureur du roi aux gendarmes rentrés dans la salle, à la suite du juge de paix.

## XVI

### LES CONFRONTATIONS

Pendant qu'on montait à la chambre de Savine, un grand silence immobilisa tous les assistants.

Anne Chagnier, comprenant que l'heure de sa victoire et de sa revanche devait être solennelle, pour rester légitime, éteignait de plus en plus l'éclair déjà diminué de ses yeux, glaçait sa lèvre, afin de l'empêcher de se tordre en un sourire féroce. Tout bas, elle priait Dieu, comme elle l'avait déjà prié au cimetière, le jour de l'enterrement, et lui demandait le calme, l'impassibilité, souhaitant même d'être déchirée par cette furie démasquée, si celle-ci s'avisait de se jeter sur elle, dans les dernières et impuissantes convulsions de sa rage.

Les magistrats avaient fait leur devoir et vou-

laient le faire jusqu'au bout, en conscience. Mais ils n'éprouvaient pas cette satisfaction qui rayonne toujours, quoi qu'on fasse, sur une tâche bien remplie.

Ce crime, dont une grande dame du pays restait l'auteur principal, l'inspiratrice et l'agent, les attristait doublement. J'ai déjà parlé de ces scrupules. Quel scandale pour l'opinion ! quel aliment fourni aux passions révolutionnaires !

A cette inquiétude légitime, ou plutôt *légitimiste*, se mêlait le remords, la taquinerie aiguë, d'avoir été, sinon les dupes, au moins les instruments pour quelques heures de l'effroyable méchanceté de Savine. Il fallait prendre bien garde désormais aux moyens de défense, aux aveux même de madame Darras. Ils se raidissaient et se prému-nissaient, en pensée, contre les moindres surprises.

Ils avaient aussi la volonté de découvrir enfin quelque chose par eux-mêmes, s'il restait quelque chose à découvrir.

Car, jusque-là, le rôle de la justice s'était borné à recevoir les renseignements recueillis par d'autres, à enregistrer les résultats acquis en dehors de ses moyens d'investigation.

Les magistrats n'avaient agi de leur propre mouvement que pour commettre une bévue douloureuse, à l'égard de M. Darras.

C'était Anne Chagnier qui avait commencé réellement l'instruction de l'affaire; c'était Patris qui l'avait complétée et rectifiée. N'était-il pas bien temps de rentrer en scène, pour affirmer à propos l'infailibilité de la magistrature, pour enlever à toutes ces initiatives privées, si honorables qu'elles fussent, l'orgueil d'avoir dépassé la justice?

Le juge de paix, qui n'était plus qu'un spectateur, attendait avec une curiosité haletante.

Chacun écoutait donc le battement de son cœur; et la même petite sueur mouilla tous les fronts, quand on entendit se refermer la porte de la chambre de madame Darras, puis, dans l'escalier, le pas régulier des gendarmes qui précédaient ou suivaient Savine.

Son entrée fut une surprise et déconcerta toutes les suppositions. On eût dit que, pendant ses heures de séquestration, elle s'était étudiée, non pas à préparer sa défense, mais à se faire belle, tant sa beauté apparaissait tout d'abord.

Ses cheveux, relevés avec une grâce altière, et épanouis sur le sommet de la tête en une boucle énorme ressemblant à deux ailes de corbeau, aidaient à la majesté, plutôt terrible que sinistre, de toute sa physionomie. Ses yeux flamboyaient, non plus comme une forge dans une caverne, mais comme une flamme, sur un trépied, dans l'air

libre de la nuit. Ses joues de marbre n'avaient plus une fibre colorée et vivante. Sa bouche se reposait de ses sarcasmes et de ses fureurs, dans un demi-sourire, que la pâleur un peu violette de ses lèvres faisait ressembler au sourire d'une morte.

C'était la prêtresse d'un culte tragique, marchant à quelque sanglant sacrifice. Le remords, la crainte ou la honte disparaissaient dans l'extase d'une idée fixe, dans la volonté de transfigurer l'horreur qu'elle inspirait.

Malgré sa beauté, Savine restait une épouvantable créature; mais l'épouvante, comme ses crimes, dépassait la mesure des effrois ordinaires.

Tous les aromes de son esprit, tous les venins de sa dépravation, distillés, amalgamés par elle, composaient un dernier philtre, pour imposer son souvenir immortel à ceux qui voulaient sa mort.

Pendant les heures passées dans sa chambre, elle n'avait médité, ni sur sa vie, ni sur le châtiment de son orgueil poussé jusqu'à la frénésie. Elle s'était mirée dans son portrait; elle en avait aspiré, extrait le charme magique; elle s'était rajeunie, dans une incantation suprême. N'ayant plus à séduire que les bourreaux, elle voulait enchanter l'échafaud lui-même.

Elle s'avança jusqu'au milieu de la salle, dans le silence qu'elle augmentait. Elle marchait si fer-

mement, que ses pieds, à chaque pas, éveillaient un écho, en frappant les dalles. Elle ne regarda personne, mais elle vit tout le monde, Fardeau aussi bien qu'Anne Chagnier.

Le juge d'instruction se pencha à l'oreille du procureur du roi et lui souffla tout bas :

— Quelle femme ! c'est Proserpine sortant des enfers !

— Oui, mais je vais l'y faire rentrer, grommela le procureur du roi, que cette poésie offusquait.

Le procureur reprit d'une voix dure :

— Madame, tantôt, vous avez menti à la justice.

— C'est vrai, répondit Savine.

— Vous reconnaissez maintenant que Fardeau, qui avoue tout, d'ailleurs, a été votre complice ?

— Je le reconnais.

— Je dois vous faire savoir qu'en s'accusant de participation à l'effraction et au vol, Fardeau se défend d'avoir eu une part active dans les deux meurtres qui ont précédé le vol et suivi l'effraction.

— Fardeau a raison.

— Vous auriez, s'il faut l'en croire, pris vous-même, dans la cuisine, le couteau qui devait servir à frapper Anne Jacquinot, et c'est vous qui l'auriez tendu à Birouk ?

Une vapeur passa sur les yeux de madame Darras. Mais elle resta immobile. Elle ne répondit



qu'après avoir acquis la certitude que sa voix ne tremblerait pas.

— Fardeau n'a rien oublié, dit-elle lentement.

— Ainsi, vous avouez ?...

— Je ne veux plus nier.

L'interrogatoire pouvait être clos par cette réponse qui tombait, comme un marbre sur un gouffre, pour le fermer. Mais cette attitude douce et hautaine de Savine provoquait le procureur du roi. Il devait à sa dignité d'humilier cette superbe; ne plus exiger d'elle des aveux, c'était lui obéir. Elle s'offrait trop fièrement; il fallait l'obliger à supplier.

— Pourquoi, — reprit-il avec un redoublement de rudesse, — avez-vous essayé tantôt de tromper la justice ?

Savine le regarda sans colère, avec une fixité qui, par sa persistance seule, devenait dédaigneuse. Cette grande criminelle avait l'air de s'étonner de la naïveté de son juge.

— J'avais honte de vous livrer Fardeau, — répondit-elle; — ne le comprenez-vous pas ?

Fardeau se couvrit le visage de ses deux mains. Madame Darras, sans se détourner, eut la perception de ce mouvement.

— Et puis, — ajouta-t-elle, — je le savais faible... j'avais pitié de lui !

— Pour sauver votre amant, vous livriez votre mari !

Savine eut un tressaillement des sourcils, qu'elle réprima, en ouvrant davantage ses grands yeux :

— Je pensais bien, — dit-elle, — que M. Darras ne serait pas longtemps soupçonné... Vous-mêmes, vous vous portiez sa caution, et vous vous excusiez de l'arrêter. Je croyais que cette accusation déraisonnable suffirait pour donner l'alarme à Fardeau. Je ne voulais pas non plus que le triomphe d'une servante fût si rapide. Je ne cherchais pas à me sauver ; mais il me convenait de ne me livrer qu'à mon heure ; quand je me serais préparée.

— Il paraît que maintenant vous êtes décidée ?

— Oui, monsieur.

Le calme, la froideur aisée avec laquelle Savine répondait au procureur du roi, augmentaient l'attention et presque l'angoisse des assistants. Quel coup de théâtre cette comédienne se réservait-elle encore ? On ne pouvait lui supposer du repentir. Pendant les heures de solitude qu'elle venait de passer, elle avait achevé le meurtre de sa conscience. Rien ne vibrait plus, que l'orgueil, dans cette âme dévastée. Voulait-elle appliquer cet orgueil à se livrer, sans les terreurs des criminels vulgaires, ou bien tendait-elle un nouveau piège aux magistrats ?

Le procureur du roi, excité à la lutte que refusait madame Darras, voulut l'atteindre dans le seul point resté vulnérable sans doute.

— Ainsi, — dit-il, de plus en plus sévère, — pour que la rumeur de votre arrestation fît s'évader votre complice, cet homme, vous n'avez pas craint d'accuser M. Darras d'un parricide, et vous l'obligiez à subir cette infamie, en feignant de sauver votre fils? Ainsi, l'amour maternel était pour vous un jeu, autant que l'honneur de votre mari?

Savine frissonna cette fois, dans ses bandelettes glacées; une faible rougeur colora ses joues; la flamme de ses yeux vacilla.

— Mon fils! — dit-elle d'une voix plus douce et vaguement inquiète, — je ne veux pas de mal à mon fils.

— Pourquoi alors jeter son nom, comme une flèche empoisonnée, dans le cœur de son père?

— Son père m'a fait souffrir, et je me vengeais!

— Oui, comme vous vous êtes vengée de l'aïeul; mais votre fils?...

— Mon fils a été ingrat. Je l'ai aimé jusqu'à commettre ce crime pour lui. Je voulais faire sentir que j'aurais pu le contraindre à le commettre avec moi.

— Vous le calomniez.

— Non, repartit Savine avec plus d'animation;

non, je m'accuse. Mais pourquoi me parlez-vous de mon fils? J'ai eu tort de prononcer son nom tantôt... C'est pour expier ce tort que je me suis soumise. Voilà le crime dont je me repens, le seul, entendez-vous!... Je n'avais plus qu'une vertu dans l'âme; je l'ai immolée... On m'a tant torturée dans cet amour-là!... Oui, j'ai eu tort, j'ai eu tort! S'il était là, je m'agenouillerais devant lui; c'est mon juge, lui; pourquoi n'est-il pas là?

Elle s'interrompit, regarda autour d'elle avec une agitation qui croissait, et secouant la tête avec amertume:

— Il est là-haut avec son père, n'est-ce pas?

— Non, madame.

— Où donc est-il?

— Chez M. Patris, dit Anne Chagnier.

Savine se sentit mordue et porta ses deux mains à sa poitrine.

— Déjà! — murmura-t-elle, — il n'a donc personne à consoler ici? Personne à qui sa pitié doive un adieu?...

Elle eut peur de s'abandonner à la douleur qui la menaçait; et d'une voix hésitante, tout en s'efforçant de se contenir:

— Gaston sait-il que je l'ai accusé? demanda-t-elle au procureur du roi.

— Oui, madame.

— Qui donc le lui a dit?

Le magistrat, assez mal renseigné sur ces détails, répondit, en désignant Anne Chagnier :

— C'est mademoiselle, sans doute.

Le regard de haine furieuse que Savine lançait à la vieille fille se heurta contre un éclair terrible qui le brisa.

— Ce n'est pas moi, — répondit Anne Chagnier, — qui ai deviné tout de suite la vérité. La colère rend aveugle ; l'amour voit mieux... C'est mademoiselle Célinie Patris.

— Elle ! s'écria Mme Darras avec stupeur.

— Elle seule ! elle a compris que M. Darras, en ne vous démentant pas, se dévouait. Elle savait bien que M. Gaston était l'être unique au monde qui pût faire accepter une pareille épreuve à son père.

— Elle a deviné cela ! répéta madame Darras profondément troublée, avec un accent de douleur, de jalousie, et pourtant d'admiration.

Puis, elle continua, presque à voix basse, en se parlant à elle-même :

— Comme ils s'aiment !... comme ils s'aimeront, quand je ne serai plus là !

Sa tête, lassée, s'inclina ; le battement de ses paupières parut faire croire qu'elle allait pleurer. Mais ses yeux étaient secs, quand elle les montra

de nouveau, en se redressant, pour défier un ennemi lointain et invisible.

Elle reprit, déchiquetant chaque mot, et s'essayant en quelque sorte à des morsures :

— Est-ce mademoiselle Célinie Patris, est-ce encore cette jeune fille qui a découvert mon vrai complice ?

— Oui, dit Anne Chagnier.

— C'est impossible ; tu mens.

— Ai-je menti jusqu'à présent ?

— Tu mens ! tu mens ! Elle n'a pu deviner cela. Est-ce qu'elle connaissait Fardeau !

Madame Darras se tordit dans une étreinte qui l'étouffait. Elle se retourna, pour chercher un siège ; mais en voyant derrière elle Fardeau, accablé, rouge de honte, elle craignit de paraître aussi faible que lui, et, frappant de son pied le pavé de la salle, pour l'y enraciner, elle reprit en menaçant Anne Chagnier du geste :

— Je te dis que tu mens, et que cette petite fille n'a pu deviner mes secrets !

Anne n'eût pas été femme, en résistant à la tentation de savourer ce désespoir. Elle se souvenait du tableau imaginé par Patris, à mesure qu'elle regardait madame Darras, dont le masque rigide se détachait et se décomposait. En la voyant s'agiter et se débattre, elle voyait distinctement l'ange de pureté et de lumière, avec le doux visage de Célinie,

surgissant dans l'obscurité de la salle, et dominant le démon terrassé. Anne se dit que l'heure était venue de servir de pointe rougie à la lance infailible. Elle demanderait pardon à Dieu, plus tard, ainsi qu'à la mémoire de M. Pierre Darras, de sa férocité, s'il le fallait; mais, pour le moment, elle avait besoin d'être féroce, afin de remettre la justice à sa place, au-dessus de cette parricide effrontée.

— Vos secrets, — lui dit-elle avec un haussement d'épaules insultant, — qui donc ne les connaît pas... en gros? Oui, c'est cette jeune fille, la fiancée de votre fils, votre future belle-fille, qui a compris que M. Darras n'était dans ce monde que pour se dévouer et se sacrifier. Elle n'a pas hésité une minute à déclarer que vous aviez forcé cet honnête homme qu'elle admire, à s'immoler, au nom du sentiment paternel. Elle a trouvé cela, d'instinct, d'inspiration, d'élan. Oui, c'est elle, ensuite, quand on a cherché le complice que vous cachiez sous la vertu de M. Darras, comme vous l'aviez déguisé de sa robe noire, c'est elle qui, dans sa pureté, a soupçonné et dénoncé le calcul de votre impudeur!

— Non, je ne crois pas cela!

— Votre fils l'a cru tout de suite.

— Gaston! c'est devant Gaston, c'est à lui qu'on a dit cela?



— C'est à lui!

Madame Darras fit un pas vers les magistrats et, s'appuyant à la table, qu'elle faisait vibrer sous ses deux mains :

— Messieurs, ordonnez-lui de se taire. Elle n'a pas le droit de me torturer. C'est à vous de m'interroger ; c'est à vous seuls que je dois répondre. N'est-ce pas, que les choses ne se sont pas passées ainsi?

— Madame, — dit le procureur du roi, — M. Patris a affirmé déjà ce que mademoiselle Chagnier vous certifie. Si vous voulez qu'il répète devant vous..

— Non, non ! je n'ai pas besoin de voir tous mes ennemis. On me hait bien dans cette famille-là !

— C'est là qu'on fera de votre fils un honnête homme, — reprit Anne Chagnier ; — c'est là qu'on vénère, qu'on aime M. Darras !

— Oh ! ces Patris ! ces Patris ! murmura Savine avec fureur.

— N'allez pas supposer cependant — continua la vieille fille, — que mademoiselle Célinie en sache autant que moi sur votre compte ! elle avait le sentiment d'une complicité infâme qui se révélait naïvement à son innocence ; c'est son père qui a cherché ensuite. Et c'est moi, dressant la liste de vos amants, que je puis donner aussi bien que la liste de l'argenterie volée, c'est moi qui ai nommé Fardeau.

— Vous ! toujours vous !

— Dieu m'est témoin que je n'ai pas cherché cette dernière tâche. J'espérais avoir fini, en faisant venir ici la justice. Pourquoi n'avez-vous pas avoué tout, ce matin ? Vous auriez épargné des douleurs à d'honnêtes gens.

La voix d'Anne Chagnier était moins assurée, en achevant ces derniers mots ; mais elle l'affermait bien vite, de peur que madame Darras ne remarquât son trouble.

— Oui, — reprit-elle intrépidement, — c'est moi qui ai prononcé le nom d'Auguste Fardeau ; c'est M. Patris qui a fait le reste. Il n'a pas eu besoin d'une longue enquête. Il a observé, il a vu du premier coup d'œil. Il a fait venir ces messieurs... on a trouvé les preuves. Fardeau n'a pas essayé de nier. Vous avez eu tort, madame, de prendre un second complice. Pour la besogne à faire, Birouk suffisait. Peut-être bien, — ajouta-t-elle avec mélancolie, — que si Birouk eût été seul avec vous, la besogne eût été mieux faite... Je n'aurais pas été épargnée. Votre crime, un peu plus sanglant, avait plus de chances de rester impuni ; on eût dit : — Ce sont les Cosaques ! et tout se fût terminé par là... Je vous dois la vie, Auguste Fardeau ; j'ai l'air d'une ingrate, puisque je vous ai dénoncé... ce n'est pas ma faute. Je vous remercie pourtant,

non pas de ce que, grâce à vous, je peux porter le deuil de mon maître, mais de ce que je peux le venger !

Tandis qu'Anne Chagnier parlait ainsi, avec autorité, et cependant avec une douceur cachée que Fardeau comprenait, madame Darras luttait contre elle-même, s'efforçant de reprendre l'attitude marmoréenne qu'elle avait en entrant dans la salle ; elle ne parvenait guère à se refroidir ; une douleur indomptée se rallumait en elle, par bouffées rapides, et rallumait ses colères.

— Messieurs, — dit-elle aux magistrats d'un ton de supplication énergique et caressant à la fois, — vous n'avez plus rien à me demander, n'est-ce pas ? Cette fois, j'ai tout avoué, je suis convenue de tout, je n'ai rien dissimulé, rien. On peut me conduire en prison, me faire mon procès, me juger, me condamner, me guillotiner... je suis prête ; on n'ira jamais assez vite, et ce n'est pas moi qui vous retarderai. Mais, avant de quitter cette maison ; avant de m'abandonner à vous pour toujours ; avant d'être une *prévenue*, une *accusée*, une *coupable*, une *condamnée*, permettez-moi d'être une mère, pour la dernière fois ! Ce que j'ai fait est abominable ; ce qu'on vous a dit vous permet de supposer que je suis une créature monstrueuse. Adultère, assassin, voleuse, j'ai été tout cela ! Oui, je ne m'en

dédis pas ! mais je vous jure, messieurs, que j'ai aimé mon fils, comme jamais aucune mère n'a aimé le sien. Je vous jure que je l'aime, à mourir avec joie, à endurer tous les supplices, s'il voulait me tuer lui-même... Je vous demande à le voir, à lui parler, ici, avant de partir.

Le procureur du roi et le juge d'instruction échangèrent deux paroles et deux regards qui contenaient évidemment un refus. Savine prévint leur réponse.

— Voir mon fils ! Ne me dites pas que c'est impossible, que c'est difficile ! On peut aller le chercher, l'amener. Dans un quart d'heure tout serait fini...

— N'insistez pas, madame, dit le procureur du roi.

— J'insiste au contraire ! c'est si peu de chose pour vous ! Vous craignez quelque piège de ma part ? Non, non, je vous le jure. Vous serez là, vous resterez là. Je veux seulement le voir.

— Voudrait-il venir ? dit le juge d'instruction.

Savine, qui avait repris un peu de couleur, devint horriblement pâle.

— Il voudra, j'en suis sûre. Il ne vous désobéira pas, si vous l'envoyez chercher. Ah ! que m'importe qu'il vienne pour me maudire, pour me renier, pour me reprocher mon crime ; pourvu qu'il

vienne ! J'ai besoin de sa malédiction aujourd'hui, comme j'avais besoin de ses baisers, quand il était petit. Je veux emporter son regard, comme une lumière, dans la nuit où je vais. Je lui demanderai pardon, vous verrez, et sa pitié sera le commencement de mon repentir... Je baiserais ses mains, ses pieds ; je me prosternerai devant lui, pour qu'il se souvienne que sa mère l'aimait jusqu'à la folie ; qu'elle avait concentré dans cet amour-là toutes les forces de son être. Cette idée adoucira, tempérera peut-être quelque chose du souvenir terrible que je lui laisserai. Je crois que je serais fière d'être insultée, reniée par lui devant vous ! Cela me prouverait qu'il a la conscience d'un homme, l'énergie d'un homme, et que mon sang fatal s'est purifié dans son cœur !... Donnez-moi cette joie, cette leçon, ce châtiment, si voulez. Je vous en conjure !

Le juge d'instruction se fût sans doute laissé fléchir ; le procureur du roi fut inexorable.

— Madame, — lui dit-il, — ce que vous demandez est impossible pour ce soir. Votre fils n'est pas ici. En admettant qu'il ait la force et la volonté de venir, une entrevue pareille, dans des circonstances si graves, dans cette maison, serait un spectacle aussi douloureux pour tout le monde et pour vous-même qu'il serait embarrassant pour la justice.

— S'il ne veut pas venir seul, — interrompit ma-

dame Darras qui cherchait des arguments, — qu'il vienne avec Célinie... je veux bien la voir... Je lui dirai, à elle aussi, que je lui pardonne. Je lui donnerai des conseils pour aimer mon fils. Qu'est-ce que cela peut vous faire que cette entrevue soit douloureuse? Pourquoi vous embarrasserait-elle? Ne craignez pas de me donner une occasion de pleurer! Ce sont des larmes, au contraire, que je vous demande!

— Madame, — repartit le procureur du roi d'un ton décisif, — nous avons ce soir encore des formalités à remplir qui ne peuvent être retardées. Demain, au greffe de la prison... avant le départ... vous verrez votre fils. Cette entrevue sera plus facile alors pour tout le monde. Laissez agir la justice ce soir; demain, à son tour, la justice laissera agir la pitié.

— Demain! — repartit Mme Darras en cessant brusquement de se contraindre, — pourquoi demain? Qui donc m'écouterait quand je n'aurai plus à parler qu'à des geôliers? On me refusera cette grâce demain, si on me la refuse aujourd'hui. Non, c'est ce soir, chez moi, pendant que j'ai encore l'apparence de la liberté; quand je m'imagine que, femme du monde, je m'adresse à des hommes du monde... que je veux...

Elle s'arrêta sur ce mot, moins par étonnement



de l'avoir prononcé, que pour l'accentuer de l'expression hardie de ses yeux, du geste de ses mains qui menaçaient les magistrats.

Le procureur du roi fit un mouvement, pour reculer sa chaise, et pour terminer l'interrogatoire.

— Vous voulez ? — dit-il brutalement à madame Darras, — moi, je ne veux pas !

— Vous abusez cruellement de votre pouvoir ! repartit Savine, toute frémissante.

— Nous en usons, madame.

— Vous êtes des barbares !

— Des Cosaques ? ne put s'empêcher de dire le juge d'instruction, qui avait, paraît-il, la vocation de la réplique et de l'à-propos.

— Si vous croyez en avoir fini avec moi, — s'écria Savine hors d'elle-même, — vous vous trompez ! Je rétracte tout ce que j'ai dit. Fardeau a menti... Vos preuves ne sont pas des preuves. Il y a un complot contre moi. Je dirai la vérité, toute la vérité, quand mon fils sera là... C'est avec lui que je veux être confrontée ; avec lui, entendez-vous ? Je ne sortirai pas d'ici que je ne l'aie vu. Vous me traînerez de force... Je crierai... Il faudra que vous me mettiez un bâillon pour m'empêcher d'appeler mon fils !...

Les magistrats, qui n'avaient pas la notion complète du caractère de madame Darras, furent éton-



nés et presque ébranlés par ce débordement subit de colère et de douleur. Ils craignirent que la malheureuse ne devînt folle. Mais tout en se consultant le procureur du roi promena son regard autour de lui. Le juge de paix, qui connaissait de longue date madame Darras, n'était point ému ; Fardeau restait insensible ; Anne Chagnier avait un sourire méfiant, et quand son regard rencontra celui du procureur du roi, il sembla lui dire :

— Prenez garde ! c'est le nouveau piège !

C'était surtout le cri d'agonie du dernier sentiment qui rattachât encore Savine aux femmes et aux mères. C'était l'appel désespéré, le remords inconscient de l'âme qui, ne voulant pas fléchir sous son crime, fléchissait sous la pensée d'une séparation éternelle. C'était la revanche instinctive de cette créature, convaincue de haine, qui voulait montrer, en succombant, tout ce qu'elle avait enfermé d'amour. Elle ne songeait pas à disputer sa liberté et sa vie. Mais l'idée de partir sans s'être regardée une dernière fois dans la conscience de Gaston, torturait cette coquetterie farouche d'un amour maternel qui dépassait celui d'Agrippine.

Car Savine eût béni son fils, en se sentant poignardée par lui. L'adieu de son enfant, doux ou brutal, était la dernière volupté qu'elle rêvait avant d'en finir.

Le procureur du roi craignit d'être la dupe de l'espèce de pitié qui le sollicitait. Il acheva de se lever, ramassa quelques papiers qu'il avait devant lui, et fit un geste significatif aux gendarmes. Ceux-ci se rapprochèrent.

Madame Darras comprit. Ses yeux étincelèrent ; sa bouche, ouverte encore pour protester, resta béante avec une sorte de rictus léonin ; ses mains tendues agitèrent leurs doigts dans le vide. Ce fut effrayant de réalité bestiale et superbe de furie surhumaine. Mais ce fut le dernier spasme, la dernière et rapide convulsion d'une volonté qui s'épuisait à vouloir forcer le néant.

Au bout d'une minute, les yeux se voilèrent, la bouche se referma, en étranglant le sanglot inutile, et reprit son pincement rigide ; un voile grisâtre, une nuée de cendres passa sur le visage de cette femme foudroyée. Elle redevint la statue qu'elle était, en entrant dans la salle. Elle se repentait d'avoir disputé les lambeaux de son cœur à ces justiciers qu'elle ne pouvait séduire.

Quand elle se fut bien ensevelie dans son marbre, elle dit avec une voix claire et froide qui sortait d'un tombeau :

— Puis-je au moins parler à mon mari ? Je suppose qu'il est encore ici.

Le procureur du roi s'inclina, consulta pour la

forme le juge d'instruction, et répondit poliment :

— Nous allons, madame, faire prier M. Darras de descendre. Il est avec M. Patris.

Savine eut un tressaillement. Ce nom de Patris se trouvait fatalement au bout de toutes les réponses qu'on lui faisait, comme une arme, comme une pointe aiguë, à laquelle elle se déchirait.

— Ne vous semble-t-il pas, dit-elle, qu'il serait moins pénible pour M. Darras de m'entendre... ailleurs que dans cette salle ?

Elle se tourna à demi et montra Fardeau.

— Vous avez raison, madame ! repartit le procureur du roi sur le même ton de politesse.

Il voulait se montrer aussi humain, par scrupule de conscience, qu'il s'était montré d'abord rigoureux, par scrupule de magistrat.

Il fit un signe à deux gendarmes.

— Montez avec moi, messieurs, — dit Savine avec un éclair de grâce féminine et mondaine qui passa sur sa physionnomie comme un rayon de soleil sur l'épithaphe d'un tombeau.

Elle allait faire les honneurs de son expiation à ces hommes qui pouvaient la juger et la punir, mais non la diminuer.

Un gendarme prit un flambeau et s'avança vers la porte. Mme Darras venait ensuite ; les magistrats la suivaient ; un gendarme fermait la marche.

Ce cortège avait une solennité singulière. Il agrandissait les proportions de cette maison devenue un tribunal, un palais de justice. Avant de quitter la salle, Savine se retourna :

— Adieu, Fardeau ! dit-elle.

Et comme le bijoutier, au lieu de lui répondre, se courbait de plus en plus, pour cacher son visage :

— Adieu, Fardeau ! répéta-t-elle avec une inflexion de mépris.

Anne Chagnier s'était levée de sa chaise, en même temps que les magistrats. Elle ne voulait pas rester presque seule, en présence de l'homme qu'elle avait livré. Les adieux de Savine, bien que tout simples et tout naturels, éveillaient d'ailleurs dans l'esprit de la vieille fille une curiosité et comme un soupçon qui échappait à la justice.

Elle sortit donc derrière les gendarmes ; mais en posant le pied sur la première marche de l'escalier, elle s'arrêta.

Avait-elle le droit de se mêler aux choses douloureuses qui allaient s'accomplir là-haut ? Sa curiosité, si justifiée qu'elle fût par ses méfiances, ne deviendrait-elle pas sacrilège, en s'imposant à M. Darras ? Savine, quand elle invitait les magistrats à l'accompagner, voulait se donner des té-

moins pour quelque scène où son génie triompherait une dernière fois. Anne, en ne montant pas, tromperait ce calcul, et Savine souffrirait peut-être de ne pas la voir.

Elle resta pensive au bas de l'escalier, pendant qu'elle entendait monter lentement, d'un pas régulier, sonore, les gendarmes, la prévenue et les magistrats.

Quand la lumière qui précédait le cortège fut au tournant du premier étage, Anne eut la tentation rapide de crier, d'avertir la justice, de la conjurer de se tenir sur ses gardes. Mais montrer de la peur, c'était rendre à madame Darras un hommage que celle-ci eût perçu avec fierté.

— Non, pensa la vieille fille, que sa destinée s'achève selon la prudence de la justice... Mon devoir est rempli.

Elle leva les yeux ; le cortège défilait sur le palier du premier étage, et la lumière tremblante, affaiblie, colorait vaguement la rampe, dans les hauteurs de l'escalier, tandis que la nuit surgissait du pavé du vestibule et enveloppait les premières marches.

Anne sortit de la cour, mais ne sortit pas de la maison. Elle voulait bien s'abstenir de boire sa vengeance jusqu'à la dernière goutte ; mais elle ne voulait se retirer que derrière son œuvre. Jusque

là, elle restait, sentinelle volontaire de la justice humaine et de la justice divine.

Le ciel était étoilé et souriait. Il était doux de le prendre à témoin, après une tâche si lourde. On pouvait distinguer, par la fenêtre de la salle à manger, Fardeau assis en attendant.

Anne, à son tour, lui envoya un adieu, sans haine, sans colère, sans mépris, souhaitant tout bas que le vœu d'une âme désarmée neutralisât l'influence de l'adieu méprisant et menaçant jeté par Savine à son complice.





## XVII

### LE TRIOMPHE DE SAVINE

M. Darras et M. Patris, dans leur douloureux entretien, avaient gagné peu à peu cette sérénité héroïque où l'on se mesure avec le malheur, pour le trouver plus petit que soi, où l'on se sent soulagé de n'avoir pu être atteint que par un crime, c'est-à-dire par une trahison et une lâcheté du sort.

Assis au fond du laboratoire, dans une sorte d'alcôve arrangée en bibliothèque, le savant, sur un large tabouret, dont il se servait en guise d'escabeau pour atteindre aux planches élevées, le soldat de Rochambeau sur une pile d'in-folio qui lui servait de piédestal, ces deux hommes s'étonnaient, en s'épanchant, de se comprendre si bien ; le vi-

gneron, malgré son ignorance des livres, et le savant, malgré son ignorance de la vie.

Le bruit qui se fit dans l'escalier, et deux coups frappés à la porte les interrompirent :

— On vient me chercher, dit naïvement M. Darras.

— On vient vous rejoindre, dit Patris en lui serrant la main.

Ils se levèrent. Quand la porte s'ouvrit, et quand, derrière le gendarme qui portait la lumière et qui se rangea de côté, il aperçut Savine et les magistrats, M. Darras fit quelques pas en avant et se trouva ainsi près de sa table de travail. Sa bougie était placée entre les fioles et les livres que le savant n'avait pas dérangés depuis la visite faite dans l'après-midi.

Savine regarda son mari, sans provocation et sans humilité, avec une douceur grave qui le troubla. Elle s'était encore transformée. Sa beauté revenue s'était attendrie. Sa marche seule, son vêtement noir, ses mains croisées devant elle, avaient l'éloquence d'une suppliante.

Elle laissa d'abord parler le procureur du roi.

— Monsieur, — dit celui-ci, — nous vous devons, non pas des excuses que la justice ne doit jamais, mais des témoignages de douleur et de respect. Nous vous les apportons... Nous allons

partir. Madame a voulu vous voir avant de nous suivre... Nous avons pensé que vous auriez assez de courage pour supporter cette entrevue... que nous abrègerons, d'ailleurs, selon votre désir.

— Ne craignez rien, messieurs, — dit madame Darras, — je n'abuserai ni du courage de mon mari, ni de votre générosité.

Savine s'avança de quelques pas, en enfermant pour ainsi dire le savant entre son fauteuil à demi tourné et la table.

— Monsieur, — lui dit-elle, — il ne m'a pas été permis de faire mes adieux à mon fils. Voulez-vous les lui porter ?

M. Darras interdit s'inclina.

— Il est inutile, — continua Savine, en se rapprochant insensiblement de son mari, — de lui voiler l'horreur de ma conduite. Qu'il sache seulement que je mourrai avec son nom sur mes lèvres. Je l'ai mal aimé ; mais je l'ai bien aimé. Lui seul n'a pas le droit de me maudire, car je lui ai été fidèle à toute heure de ma vie. Vous me le disputiez depuis quelques mois... Une autre a pris dans son cœur une place qui effacera la souillure du souvenir maternel. J'ai été jalouse de vous... J'ai été jalouse de mademoiselle Célinie Patris... J'avais tort. Je vous remercie, monsieur, de me l'avoir enlevé... je l'aurais perdu... Et vous, monsieur Patris, —

ajouta madame Darras en se tournant vers le vigneron, — soyez fier de lui : il aura, pour pratiquer les vertus de son père, un peu de l'énergie que sa mère apportait à ses vices.

M. Darras, très-pâle, que ce langage embarrassait et troublait, fit un mouvement pour protester. Savine avança la main pour arrêter le geste. Son mari eut peur d'être effleuré ; il se recula et tomba assis dans son fauteuil. Madame Darras abaissa la main sur le bord de la table et y resta appuyée.

— Monsieur, — continua-t-elle, — je ne vous demande aucun pardon, à vous ; non pas que je me sente incapable de reconnaître mes crimes, mais parce que je vous sais capable de me les pardonner.

M. Darras se souleva avec un effarement naïf, à ce singulier défi qui lui entraît dans le cœur ; Savine, d'un sourire, le contraignit à se rasseoir et à l'écouter encore.

— Oui, reprit-elle, en secouant la tête, et d'une voix qui s'élevait peu à peu, malgré tant d'années de douleur et de honte, malgré mes folies, malgré mes adultères, malgré mon parricide, malgré cette cruauté dernière avec laquelle tantôt je vous ai déchiré le cœur... si je pleurais, si j'invoquais votre pitié, si je vous parlais de repentir, vous, dont la patience et la bonté étaient mon supplice, vous m'accableriez de votre pardon. Je veux rester pu-

nie, maudite, exécrée ; de cette façon, je ne léguerais de remords à personne... Ne croyez donc pas, monsieur, que vous auriez pu, quand j'étais jeune, me prémunir, m'avertir, me sauver ; non, j'ai été votre fatalité. Un homme m'a bien jugée, un seul, celui qui ne m'a jamais appelée sa fille, celui que j'ai fait tuer... Vous frémissez ! je vous fais horreur... Vengez-le donc, monsieur ; laissez-moi le venger ; et, encore une fois, n'ayez pas plus de remords de ma vie que de ma mort !

En parlant ainsi, d'un ton haut qui stupéfiait tout les témoins de cette scène, Savine, forçant son mari à baisser les yeux sous son regard, se pencha tout à fait.

Avant qu'on pût s'expliquer ou empêcher le mouvement de son bras allongé sur la table, elle avait saisi la petite fiole noire dont j'ai parlé, sur laquelle on lisait : *acide prussique*. C'était à elle que son invocation dernière était adressée, et, se relevant avec élan, reculant au fond de la pièce, elle déboucha le flacon pour le porter à ses lèvres.

M. Darras bondit de son fauteuil : mais il se heurta dans Patris qui se précipitait, sans savoir pourquoi, en sens contraire.

Ce heurt suffit au triomphe de Savine. Elle posa le flacon sur sa bouche.

Ce fut l'effet de la foudre. Le premier qui la re-

joignit, la reçut dans ses bras, morte, et le flacon d'acide prussique vint rouler aux pieds des magistrats terrifiés.

Tout s'était passé dans une seconde, dans un éclair, sans qu'on eût le temps de pousser un cri.

C'était un gendarme qui soutenait le cadavre de Savine; il le déposa dans le fauteuil que venait de quitter M. Darras.

— Qu'on coure chercher un médecin ! — dit le procureur du roi.

M. Darras, les yeux rouges, la bouche tremblante, s'agenouilla devant sa femme, lui prit les mains, colla l'oreille sur son cœur, et, se tournant vers les magistrats :

— Le médecin, — murmura-t-il en suffoquant, — est aussi inutile maintenant que le juge.

— Comment ? ne peut-on rien ?

— Rien.

— Il n'existe pas de contre-poison ?

— Non.

— Mais, — dit à son tour le juge d'instruction fort ému, — depuis ce matin, depuis hier, cet acide n'a-t-il su s'affaiblir ?

M. Darras se pencha sur le visage de sa femme, chercha un souffle et se reculant :

— Non ! répliqua-t-il, accablé de sa conviction.

Une odeur pénétrante d'amandes amères attestait

que le redoutable agent avait conservé toute sa puissance ; que le savant ne s'était trompé ni dans ses calculs, ni dans ses précautions, en préparant, sans se douter du rôle qu'elle devait jouer chez lui, *l'eau amère*, réservée, dans l'ancienne loi d'Egypte, au châtimement des femmes adultères.

Un livre était encore ouvert sur la table, à la page qui contenait le témoignage ou la supposition de l'histoire. C'était le code mystérieux d'où la sentence s'était envolée pour foudroyer la coupable.

Savine, la tête renversée en arrière, les cheveux un peu dénoués, les yeux voilés mais non fermés, la bouche entr'ouverte par le dernier sourire de son orgueil, exerçait encore son prestige à travers la mort.

M. Darras la contemplait et osait se rappeler maintenant la femme jeune, belle, enivrante et enivrée d'amour, qu'il avait un jour amenée dans cette maison.

Le crime avait disparu de ce front d'ivoire ; la passion seule s'y lisait, encore satisfaite et victorieuse.

Patris avait sa part d'émotion et de terreur ; mais, brave par nature, résigné par égoïsme paternel, il admettait volontiers l'intervention de la Providence dans les accidents tragiques qui suppriment les



criminels. Son épiderme avait frémi ; mais sa logique de soldat n'était point mécontente. Il aimait mieux un deuil nouveau sur le bonheur de ses enfants, que l'ombre d'une vivante comme Savine.

Il voulut soustraire le plus tôt possible M. Darras à sa contemplation inutile ou dangereuse. Il vint lui toucher doucement l'épaule, comme il avait fait déjà devant l'alcôve de M. Pierre Darras, et lui dit :

— Gaston vous attend.

M. Darras regarda autour de lui et répondit :

— Nous ne pouvons partir encore.

— Pourquoi donc ?

— Mais...

— Vous n'avez plus rien à faire ici, — lui dit gravement le vigneron. — Abandonnez cette maison à la justice et à la mort !

— Pourtant, mon ami...

— Venez retrouver l'innocence qui souffre, la jeunesse qui veut vivre. N'est-ce pas, messieurs, que vous le permettez ? ajouta Patris en s'adressant aux magistrats.

— Monsieur Patris a raison, — dit le procureur du roi avec déférence. — Il n'y a plus ici qu'un cadavre qui appartient à Dieu, à la place d'une coupable qui nous appartenait. Laissez-nous terminer notre mission.

M. Darras soupira. Patris lui prit le bras et l'attira hors de ce cabinet, sans lui laisser le temps de regarder encore une fois cette morte dangereuse.

M. Darras, soutenu par Patris, descendit en silence jusqu'au premier étage. Là, comme il fallait traverser un large espace blanc que faisait la lune, en éclairant la porte de la chambre à coucher de Savine, il s'arrêta. Une idée étrange le tenta pendant dix secondes, le tortura pendant une demi-minute. Il se sentait invité par la blancheur de ce seuil nuptial. Il voulait entrer, décrocher le magnifique portrait et l'emporter. N'était-ce pas *elle*, vivante, à l'âge où il croyait en elle ? Cette vision ne pouvait-elle pas lui voiler à jamais le spectre qu'il abandonnait aux hommes de la justice ?

Il eut peur de confier cette tentation au stoïcien qui lui ferait honte de sa faiblesse. Il eut le courage de franchir ce faible rayon de lumière, sans lui rien céder. Il se contenta de soupirer à l'oreille de Patris :

— Ah ! mon ami, si vous saviez comme je l'ai aimée !

Puis, pendant qu'il continuait à descendre, quand il fut dans l'obscurité, il essuya deux grosses larmes...

Dans la cour, il aperçut Anne Chagnier. Elle se

retirait à l'écart pour le laisser passer. Il voulut lui parler.

— Anne, vous êtes une bonne chrétienne, n'est-ce pas ?

— Pourquoi cette question, monsieur Darras ? dit la vieille fille soupçonneuse, qui craignait qu'on ne la forçât à pardonner.

— Parce qu'en priant pour les morts... je vous demande de prier maintenant pour madame Darras.

— Que voulez-vous dire ? balbutia-t-elle, interdite.

— Elle est morte, dit le savant.

— Elle s'est tuée ! ajouta Patris.

Anne mit sa main devant sa bouche pour s'empêcher de crier. C'était donc là le piège ! elle l'avait pressenti.

Son premier mouvement fut tout à la colère. Son ennemie lui échappait. Il est vrai que c'était pour affronter plus tôt une vengeance plus sûre que la sienne. Elle se retourna vers la fenêtre éclairée de la salle et dit :

— Que va-t-on faire de celui-là, maintenant ?

— De qui donc ? demanda ingénûment M. Darras.

Anne ne répondit pas ; Patris répondit pour elle.

— C'est Fardeau qui est là, avec les gendarmes.

— Le malheureux ! dit simplement M. Darras,

en secouant la tête et en s'avancant vers la grande porte.

Anne eut un accès de pitié. Cette douleur sereine, cette bonté persistante lui faisaient reproche. Tout son cœur fut remué. Elle prit une des mains du savant et la porta pieusement à ses lèvres.

— Oui, oui, monsieur, — dit-elle en s'agenouillant presque, — je vais prier pour elle... je vais prier pour vous... Ah! monsieur, je suis la cause de bien grands chagrins!

— Non, lui répondit le savant. Vous avez servi la justice et cherché la vérité. Les chagrins ne sont venus que du mal et du mensonge... Je ne vous en veux pas.

Il continua son chemin, sortit d'un pas ferme de la cour.

Quand il fut dehors:

— Voilà, — dit-il à Patris, — la seconde maison de mon héritage qui devient un tombeau, et dans laquelle je ne pourrai plus rentrer.

— Nous bâtirons ailleurs une maison nouvelle pour en faire un berceau, — répliqua Patris avec énergie. — Venez! nos enfants nous attendent!

Ces deux pères, se serrant l'un contre l'autre, s'en allèrent d'un pas rapide, n'osant plus échanger une parole.

Anne Chagnier, restée seule, dans la cour,

appela Nanette, lui apprit le nouveau malheur arrivé à ses maîtres et lui dit doucement :

— Montons, on aura besoin de nous... Je ne me doutais guère ce matin que j'aiderais ce soir à la dernière toilette de la belle madame Darras. C'est mon expiation, à moi. J'ai promis de l'offrir à Dieu.

Les magistrats, de leur côté, après les constatations nécessaires, quittèrent le cabinet de M. Darras. Ils descendirent seuls, s'éclairant eux-mêmes. Ils laissèrent les gendarmes près du cadavre.

Ils étaient graves, mais plutôt mécontents que profondément attristés, car ils avaient été les témoins impuissants d'une catastrophe terrible ; ils pouvaient se reprocher de ne l'avoir pas prévue.

Dans l'escalier, le juge d'instruction dit au procureur du roi :

— Quelle femme prodigieuse !

— Dites : quelle grande criminelle !

— Elle est de la race des conquérants qui brisent tout, pour vaincre, et qui se brisent eux-mêmes plutôt que d'être vaincus !

— En ce cas, — reprit ironiquement le procureur du roi, ancien procureur impérial, — elle est supérieure à Bonaparte qui ne s'est pas tué à Fontainebleau.

— C'est qu'il ne croit pas sa partie perdue !

Le procureur du roi eut un haussement d'épaules, bien méprisant pour l'empereur.

Le juge d'instruction reprit :

— Madame Darras a eu raison contre nous.

— Son dernier crime n'efface pas l'autre.

— Non, mais il aide à en étouffer le scandale.

La procédure va se simplifier.

— Il faudra toujours faire le procès de Fardeau.

— Sans doute. Il est fâcheux que madame Darras n'ait pas eu ce matin la volonté tragique qu'elle a montrée ce soir... Tout serait fini maintenant, et nous n'aurions pas l'embarras de ce complice.

— Voilà un regret singulier de la part d'un magistrat !

— Je n'ai jamais rien auguré de bon de cette affaire, — continua le juge d'instruction. — La justice n'y a jamais joué qu'un rôle secondaire, pour finir par un rôle de dupe. Si ce Fardeau avait du cœur!..

— Il s'évaderait ?

— Comme Madame Darras ? oui.

Le procureur du roi regarda le juge d'instruction, en fronçant le sourcil, mais avec un faible sourire. Il trouvait son collègue imprudent comme juge, mais assez avisé, comme conservateur des apparences sociales.





## XVIII

### LE TRIOMPHE DE CÉLINIE

Pendant ce temps, M. Darras et Patris atteignaient la maison du vigneron.

Quand ils ouvrirent la porte, ce fut Célinie qui accourut au-devant d'eux ; elle paraissait agitée, inquiète.

— Ah ! monsieur, — dit-elle au savant, — aidez-moi ; je n'en puis plus. Depuis une heure, Gaston a la fièvre et presque le délire. Il s' imagine que nous le trompons, que vous ne devez plus revenir.

Puis, se tournant vers la salle à manger dont la porte était ouverte :

— Gaston ! Gaston ! — cria-t-elle, — voilà votre père !

Gaston s'était levé et avait voulu suivre Célinie ; mais il s'arrêta, se sentant pris de vertige.

Il fit pourtant un effort ; et comme son père apparaissait dans l'encadrement de la porte, il vint tomber dans ses bras.

Sa respiration était haletante ; ses yeux étaient égarés ; il voulut parler ; sa bouche se contracta dans une angoisse horrible.

— Ma mère ? dit-il enfin.

— Nous pouvons la pleurer ensemble, lui dit son père, en l'enveloppant sur son cœur, elle est morte !

— Morte ! — cria Gaston, dont le visage s'empourpra, et qui porta vivement ses deux mains à son front comme pour l'empêcher de s'ouvrir ou d'éclater. — Morte ! répéta-t-il en se dégageant de l'enlacement paternel.

Il recula ainsi que devant un abîme brusquement ouvert devant lui.

Célinie, M. Darras, Patris, alarmés de cette coloration violente de son visage, de l'égarement de sa physionomie, de son allure chancelante, s'approchèrent pour le soutenir ; mais il fit tout à coup avec ses bras les gestes d'un homme qu'un flot submerge et étouffe, et, poussant un cri, un râle terrible, il tomba raide à la renverse.

— Mon fils est mort ! sanglotta M. Darras.

Célinie ne poussa pas une plainte ; elle fit de la main un signe rapide que son père comprit, puis-

qu'il sortit en courant; et s'agenouillant, relevant la tête de Gaston qu'elle soutint sur ses genoux, elle demanda de l'eau, des compresses; lui imbiba le front, lui tint les mains, écoutant sa respiration, semblant compter les pulsations du pouls, comme si elle eût craint de les sentir diminuer.

Le médecin arriva au bout de quelques minutes.

Il demeurait dans le voisinage; Patris l'avait trouvé chez lui. Il aida à relever Gaston, à le placer dans un fauteuil; et, comme on l'interrogeait :

— Avant tout, dit-il, il faut le saigner.

Ce fut encore Célinie qui, sans larmes, sans une plainte, sans un mot, sans un murmure, avec une activité silencieuse, prépara tout ce qu'il fallait et assista impassible à la saignée.

Gaston, la saignée terminée, poussa deux ou trois soupirs, mais ne reprit pas connaissance. Le médecin restait silencieux.

— Docteur, il nous faut la vérité, dit Patris d'une voix ferme.

— La vérité, c'est qu'il y a congestion, transport au cerveau; je crains une méningite.

M. Darras connaissait la valeur des termes employés par le médecin. Il tomba sur une chaise, comme un homme qui ne compte plus avec les douleurs et qui attend les nouveaux coups de la destinée.

— C'est grave, n'est-ce pas ? demanda Patris.

Le médecin fit de la tête un signe que répéta machinalement M. Darras.

Le vieux soldat saisit la main de sa fille qu'il serra avec force pour l'exhorter, et reprit d'une voix sourde, en hésitant :

— Est-ce mortel ?

— Tout est mortel, répondit évasivement le médecin.

— Ce n'est pas répondre, docteur !

— Seriez-vous plus satisfait, mon père, dit Célinie en dégageant sa main, si le docteur vous avait répondu, avec autant de raison, que tout est immortel, et que la mort n'est pas à craindre ?

Elle était pâle, en parlant ainsi, d'une voix douce qui se faisait grave, pour dissimuler son tremblement.

— Ah ! ma pauvre fille, — reprit le soldat épouvanté et jaloux, — tu vois déjà ton bonheur et ton amour au ciel !

— Vous vous trompez ; je ne suis pas résignée ; seulement je n'ai pas peur. Ne pensons qu'à lui. Je sens que je le sauverai... J'en suis sûre... il vivra ; parce que je veux que vous viviez, mon père, — dit-elle en se tournant vers M. Darras, auquel elle tendit la main, — parce que je veux vivre, mon père ! ajouta-t-elle en s'adressant à Patris avec une explo-

sion de foi et d'amour qui répandit une lumière sur son visage.

Le médecin tâta de nouveau le pouls du malade. Il fut ébloui et attendri.

— Je me sens la force de faire un miracle, — dit-il avec résolution, — puisque je suis aidé par une sainte !

— Non par une sainte, — repartit vivement Célinie, en voilant pour une minute ses yeux qui étincelaient, — mais par une femme !

Elle se pencha sur Gaston, lui mit un long baiser sur le front et ajouta :

— Par sa femme, entendez-vous, docteur !



## XIX

### ÉPILOGUE

#### UN AN APRÈS

La grande route qui va de Mâcon à Cluny monte et descend, en longeant pendant plusieurs lieues des vignes sur la droite, en dominant ou en effleurant une vallée et de grandes prairies sur la gauche. Les villages sont nombreux et gais. Les murs blanchis à la chaux, les toits en tuiles rouges, le pampre qui décore presque partout une sorte de balcon de bois, à l'italienne, semblent le rire perpétuel de ces maisons de vigneron.

Sur les coteaux, où mûrit la fortune du pays, les attelages de bœufs, marchant avec lenteur, paraissent, vus d'en bas, d'énormes couples de colimaçons rampant à travers les feuilles vertes. Ça et là,



de grandes constructions dans les vignes annoncent les pressoirs.

Quand vient la vendange, les montagnes rougies, enflammées, tressaillent et envoient avec bruit, au ciel, une chaude vapeur qu'on dirait faite du sang de la terre et du sang de l'homme, se mêlant pour l'ivresse de la nature.

A gauche, les prés gardent en toute saison leur sourire méditatif. L'eau qui serpente à travers les saules ne grossit guère. Les moulins, qui agitent méthodiquement les rivières paisibles, ont pris leurs précautions contre les débordements. Les églises dressent leurs lourds clochers en pierres de taille, à travers la verdure des arbres. Mais la mousse grisâtre adoucit le ton de ces pyramides.

A l'extrémité de la plupart des villages, sur des renflements du sol, on voit de petits castels, des manoirs ajouter à la jeunesse éternelle du décor le souvenir mélancolique du passé. De loin, le mirage des vieilles demeures féodales est complet. De près, le charme se transforme. Le manoir est une bonne maison de propriétaire de vignes, chaude, tout à fait moderne au-dedans. On a seulement soin d'entretenir, au dehors, l'aspect gothique, par des badigeons traditionnels, par des créneaux factices, par de fausses embrasures, par de fausses poternes peintes.

Cette mode, cette manie de peinture est universelle dans cette région. Mais, en pleine campagne, rien n'est mesquin, et rien ne devient ridicule. Il faut que l'homme accapare et ferme l'horizon, pour le rendre définitivement laid. Tant qu'elle peut passer, la nature corrige, rectifie et embellit les maladresses humaines.

Voilà pourquoi une grosse maison, avec des angles arrondis en forme de tourelles, avec un porche peinturluré, mais caché par les enlacements d'un cep de vigne plusieurs fois centenaire, avec des croisillons peints entre les croisées, mais à demi voilés par un lierre magnifique, gardait, malgré tout, un air imposant, et souriait avec dignité aux passants.

Une année s'est écoulée depuis les terribles aventures que j'ai racontées, une année entière ; car c'est le 24 juin 1815, vers cinq heures du soir, qu'un vieillard et une jeune femme sont assis sur un banc devant la maison.

J'ai dit un vieillard, parce que les douleurs vieillissent plus que les années. L'homme a beaucoup souffert ; mais sur sa pâleur, on sent le glacié léger, la mince rougeur de la convalescence. On dirait qu'il a fini récemment de souffrir et qu'un reste d'inquiétude, flottant encore autour de ses yeux, n'attend qu'un dernier rayon de bonheur pour s'envoler et se dissiper tout à fait.

Le vieillard est en deuil ; la jeune femme aussi. Mais le deuil n'est pour rien dans la tristesse momentanée, dans l'anxiété épisodique qui les fait à chaque instant se lever du banc et interroger l'horizon.

Le manoir est placé sur une de ces petites éminences naturelles ou artificielles dont j'ai parlé et que la hiérarchie féodale utilisait. Il fallait bien que le plus petit hobereau dominât son tenancier. Le grand baron avait la montagne, le rocher, le nid d'aigle ; le chevalier utilisait la taupinière, et la faisait souvent lui-même, pour s'exhausser.

De ce soubassement entouré de verdure, on voyait le long ruban blanc de la route, moiré par les ondulations, et l'on pouvait, avec une bonne vue, distinguer les piétons qui descendaient le dernier coteau, avant de prendre le chemin de la prairie.

Le vieillard et la jeune femme semblaient étonnés d'une longue attente. Quand ils se rasseyaient, après avoir fouillé la route au loin, et tous les petits sentiers aux environs, ils soupiraient :

— Je n'y comprends rien, — disait le vieillard. — Depuis hier ils devraient être ici. Leur lettre écrite de la frontière, en nous annonçant le désastre, nous disait qu'après un jour de repos, si l'ennemi leur laissait du repos, ils reviendraient en toute hâte.

— Ils n'auront pas trouvé de places dans les

voitures publiques, cher père, ou bien, ils n'auront pu louer une voiture ; ils aurent fait une partie de la route à pied.

— Non, non... ce n'est pas cela, ma fille. Patris sait bien trouver ce qu'il désire, et Gaston doit être impatient de te revoir.

— Eh bien !—reprit la jeune femme avec simplicité, — c'est que mon père ne veut pas revenir encore, et que Gaston a un devoir de soldat et de patriote, plus pressé sans doute que celui d'embrasser sa femme.

— On se bat peut-être encore, — dit le vieillard, — l'ennemi est entré en France. Il paraît pourtant, hélas ! que la bataille a été un grand désastre ; et Patris, qui s'y connaît, nous disait que tout était bien fini.

Célinie caressa doucement la main de son beau-père, comme on fait à un enfant dont on veut calmer les impatiences.

— Je vous défends de vous tourmenter, — lui dit-elle, — ce retard est tout simple. Mon père, en vous écrivant, croyait au licenciement immédiat du bataillon de Lyon, de ce fameux bataillon *sacré*, comme on appelle ces volontaires ; mais puisque ce sont des braves, on veut peut-être les retenir... Pour moi, je serais très-fière si on garde, comme une dernière espérance, mon père et mon mari.

— Oui, tu dis cela, ma fille, et, pourtant, ce matin, je t'ai vue pleurer.

— Ai-je pleuré? C'était alors en pensant à cette grande bataille perdue... aux veuves, aux orphelins, à cette seconde invasion !

M. Darras secoua la tête avec un air de doute.

— Es-tu donc si patriote que cela, mon enfant !

— Oui, oui, certes ! — dit vivement la jeune femme qui affectait de sourire. — Je suis la fille d'un soldat, la femme d'un volontaire ! Quand nous avons vu défiler, à Mâcon, ce bataillon *sacré*, chantant la *Marseillaise*, que je n'avais jamais entendu chanter, j'ai senti que les hommes ne pouvaient pas, ne devaient pas résister à cela. J'ai laissé mon mari aller se faire inscrire dans ce bataillon d'hommes de cœur. Je vous ai dit, il y a un an, que Gaston guérirait, et il a guéri. Je vous dis aujourd'hui qu'il va revenir, il reviendra !

M. Darras contempla Célinie avec un recueillement tendre.

— C'est vrai, ma fille, tu l'as sauvé !

— Ce n'est pas moi, — répliqua la jeune femme en levant les yeux au ciel, — et voulez-vous que je vous livre toute ma pensée, mon père ? Malgré notre mariage qui a suivi sa convalescence ; malgré notre installation dans ce beau pays, dans cette douce maison, où nous allons vivre tous réunis ; malgré

sa guérison, enfin, Gaston n'était pas tout à fait guéri. Je sentais en lui du trouble, de l'embarras. Il éprouvait de la honte d'avoir été si malade, à l'heure où vous étiez si malheureux. Il avait besoin de faire preuve de grande énergie. Cette campagne lui aura donné la force attendue. Vous verrez que ce transport au cœur aura réparé le mal du transport au cerveau.

— Tu as toujours raison, — répliqua M. Darras ;  
— j'avais compris cela aussi. Gaston avait sa revanche à prendre de notre expédition inutile de l'année dernière, dans les vignes... Ton père nous a écrit qu'il s'est bien comporté... le cher enfant ! Je ne croyais pas que j'aurais jamais l'orgueil d'être le père d'un héros !... C'est égal, il devrait être ici.

— Mais, cher père entêté, puisqu'on assure que les armées ennemies ont passé la frontière et envahi de nouveau la France !

— Ah ! — repartit M. Darras en se levant, — les invasions nous portent malheur !

Il fit quelques pas, et abritant son regard sous ses deux mains, il recommença à scruter l'horizon.

Célinie, restée en arrière, perdit tout à coup l'assurance qu'elle montrait. Son front se plissa ; l'humidité d'une larme mouilla ses yeux. Mais comme M. Darras, n'apercevant toujours rien dans le lointain, se retournait vers le banc, elle reprit son sourire.



Deux heures s'écoulèrent dans l'attente. Le soleil couchant empourprait les coteaux, au delà de la route, et donnait aux feuilles vertes la couleur de feu qu'elles ne devaient avoir qu'à la vendange. Dans la plaine assombrie, un souffle passait lentement, tout chargé des senteurs des étables et des enclos. Les vieux clochers de pierre s'allumaient, sous les rayons du soir, comme des phares, pour attendre et guider les voyageurs dans les chemins de la vallée.

Nanette était venue annoncer que le souper était servi. M. Darras se résigna à rentrer. Célinie regarda une dernière fois ce beau coucher de soleil, lui reprochant de ne pas servir de décor à la fête préparée dans son cœur.

Tout à coup, au moment où elle posait le pied sur le seuil, un petit bruit, un sifflement frappa son oreille. Elle tressaillit et écouta.

— Chut ! dit-elle à demi voix, et elle tendit l'oreille avec un sourire mystérieux.

Le sifflement se rapprochait et devenait aigu. On ne voyait personne. Le bruit montait et sortait d'un petit chemin couvert qui tournait à l'angle du verger de la maison.

— Ce sont eux ! s'écria Célinie, toute palpitante de joie, et en portant les deux mains à son cœur.

— Où les vois-tu ? demanda M. Darras stupéfait.



— Comment? vous ne reconnaissez pas l'air de mon père? la marche des fifres devant York-Towne?

M. Darras avait peut-être de bonnes raisons pour ne pas la reconnaître : mais il n'eut pas le temps de répliquer. Célinie s'élançant avec une légèreté enfantine, descendait, en courant, la pente gazonnée devant le manoir, ouvrait une petite porte à claire-voie qui donnait dans le verger, et disparaissait dans l'ombre.

M. Darras écouta. Les chants du fifre avaient cessé : mais il crut percevoir, à la place, des bruits sonores, des baisers, des exclamations; et bientôt, il vit venir à lui Célinie, entre Patris et Gaston qui lui tenaient chacun une main.

Le vieux soldat de Rochambeau avait un uniforme composite qu'il portait, comme un homme prêt à être peint en pied par l'histoire. Le fusil sur l'épaule, le sac un peu de travers, il marchait au pas, essayant de reprendre son air de fifre, sans pouvoir arrondir ses lèvres que l'émotion tirailait et dilatait.

Gaston était en uniforme de garde national. Son habit, terni par la poudre, portait l'estampille tragique de Waterloo. Beau d'une beauté martiale, transfiguré par la volonté intelligente et ferme du sacrifice fait à la patrie, il revenait, vaincu comme

la France, mais vainqueur de lui-même et des influences funestes de son enfance.

Après les effusions du retour, quand on fut à table, devant le souper :

— Pourquoi êtes-vous en retard de deux jours ? — demanda M. Darras, — et pourquoi arrivez-vous à pied ?

Patris et Gaston se regardèrent. Une pensée sérieuse mit une ombre sur leurs fronts. Le vieux soldat répondit :

— Nous ne revenons à pied que depuis Mâcon. Il ne nous convenait pas de rentrer ici en char... comme des triomphateurs. Nous avons pris le chemin de traverse, pour bien vous surprendre, et j'ai sifflé mon air, de peur de vous surprendre trop... Voilà pour moi... Quant aux deux jours de retard, Gaston va vous les expliquer.

— Mon père, — dit celui-ci résolûment, — nous venons de Briel, où nous nous sommes arrêtés un jour...

— Ah ! — interrompit M. Darras, en posant sa fourchette sur son assiette et en regardant Patris et Gaston avec une vague inquiétude.

— Oui, c'était un voyage qui me tenait au cœur. J'aime mieux l'avoir fait, après les malheurs dont j'ai été témoin. Quand on a vu la foudre des canons sur le plateau du Mont-Saint-Jean, on peut visiter

tous les calvaires, poser le pied sur toutes les terres sanglantes. Quand on a assisté à la déroute... qui n'a pas encore de nom, mais qu'on appellera peut-être, nous a-t-on dit à Paris, la bataille de Waterloo, on peut affronter les plus terribles souvenirs. J'avais besoin, mon père, pardonnez-le-moi, d'aller à Briel. J'en étais parti convalescent, malade encore. Je voulais évoquer en bonne santé les fantômes qui m'avaient donné des cauchemars, quand ma tête était si faible... Je me suis mesuré avec eux : ils ne me feront plus peur !

Gaston parlait avec énergie. M. Darras était très-pâle.

— Tu as bien fait ! dit-il à son fils.

Un long silence suivit, le silence d'un abîme que chaque convive franchissait dans sa pensée.

Quand Célinie jugea qu'il était bon de causer, elle voulut faire raconter la grande bataille, le grand désastre. Le malheur de la patrie, comme une tempête qui balaye les petits nuages, devait emporter les douleurs particulières.

Demander un récit de bataille, c'était d'ailleurs donner la parole à Patris. Celui-ci la prit et s'en servit bien.

Il décrivit avec verve cette lutte suprême, cette suprême impuissance du génie.

— Ah ! comme nous nous sommes battus ! — dit-il

dans sa péroration. — Je retrouvais là ces damnés Anglais que j'avais déjà vus en Amérique. Ils ne sont pas changés ! Cette fois, ce n'était plus pour l'indépendance des autres, c'était pour notre propre indépendance que je me battais... J'aurais eu des Cosaques devant moi que je n'aurais pas tiré avec plus de rage... Et les Cosaques, je les hais bien !

Cette allusion, qui n'était peut-être pas seulement patriotique, ramena un nuage. Patris le déchira, en reprenant :

— Décidément, mes enfants, l'empire nous coûte trop cher. Deux invasions ! Cette fois, l'aigle a les reins brisés... Ce ne fut pas une bataille, ce fut une déroute, une panique. On fuyait ! on fuyait ! Je n'ai jamais vu tant fuir... mêmes les autres ! Nous avons rencontré l'empereur dans la débâcle ; il était à pied, il tirait son cheval par la bride pour le faire revenir à la bataille ; l'animal n'en voulait plus... il flairait la frontière... Napoléon flairait la mitraille et voulait mourir. C'est la première fois que sa vue m'a attendri... Mais le surlendemain, il roulait en calèche vers Paris. Je l'ai vu passer à Laon ; et je ne l'ai pas salué. Bref, nous avons fait notre devoir. N'en soyons pas fiers... mais que cette pensée nous donne la force de subir le grand affront de la patrie...

Le souper était fini. Patris, en se levant de table

alla prendre son shako posé sur une chaise. Il en détacha la cocarde tricolore, et la remettant à sa fille.

— Tiens, Célinie, va la replacer à son clou. Elle était à Fleurus; elle a été à Waterloo. Elle aura vu l'aurore et le coucher du soleil. Pauvre vieille! elle n'est pas encore trop fanée; mais elle va passer de mode; ne la jette pas... son temps peut revenir. Gaston, mon fils, mon compagnon d'armes, quand je ne serai plus là, si jamais on se bat pour la liberté, vous penserez au soldat de l'indépendance, et vous décrocherez la cocarde qu'il avait prise en même temps que Rochambeau. Elle connaît la victoire plus que la défaite... mais en voilà assez pour ce soir! Allons prendre l'air. Je n'ai cessé, tout le long du chemin, de penser au plaisir que j'aurais à fumer ma pipe en famille!

On sortit; le soir était venu, un soir charmant. Gaston et Célinie avaient bien des choses utiles et inutiles à se dire. Pendant que les deux pères s'asseyaient sur le banc, le jeune couple enlacé se promenait sur le gazon, et descendait vers les arbres.

— Ainsi, — dit à demi-voix M. Darras à Patris quand leurs enfants furent à quelque distance et ne pouvaient plus entendre, — vous avez été à Briel?

— Il [le fallait bien. Gaston le voulait. J'avais d'ailleurs quelques affaires à finir pour ma part.

— Comment mon fils a-t-il d'abord supporté l'épreuve ?

— Comme il a supporté le feu, sans broncher. Et puis, on nous a bien reçus : je vous en réponds. L'honneur et le malheur, sont deux aigrettes que les honnêtes gens saluent toujours, sous tous les régimes. Gaston a été au cimetière ; il a visité toutes les tombes ; il a été au Prieuré et dans votre maison. Le Prieuré est toujours à vendre. Si les Bourbons reviennent, la ville l'achètera. Quant à votre maison, on va la louer pour un couvent, m'a dit le notaire. Que voulez-vous ! on n'est pas maître de la destinée des murailles. Anne Chagnier, vous le savez, est installée chez moi, ou plutôt chez elle, car je veux lui céder la maison, quand j'aurai vendu mes vignes. Puisqu'elle s'y trouve bien, qu'elle y reste ! Elle vous envoie ses respects. Elle devient un peu dévote. Entre nous, je crois qu'elle fait dire des messes pour ce Fardeau, qui n'a eu de l'esprit qu'une fois... quand, la veille des assises, il a eu le courage de se pendre aux barreaux de sa prison... On ne parle plus de rien... il n'y a pas eu de procès. Nous seuls, nous nous souvenons !... mais nous pouvons nous souvenir maintenant. Il y



a assez de bonheur ici, assez de lumière, pour éloigner les revenants.

M. Darras hocha la tête, non pour contredire Patris, mais pour faire comprendre combien il avait besoin de cette persuasion qu'il partageait.

— A propos, — reprit Patris, — j'ai fait mettre sur une grande charrette tout ce que nous avions oublié dans notre premier déménagement. Nous sommes partis si vite ; j'avais tant de hâte de nous installer dans ce domaine, au milieu de ces vignobles, qui, soit dit entre nous, doivent rendre modestes les crus de là-bas, que j'avais laissé un tas de choses. J'ai fait l'inspection ; j'ai tout fouillé ; je rapporte tout.

— Tout ? demanda M. Darras, avec une sorte d'anxiété.

— Tout ce qui n'est pas superflu, — repartit Patris, en bourrant sa pipe et en regardant de côté. — J'ai vendu les meubles en mauvais état ; j'ai brûlé les hardes que personne ne devait porter... et les objets que personne ne devait revoir.

— Ah !... et le portrait, Patris ?

— Le portrait ! C'est lui surtout que j'ai condamné au feu.

Comme M. Darras avait fait un mouvement :

— Oh ! je sais bien, continua le vieux soldat, en lui prenant la main, que c'était une œuvre d'art.



Je ne me connais pas en peinture, moi ; je ne me connais un peu qu'en sentiment, quand le sentiment est simple. Je ne voulais pas que cette peinture fît peur à ma fille, peine à mon gendre, et plaisir peut-être encore à un honnête homme comme vous. Quand on veut planter un nouveau cep de vigne, il faut bêcher, labourer la terre. C'est ce que j'ai fait ; et j'ai brûlé les mauvaises herbes. Le feu purifie tout. N'y pensons plus !

— Oui!... Vous avez agi prudemment, Patris. Tout est mieux ainsi.

— Mais j'ai mis sur la charette, par exemple, monsieur Darras, vos livres, vos ustensiles, vos fioles. Nous allons vous installer ici un beau cabinet. A nous deux Gaston, le pressoir ! à vous le laboratoire...

— Non, non, — dit M. Darras, avec un geste d'effroi, et en se levant tout à fait, pour aller au-devant de Célinie et de Gaston qui remontaient doucement vers le manoir, bras dessus bras dessous, — je ne veux plus de fioles, je ne veux plus de poisons ! Je cultiverai la vigne avec vous ; ou plutôt, je me reposerai.

— Cependant, la science ! monsieur Darras.

— La science est moins nécessaire pour savoir que pour oublier. J'en avais besoin quand je souffrais. Je m'y plongeais pour ne pas voir. Main-

tenant, je n'aurai pas assez d'yeux pour regarder... Voyez donc! sont-ils beaux, tous les deux! Quel tableau, Patris!

— Sans compter celui que j'espère dans quelques mois, murmura Patris en faisant claquer sa langue.

— Vous savez, mon ami, — reprit M. Darras, — qu'on aperçoit le mont Blanc d'ici, les jours de ciel clair! Je l'ai aperçu tantôt. Oh! oui, empêchez mes livres d'arriver; je n'ai plus une minute à perdre; je ne veux plus voir que la nature; je ne veux apprendre que le bonheur.

— Ah! comme nous allons tous devenir savants! dit Patris, en battant le briquet pour allumer sa pipe.







	Pages
CHAP. I. — Les Erinnyes. . . . .	1
— II. — Le meurtrier de Birouk. . . . .	21
— III. — Où l'on entend pousser l'herbe. . . . .	39
— IV. — Le devoir. . . . .	53
— V. — Le duel. . . . .	65
— VI. — L'interrogatoire. . . . .	85
— VII. — Le complice. . . . .	101
— VIII. — La justice informe . . . . .	113
— IX. — Date lilia. . . . .	131
— X. — Le secret de mademoiselle Chagnier. . . . .	145
— XI. — « A la confiance ». . . . .	159
— XII. — Le long de la rivière. . . . .	171
— XIII. — Les cinq doigts de Patris. . . . .	183
— XIV. — « Per amica silentia lunæ » . . . . .	203
— XV. — Où l'innocence de Fardeau éclate . . . . .	227
— XVI. — Les confrontations. . . . .	253
— XVII. — Le triomphe de Savine. . . . .	279
— XVIII. — Le triomphe de Célinie. . . . .	293
— XIX. — Épilogue — Un an après. . . . .	300